GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
DEC 30 1904

11e Année. N° 24. 15 Décembre 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Henri de Régnier . .	*Le Passé vivant* (1re partie)	673
Sainte-Beuve	*Lettres à Victor Hugo et à Madame Victor Hugo.* — I.	729
★★★	*Notes sur Pie X.* — I.	765
Gérard d'Houville . .	*Esclave* (2e partie)	789
Félix Le Dantec . . .	*Maladie, Immunité et Sérothérapie*	813
Jean-Marie Déguignet	*Mémoires d'un Paysan bas-breton* (1re série). — I. .	826
Fernand Gregh. . . .	*Poésies*.	861
Victor Bérard	*Questions Extérieures. — France et Espagne*. . . .	870

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

LA CRUCHE CASSÉE, par **G. Réval.**

L'auteur de *la Cruche cassée* s'est fait connaître par *Un Lycée de Jeunes Filles* et surtout par *les Sévriennes*. Le public aimera ce nouveau roman, pittoresque et dramatique. Tout le monde s'intéressera dès la première page à cette histoire touchante d'Aline Robert, fille d'un capitaine sans fortune, en retraite. A un mariage brillant, elle n'hésite pas à préférer l'amour tout simple et elle cède éperdument à cet amour, sans marchander le don de sa personne à celui qui l'aime et ne peut l'épouser. L'auteur a voulu que son héroïne nous fût sympathique, malgré sa faute, sinon, peut-être, à cause de sa faute si loyale, si honnête, plus honnête que bien des mariages; et après la mort de celui qu'elle a aimé, il a voulu qu'Aline Robert rencontrât sur sa route un homme assez épris et d'esprit assez large pour en faire sa femme, sans lui tenir compte de son passé. Tous les personnages de ce roman sont nettement dessinés, surtout le père et la mère d'Aline, M. et madame Robert, qui sont deux figures originales et vraies.

ÉDUCATION OU RÉVOLUTION, par **Gabriel Séailles.**

« Si les vieux dogmes ne trouvent plus place dans la pensée contemporaine, c'est qu'elle est occupée par des vérités nouvelles. Je me suis efforcé, dans un précédent volume, de dégager ces *Affirmations de la conscience moderne*... En posant comme idéal le bien sur la terre, en définissant ce bien par la justice qui ne peut régner qu'entre des hommes raisonnable, [nous disons] que la personne raisonnable et libre est à créer [dans chaque citoyen] et qu'elle ne peut l'être sans le concours de l'individu. La démocratie, à ce titre, est essentiellement une éducation... La liberté impose plus de devoirs qu'elle ne confère de droits : le pire esclavage est celui qui s'ignore. » Est-il besoin de commenter de telles paroles ou de louer le volume dont elles sont la préface et la conclusion ?

AMES D'AUTREFOIS, par **Louise Chasteau.**

Très délicat roman romanesque, roman d'amour, et de l'amour le plus tendre et le plus pur. Comme nous voilà loin des modernes idylles dont héros et héroïnes sont plus ou moins trompeurs ou trompés, souvent l'un et l'autre à la fois ! Mais cela se passe en des temps très anciens, au commencement du dernier siècle. Et, tout de même, il y avait déjà, en ce temps-là, des femmes infidèles ; il y en a une dans ce livre, mais combien peu frivole ! C'est de tout son cœur qu'elle se donne, et qu'elle souffre de sa faute; ceux-là même qui ne l'absoudront pas ne pourront s'empêcher de la plaindre et seront émus de sa misère. L'émotion fait le grand charme de ce livre : il a le parfum d'une de ces fleurs fanées que malgré soi l'on s'attarde à respirer.

NEUF ANS DE SOUVENIRS D'UN AMBASSADEUR, par **le comte de Hübner.**

Le second volume de ces *Souvenirs* mérite et obtiendra le même succès que le premier. De janvier 1857 à mai 1859, cet ambassadeur d'Autriche nous tient, jour par jour, au courant de toutes les affaires, grandes et petites, de Paris et du monde. On sent bien que peut-être l'éditeur ne nous a pas encore donné toutes les pages de ce journal. Pourtant, quelle jolie collection d'anecdotes, de mots parfois cruels, de récits piquants, d'appréciations sur les hommes et les choses!

LITTÉRATURE ESPAGNOLE, par **J. Fitzmaurice Kelly.**

Dans la collection anglo-française des *Histoires des Littératures*, où déjà ont paru les *Littératures arabe, anglaise, russe* et *japonaise*, M. H.-D. Davray nous donne aujourd'hui cette traduction de la *Littérature espagnole*. L'auteur était connu depuis longtemps du public anglais; cette traduction rendra son nom familier de ce côté-ci de la Manche. Peut-être eût-elle gagné à ne pas être toujours aussi proche, aussi « anglaise » : elle en reste parfois un peu obscure ; tel quel, le livre sera pourtant d'une grande utilité.

ÉTUCES SUR L'ÉDUCATION ET LA COLONISATION, par **Maurice Courant.**

Le titre, trop ambitieux peut-être, éloignera certains lecteurs auxquels ce livre rendrait quelques services. En réalité, la table des chapitres nous fait connaître la pensée et l'ambition de l'auteur : *l'Européen chez les Asiatiques, Éducation asiatique de l'Européen, l'Asiatique et la Civilisation européenne, Éducation européenne de l'Asiatique*, — voilà de graves et curieux problèmes auxquels ne s'intéressent pas seulement les gens d'étude ou de métier. La science de l'auteur, sa familiarité avec les langues et les choses d'Extrême Orient lui assurent, d'avance, une autorité que la précision de ses vues et la justesse de ses opinions achèveront de lui conquérir.

ICI ET LA, par **Madeleine de Chansac.**

Si vous aimez « les sensations douces, les fraîcheurs du matin, les roseurs du couchant, les clartés de lune et la féerie des éblouissants soleils !... venez avec moi à Naples, entendre les sérénades, errer dans les solitudes de Pestum, ou assister à l'embrasement des dolomites roses ! Venez... Tout bas la nature parle et les fleurs ont des voix, pour qui sait entendre. » C'est ainsi qu'au seuil de ce charmant volume l'auteur nous convie à le suivre, et son livre tient toutes les aimables promesses de la préface. En même temps qu'*Ici et Là*, madame Madeleine de Chansac publie *Choses vues et Choses ressenties*, qui est aussi un recueil de pages brèves où l'auteur se souvient, rêve, admire, s'étonne, à propos de tout, avec bonne grâce et ingénuité.

LE PASSÉ VIVANT

Mais alors vous croyez qu'on ne meurt pas, puisqu'on *redevient*.

LETTRE DE GEORGE SAND A GUSTAVE FLAUBERT.

I

Un sourire distendait des lèvres minces et serrées, tirait des joues ridées, relevait un menton de galoche, bridait des yeux malins, élargissait les narines d'un nez narquois, répandait un air de finesse sur toute la figure abritée d'une longue perruque à boucles, au haut d'un corps maigre qui, des deux mains, s'appuyait à une canne et dont les pieds reposaient sur un socle de pierre. Penché en avant, accablé d'ans et de gloire, le Voltaire de bronze semblait ironiquement recevoir l'hommage de la postérité comme il avait accepté l'encens idolâtre de son siècle.

Charles Lauvereau s'arrêta un instant. Derrière lui, la statue continuait son sourire célèbre. Un camion écrasa de ses roues le pavé de la rue Bonaparte, suivi d'une voiture de maître où Lauvereau aperçut, à travers la glace levée, la marquise de Raumont et le comte Ceschini. Le coupé, attelé de deux chevaux, tourna sur le quai, vers l'École des Beaux-Arts.

De nombreux équipages y stationnaient déjà, le long du trottoir. Quelques automobiles attendaient, massives et baroques, éclatantes ou sombres, gardées par des blocs de fourrure à faces humaines. Les bouquinistes d'en face, au lieu de

surveiller leurs boîtes, s'entretenaient de ce mouvement inusité et des faisceaux de drapeaux qui ornaient la façade de l'École. C'étaient madame Durne, avec sa palatine qu'elle portait en toute saison, et le père Barbeau, avec sa petite queue de cheveux où ne manquait que le ruban, pour lui donner un air de vieil émigré. Lauvereau eut une de ces distractions qui lui étaient coutumières et qu'interrompait souvent le coude d'un passant, quand il parcourait la rue de Seine où il habitait, car il aimait ce coin du vieux Paris, ses trottoirs étroits, ses boutiques de livres et d'estampes. Les antiquaires du quartier connaissaient tous son goût d'amateur et son visage large et plein, encadré de courts favoris. Mais, cette fois, ce fut le dos d'un grand valet de pied qui lui barra le chemin. Par-dessus l'épaule galonnée, il voyait la marquise de Raumont et le comte Ceschini qui descendaient de leur voiture. Il allait se hâter pour les rejoindre, quand une main toucha sa manche, en même temps qu'une voix familière lui disait :

— Eh bien, Charles, tu dois être content!... Il y a un monde fou...

Le jeune homme, aux yeux bleu clair, à la longue moustache blonde, qui l'interpellait ainsi, se reculait pour faire place à une grosse dame et à une jeune fille cherchant leur passage à travers l'encombrement du trottoir, et il imita Lauvereau qui saluait les deux femmes.

— Qui est-ce? — demanda-t-il à Lauvereau.

— Madame de Saffry et sa fille... Ah! cette mère Saffry, je lui en veux... Il faut que je lui parle... Viens me voir bientôt. Je ne sortirai guère cette semaine. Je suis éreinté, depuis deux mois que je cours!... Dites donc, vous, faites donc un peu attention!

Un des valets de pied venait de le coudoyer rudement. Sa face osseuse tendait une peau jaune et lisse. Sa bouche mince ricanait sournoisement. Il ne s'excusait pas, rogue et insolent.

Lauvereau haussa les épaules.

— Tiens, mon cher, on a dû voir des têtes comme celle-là aux journées de Septembre et au Tribunal révolutionnaire. Ce gaillard-là, dans une vie antérieure, applaudissait à la

guillotine, place de la Concorde, et maniait la pique à l'Abbaye... Allons. Adieu et à bientôt!

Et il tendit sa main grande et forte à son ami. Le vicomte Jean de Franois y mit la sienne, qui était maigre et fine sous le gant.

Lauvereau, avant d'entrer, considéra avec mépris les drapeaux tricolores qui, au-dessus de la porte de l'École, dressaient l'éventail de leurs hampes hors d'un bouclier en carton peint, et murmura entre ses dents :

— La Révolution! la République, ah! oui, parlons-en!...

Dans le vestibule où il entra l'on entendait le craquement du tourniquet et le bruit des pas sur le dallage sablé. Sur le grand escalier, des gens montaient, d'autres descendaient, en groupes, ou seuls. Quelques-uns portaient la brochure verte d'un catalogue. Sur le palier, deux hommes causaient.

Glabre, mince, nerveux, en son veston étriqué, au cou un foulard blanc dont il effilait les pointes d'un air agacé, M. de Gercy tirait M. Braux par le revers de sa jaquette; M. Braux était robuste, jovial et barbu. Le tempérament des deux collectionneurs expliquait leurs préférences. M. de Gercy aimait les objets délicats et menus qu'on peut manier aisément, les miniatures, les boîtes, les tabatières; M. Braux recherchait les meubles somptueux qui occupent tout un panneau, les armoires, les consoles, les canapés. En peinture, l'un achetait de grandes toiles, l'autre s'en tenait aux petits cadres. Aussi Lauvereau entendait-il, en passant, M. de Gercy dire à M. Braux, avec sa voix de fausset :

— Ah! vous aurez beau faire, les Saint-Aubin!... — tandis que les deux amateurs lui rendaient son salut, l'un d'un coup de chapeau qui découvrit sa calvitie rose, l'autre d'un geste ample qui laissait jaillir de dessous le bord plat une tignasse rude et grise.

A la dernière marche de l'escalier, Lauvereau soupira, moins de l'effort de la montée qu'au souvenir des peines et des tracas de cette Exposition dont il avait suggéré l'idée à la Société des Amis du XVIIIe siècle et à laquelle il avait travaillé assidûment. Par ses soins, elle s'ouvrait au jour dit, et il pouvait s'assurer, de nouveau, qu'elle attirait un public nombreux.

En effet, dans la lumière que versaient les baies vitrées, sur les tapis qui assourdissaient les pas, entre les cloisons qui divisaient en plusieurs salles la galerie de l'École des Beaux-Arts, une foule serrée piétinait, se pressait, s'arrêtait dans une sorte de rumeur basse où se distinguaient parfois un mot plus haut, un bonjour, un éclat de voix, un rire. Malgré cela, il y avait, dans les manières et dans les allures, quelque chose de cérémonieux, une politesse particulière. Les conversations étaient discrètes. Lauvereau pensa, par contraste, à certaines expositions de Cercles, à certains vernissages de Salons où, devant les tableaux, la cohue allait jusqu'à la poussée et à la bousculade. Ici, au contraire, deux messieurs qui venaient de se heurter, s'excusaient sans dépit, gracieusement, comme s'ils se fussent sentis observés.

Ils l'étaient.

Du haut en bas, la muraille tendue d'étoffe rouge était garnie de cadres, et chacun de ces cadres contenait un visage, et ces visages étaient comme la figure même de l'ancienne France. Elle s'offrait là en ses effigies diverses où duraient encore sa grâce et sa beauté. Tous ces visages regardaient du fond de son passé. Le pinceau ou les crayons avaient fixé sur la toile ou sur le papier leur apparence immobile, et cependant les yeux voyaient, les oreilles écoutaient, les bouches parlaient. Ces hommes et ces femmes qui, tous, étaient morts, revivaient ou plutôt continuaient à vivre en leur expression et leur attitude familières, avec l'habit ou la robe qu'ils portaient, avec l'air qu'ils avaient eu, à une certaine heure de leur existence et de leur pensée. Beaux ou laids, jeunes ou vieux, ils montraient entre eux une sorte de ressemblance qui leur venait sans doute d'avoir vécu dans un même temps leurs vies différentes, et tous, sous la perruque et la poudre, vêtus des étoffes brillantes dont, au XVIIIe siècle, se para la France, ils semblaient fiers encore d'avoir fait d'elle, cent années durant, la patrie de l'élégance, du goût et de l'esprit.

Ils étaient là, ces contemporains de l'époque délicieuse : princes et princesses, grands seigneurs et grandes dames, bourgeoises et financières, gens de cour, gens d'épée, gens d'église, gens de robe et gens de lettres, gens de tous les états et de

tous les rangs, illustres par leur naissance ou célèbres par leurs talents! Lauvereau se les nommait tout bas. Il savait leurs personnages, leurs actions, leurs amours. Il avait lu leurs ouvrages, feuilleté leurs lettres, fréquenté leur intimité. C'était lui qui les avait rassemblés ici, qui était allé les chercher où le hasard les avait dispersés, tous ces vivants du passé qui rendaient aux visiteurs d'aujourd'hui sourire pour sourire et regard pour regard.

Des visages peints, Lauvereau revint aux visages réels. Suffirait-il d'abattre les barbes et les moustaches des hommes et de farder les joues des femmes pour en refaire des gens d'autrefois? Mais non, ce furent d'autres mœurs, d'autres idées qui façonnèrent ces figures de jadis, leur donnèrent leur physionomie particulière et inimitable.

« Ah! — pensait Lauvereau, — cette France-là est bien morte! Le couteau de la Révolution n'a pas seulement tranché des têtes; il a séparé deux mondes! »

Et il songea au grand valet de pied qui l'avait heurté tout à l'heure, et à sa mine de septembriseur. C'étaient quelques milliers de gaillards comme celui-là qui, la pique à la main et le bonnet rouge au front, avaient mis fin à cette ancienne société dont les images, autour de la salle, représentaient ce que la vie française avait eu de plus délicat, de plus spirituel et de plus voluptueux.

Lauvereau soupira. Ses yeux allèrent du portrait de madame de Pompadour par Boucher, prêté par le baron Grünberg, au portrait de madame Geoffrin par Chardin, prêté par M. Braux. Les deux bourgeoises, la Frivole et la Raisonnable, se faisaient vis-à-vis sur deux panneaux, l'une en sa robe ramagée d'or, une rose à la main, l'autre en sa robe grise et le doigt aux pages d'un livre, tandis qu'entre elles, peinte en Diane par Nattier, le carquois à l'épaule, l'arc à la main et le sein nu, quelque princesse de l'Olympe du Régent dominait somptueusement un humble petit cadre, formé d'une simple baguette dédorée, où, sur un papier bleu frotté de pastel, souriait, énigmatique et charmante, mademoiselle Fel, la comédienne, en cette « préparation » de La Tour, que Lauvereau, à force de ténacité, était parvenu à obtenir de M. de Gercy.

Il était de La Tour aussi, ce portrait de famille que madame de Saffry s'était refusée à laisser sortir de chez elle, malgré les sollicitations de Lauvereau. Rien n'avait pu décider la bonne dame à permettre que son aïeule se mêlât une dernière fois à ses contemporaines de jadis.

Justement, Lauvereau apercevait l'impitoyable madame de Saffry et sa fille arrêtées devant le portrait de madame Geoffrin. Mademoiselle de Saffry feuilletait le catalogue. Ses mains longues et délicates firent songer Lauvereau aux mains qui, dans le La Tour de madame de Saffry, se nouaient si gracieusement l'une à l'autre.

— Eh bien ! monsieur Lauvereau, — disait la grosse madame de Saffry, — quand je vous répétais que vous n'aviez pas besoin de moi pour votre Exposition !... Elle est superbe, monsieur Lauvereau, superbe !... Et un monde !... Voyons, vous m'en voulez encore? Non, n'est-ce pas? Avouez que j'ai eu raison. La plupart des portraits qui sont ici ont changé vingt fois de possesseurs. Ils n'ont pas de domicile. Ils logent en garni !... Mais notre La Tour, à nous, monsieur Lauvereau, il n'est jamais sorti de chez les Saffry ! Et vous auriez voulu que je livrasse notre aïeule à l'indiscrétion du public. Allons donc !... N'est-ce pas, Antoinette ?

Mademoiselle de Saffry leva sur Lauvereau son beau regard et se mit à rire.

— Eh bien, oui ! — continuait madame de Saffry. — Ah ! les pauvres gens que voilà, ils ont eu bien tort de se faire peindre ! Était-ce la peine pour devenir des objets de brocante et d'ameublement ? Cette Pompadour, par exemple, elle était ce que l'on sait, mais cela doit l'ennuyer de présider les dîners du baron Grünberg... Elle, encore, mais telles femmes n'eussent pas voulu pour cochers les grands-pères de ces messieurs qui les considèrent un peu comme de leur famille parce qu'ils ont acheté le droit de ne pas se gêner avec elles... Tenez, c'est M. Unterwald qui m'a conté cela : eh bien ! cela me dégoûte de savoir que M. Ganier (c'est bien à ce vieux filou, n'est-ce pas, Antoinette, qu'appartient ce Nattier qui est là-haut ?), que M. Ganier, dis-je, se déshabille, le soir, devant cette belle Diane au sein nu...

Et la grosse madame de Saffry prit un air pudibond à la

la pensée que pareille chose pût lui arriver, même en peinture.

— Allons, sans rancune, monsieur Lauvereau! Venez un de ces jours revoir mon La Tour. Je suis chez moi souvent, rue de Lubeck, vous savez. Et nous, ma fille, voyons si le carrosse de nos jambes est avancé..

La foule commençait à diminuer et, comme on était en février, l'Exposition fermait à quatre heures. Il en était trois et demie. On circulait plus librement. Lauvereau aperçut M. de Gercy et M. Braux qui achevaient leur visite. M. de Gercy tourmentait les pointes de son foulard blanc. M. Braux soulevait de temps à autre son bord plat pour mettre à l'aise sa tignasse comprimée. Tous deux discutaient toujours. Lauvereau, en s'esquivant pour les éviter, se cogna presque au comte Ceschini. La marquise de Raumont lui tendit la main. Le comte parlait d'une voix forte et martelée.

— Oui, monsieur, votre XVIIIe siècle français a été inimitable. A nous autres Italiens, il nous manque cette sorte de perfection, de mesure. Cependant votre rocaille est parente de notre baroque. Les costumes de votre Watteau viennent de chez nous. Les cyprès des sanguines de Fragonard ornent encore les jardins de nos villas. C'est Rome qui a fait Hubert Robert, et c'est à Pompéi que votre Prudhon a retrouvé l'antique Psyché.

— Ajoutez, monsieur, — répondit Lauvereau, — que Naples nous a envoyé son délicieux abbé Galiani et que nous devons à Venise l'immortel Casanova de Seingalt.

Le visage sérieux de l'Italien s'éclaira.

— Ah! monsieur, vous aimez notre aventurier?

Lauvereau avoua le goût qu'il avait toujours eu pour les exploits du galant Vénitien... Ses mémoires ne sont-ils pas un document des plus curieux sur la vie au XVIIIe siècle?

Le comte Ceschini renchérissait.

— Et l'homme, monsieur! quel personnage!... Quelle verve, quel entrain, quel tempérament, quelle chasse aux femmes et au plaisir!

Le comte Ceschini s'animait. Une rougeur colora ses joues. Sa bouche charnue se gonflait sous sa barbe grise. Son torse puissant se cambrait. Il aurait aimé, lui aussi, à courir le

monde, au galop de sa chaise de poste, au gré de l'imprévu, au hasard des rencontres, avec des bagues à tous les doigts et des sequins plein sa cassette, dans un tourbillon de masques, de danses et de femmes. Soudain il se tut. Madame de Raumont le considérait d'un air ironique.

— Quoi! monsieur Lauvereau, je vous croyais un délicat et vous avez pu lire jusqu'au bout ce tissu de vantardises et de grossièretés? Mais c'était un homme affreux que ce Casanova. Il trichait au jeu et se contentait de la première venue.

— Oui, jusqu'à l'infâme Raton! — s'écria le comte Ceschini.

Et les deux hommes éclatèrent de rire, au souvenir d'une des plus basses aventures de leur héros.

Madame de Raumont fit une moue dégoûtée, qui altéra à peine son beau visage hautain sous ses magnifiques cheveux argentés.

Lauvereau s'expliquait :

— Et quel livre pourtant, madame, il y aurait à écrire sur ce drôle! Par exemple, il faudrait refaire son itinéraire pas à pas, aller en Italie... Mais excusez-moi, madame, je vous retiens. Vous n'avez peut-être pas fini de voir l'Exposition et on va fermer bientôt...

Madame de Raumont s'éloignait, tandis que le comte Ceschini disait à Lauvereau :

— Monsieur Lauvereau, il faudra que nous reparlions de Casanova... D'ailleurs, je compte sur vous pour le mardi de carnaval. Vous recevrez l'invitation. Le costume sera de rigueur : *Ballo in maschera*, comme nous disons!...

Lauvereau les regardait de loin, — lui, grave et robuste, les épaules larges, ses fortes mains croisées derrière son dos; elle, grande et svelte en sa robe sombre et en sa démarche orgueilleuse, d'une sorte de défi tranquille et indolent.

Cependant le jour baissait. Les salles étaient maintenant presque vides. Un gardien tirait sa montre. Quelques visiteurs attardés parcouraient rapidement l'Exposition. Lauvereau errait à petits pas, fatigué et satisfait.

Le gardien vint à lui :

— On ferme... Ah! monsieur Lauvereau, pardon!

Et l'homme, soulevant sa casquette, alla vers deux dames qui cessèrent de consulter leurs catalogues et se dirigèrent vers la sortie.

Lentement, Lauvereau descendit l'escalier de pierre. Ses pas résonnèrent sur les dalles du vestibule. Le gardien chef allumait une lanterne. Derrière lui, Lauvereau entendit se clore la grosse porte.

Il était sur le quai. Le ciel, d'un bleu tendre, devenait déjà presque crépusculaire. Les équipages avaient disparu. Les bouquinistes cadenassaient leurs boîtes du parapet. Lauvereau retrouvait l'aspect solitaire qu'il aimait tant, la longue ligne de trottoirs, avec leurs marchands de livres, d'estampes et d'antiquités. Ce coin de Paris lui était cher. Le passé y persistait. Le bric-à-brac avait établi là un des centres de son commerce. Les boutiques occupaient presque toutes les maisons. Elles remontaient la rue des Saints-Pères et la rue de Seine, et, par la place Saint-Germain-des-Prés, gagnaient la rue de Rennes. A leurs devantures, se montraient les épaves de ce siècle qu'il préférait. Certes, on ne faisait pas là des découvertes inespérées, mais on y pouvait encore acquérir d'agréables vieilles choses, de celles qui ne tentent pas les collectionneurs de raretés, mais qui contentent les simples curieux. Un M. Braux, un M. de Gercy n'avaient rien à glaner ici : il leur fallait les ventes où l'on paye de forts prix. A lui, Lauvereau, sa bourse était modeste; il se plaisait aux humbles achats que l'on fait entre le Pont-Royal et le Pont-Neuf.

Ce qu'il appréciait dans un objet, c'était moins sa valeur que son parfum du temps dont il dit un usage, un goût, une mode, dont il vous donne le contact direct, vrai.

Il était arrivé à la rue de Beaune, devant l'hôtel du marquis de Villette, où est mort Voltaire. Il leva les yeux vers les hautes fenêtres, et le détail lui revint à l'esprit du dernier séjour que fit là l'étonnant vieillard, tel que Bachaumont le rapporte en ses *Mémoires historiques et littéraires* : sa visite à M. d'Argental, qu'il fit à pied, suivi et hué par les enfants qui le prenaient pour un chie-en-lit, parce qu'on était en carnaval et que le philosophe, enveloppé d'une vaste pelisse, avait la tête dans une perruque de laine surmontée d'un bonnet rouge et fourré.

Et Lauvereau s'imaginait lui—même un de ces polissons, escortant de leurs gambades l'illustre bonhomme. « Car, après tout, — se disait-il, — qu'aurais-je été en ce temps-là? Un pauvre diable, sans doute. De ce siècle que j'aime et où je vis librement en pensée, je n'aurais connu que le pain dur, le bas de tricot, l'habit de ratine. J'aurais été éclaboussé par les carrosses et malmené par les laquais, rudoyé par les bourgeois et méprisé par les nobles, car je ne fusse pas né gentilhomme, comme mon ami Jean de Franois. Lui, il aurait eu sa place à l'armée ou à Versailles, mais moi, Lauvereau, roturier... Tandis que, maintenant, il est à moi, ce siècle délicieux, il m'appartient. J'en use à ma guise. Je visite Voltaire à Ferney et Rousseau à l'Ermitage. Je dispose de la cour et de la ville. De tout ce passé, je me suis fait mon présent. J'y ai mes amitiés. S'il fut élégant, spirituel, enthousiaste, c'est pour moi, pour moi, Charles Lauvereau, et cela ne vaut-il pas mieux que d'avoir été un de ces bonnes gens minuscules, coiffés d'un tricorne sur leur perruque, que l'on voit acclamant les cortèges royaux, se pressant aux funérailles, piétinant aux illuminations et aux feux d'artifice, se poussant aux revues, et qui pullulent et fourmillent comme un populaire de Lilliput, dans les lavis de Moreau le Jeune ou les gouaches de Cochin? »

II

Le sommeil n'avait jamais été, pour Jean de Franois, cet abandon de l'être à la nuit où l'on glisse doucement sur la pente du repos jusqu'au fond de l'oubli. Il ne le trouvait pas, au bout de ses journées, comme leur conclusion naturelle. Il lui fallait l'attendre ou le chercher, et il n'y entrait jamais sans une sorte d'angoisse dont, en dormant, il gardait l'expression sur son visage. Son sommeil n'avait qu'un rêve, toujours le même, et qui se répétait assez fréquemment. Rien ne déterminait le retour de ce rêve. Il ne dépendait pas de circonstances extérieures. Son existence était pour ainsi dire

indépendante. Voici en quoi il consistait ou, du moins, ce dont Jean de Franois se souvenait au réveil.

Il était étendu sur le dos. Au-dessus de lui, un ciel très bleu. Comment se trouvait-il là? Il n'en savait rien. Qu'il faisait-il? Il l'ignorait. Il aurait voulu se lever, mais il ne pouvait pas. Cependant il lui fallait accomplir à tout prix quelque chose de très important; mais son corps lui refusait tout mouvement, et il se rendait compte que ce corps n'était pas à lui. Il demeurait ainsi longtemps, très longtemps, les yeux ouverts sur ce ciel d'un bleu pur; puis, peu à peu, insensiblement, la couleur de l'azur se mettait à changer. Elle perdait de son intensité, elle se voilait lentement. Elle passait au gris, puis blanchissait, se solidifiait, et finissait par devenir le plafond d'une chambre... Jean de Franois se sentait encore étendu comme auparavant, mais maintenant c'était bien son corps à lui qui s'allongeait sur le drap. Au besoin, il pourrait se remuer, quitter ce lit où il était couché. Cette chose très importante à accomplir et dont tout à l'heure il éprouvait le regret d'être incapable, à présent ne lui serait pas impossible. Oui, mais en quoi consistait-elle? Il lui semblait qu'il l'apprendrait un jour, mais quand, où, par qui? Et, anxieusement, il interrogeait le silence. Les bruits de la rue et de la maison s'y mêlaient. Il eût voulu les faire taire, et tout à coup il s'éveillait complètement, le cœur battant, les membres brisés, la tête endolorie et sans pouvoir rendormir sa lassitude...

C'était au réveil d'un de ces rêves que Jean de Franois entendait frapper à la porte. Vivement, d'un pas brusque et décidé, son cousin, Maurice de Jonceuse, entrait dans la chambre. Il avait trente-cinq ans environ. Grand et robuste, le visage plein et régulier, le teint pâle, les yeux intelligents et durs, la barbe drue et brune. Prêt à sortir, il portait un pardessus gris et tenait sous son bras une serviette de cuir.

— Encore au lit!... Tu sais l'heure qu'il est!... Ta pendule retarde.

Maurice de Jonceuse posa la serviette sur le couvre-pied et alla vers la cheminée. De l'ongle, il ouvrit le verre du cadran, fit mouvoir l'aiguille, l'arrêta sur le chiffre exact, et vint s'asseoir auprès du lit de Jean.

— Neuf heures ! Je devrais être déjà dehors. Je me dérange... Mais je me suis couché tard. J'ai soupé avec Véra et son amie Laure de Signy. Elle m'a parlé de toi... Enfin... J'ai une grosse journée aujourd'hui... Beaucoup d'affaires... tu déjeuneras sans moi et je ne sais si je dînerai ici. Ah ! j'ai reçu une lettre de ton père... Il te réclame. Il faut que tu ailles à Valnancé. Vas-y au moins une journée.

La figure de Jean de Franois s'assombrit. Il effila la pointe tombante de sa longue moustache.

— Oui, je sais que cela t'ennuie que mon oncle te morigène comme si tu avais encore douze ans. Envoie-le promener une bonne fois, ou fais ce qu'il veut. Moi, je suis pour les situations nettes... Ce n'est pas un conseil, c'est mon sentiment... Ton père prétend que je t'enlève à son influence salutaire... Ah ! si tu vois Lauvereau, dis-lui que je m'arrangerai peut-être avec son protégé : j'ai besoin d'un chauffeur : je cède le mien à Véra.

Depuis un instant, devant la fenêtre du rez-de-chaussée de Maurice de Jonceuse, bougonnait le ronflement d'une automobile. Jonceuse avait repris sa serviette. Debout, en son air de force et d'autorité, il regardait Jean de Franois, la tête sur l'oreiller.

— Flemmard, va !... Adieu !... et songe à ce que je t'ai dit...

Et la main de Maurice de Jonceuse, gantée d'un cuir qui sentait le fauve, laissa à celle de son cousin son odeur animale et rude.

Au dehors, le ronflement sourd de la bête à pétrole redoubla et se changea en un grondement de plaisir. L'auto donna un coup de voix. Jean avait refermé les yeux.

Il revoyait devant lui, en pensée, la stature de son cousin Jonceuse, son entrée brusque, son départ prompt. Jonceuse ressemblait à sa propre vie. Actif, réglé, d'esprit clair, il savait exactement ce qu'il voulait et l'accomplissait avec précision. Jean songea à la différence de leurs destinées.

La sœur aînée du père de Jean de Franois avait épousé un M. de Jonceuse qui, en mourant, lui laissa un fils. Maurice de Jonceuse avait dix-neuf ans à cet événement et préparait ses examens. Il travaillait avec tant d'ardeur que cette mort

ne lui fit pas grand effet. Madame de Jonceuse, également, l'accepta avec assez de tranquillité, en personne égoïste et indifférente presque à tout, sinon à sa santé, qui n'était pas bonne. Elle la jugeait pire qu'elle n'était et vivait, parmi les précautions et les remèdes, occupée principalement d'elle-même. Le seul être au monde qui eût prise sur elle était son frère, le comte de Franois. Elle manifestait pour lui une sorte de culte, fait d'admiration, de peur et de tendresse, qui datait de leur enfance. M. de Franois, alors déjà despotique, la tyrannisait. Son mariage avec M. de Jonceuse l'affranchit de cette domination fraternelle, que M. de Franois, du reste, ne se piqua pas d'exercer à distance. Il en négligea l'usage pour d'autres soins, mais la mort de M. de Jonceuse lui donna l'envie de s'assurer de nouveau de son pouvoir. M. de Franois put constater avec plaisir qu'il n'avait rien perdu de son ancien prestige sur sa sœur quand il s'agit de la déterminer à quitter Paris et de la convaincre de s'établir avec lui au château de Valnancé, en Seine-et-Oise, entre Versailles et Houdan, où il s'était retiré depuis quelques années. M. de Franois était veuf, avec un fils, appelé Jean, de six ans moins âgé que son cousin, Maurice de Jonceuse.

La raison qui conseilla cet arrangement au comte de Franois fut moins, il faut le dire, le bien de madame de Jonceuse et la protection de son veuvage que l'état de sa fortune, à lui. M. de Franois avait été riche, mais il ne lui restait plus guère, à ce moment, que son château de Valnancé, et il commençait à être en peine d'en soutenir le coûteux entretien. L'assez beau revenu de sa sœur promettait un utile secours à ces charges, car M. de Franois se faisait fort d'amener madame de Jonceuse à ses vues. Le premier point était de la tenir en main, et son établissement à Valnancé devenait la première condition des projets de M. de Franois. Il s'y prit si bien que madame de Jonceuse accepta l'offre de son frère. On convint donc d'habiter ensemble, et il fut décidé qu'on laisserait à Paris Maurice de Jonceuse achever ses études.

Quand elles le furent et qu'il eut été mis, à vingt et un ans, en possession de l'héritage paternel, il annonça qu'il voulait vivre à sa guise, et cette vie ne fut pas celle qu'on aurait pu attendre d'un jeune homme. Certes Maurice de Jonceuse

aimait le plaisir, mais il aimait aussi le travail, et il travailla. Il montrait pour les affaires une aptitude remarquable et un sens particulier. Il y était inventif, ingénieux, hardi et prudent. Ses qualités frappèrent M. Corambert, le grand entrepreneur, qui s'intéressa à lui. Jonceuse possédait des capitaux et sut les employer. A l'heure actuelle, il gagnait beaucoup d'argent. Il était en passe de se créer une très belle situation. Il occupait à Paris un vaste rez-de-chaussée, rue Pierre-Charron. C'était là que Jean de Franois se réfugiait quand il s'ennuyait trop à Valnancé, où Maurice de Jonceuse ne venait qu'assez rarement. Du reste, il ne s'accordait guère avec son oncle Franois, qu'il exaspérait en déclarant Valnancé une demeure incommode et malsaine. M. de Franois s'indignait quand son neveu lui conseillait de faire poser l'électricité dans le château ou de répandre du pétrole sur la pièce d'eau pour en détruire les moustiques. Aussi M. de Franois laissait-il repartir sans regret ce grand garçon pratique et novateur, qui, comme il le disait avec humeur, ressemblait moins à un gentilhomme qu'à une espèce de « traitant » et qui, dans sa lourde automobile massive, représentait à ses yeux ce que le monde moderne a de plus détestable : le dédain du passé et la confiance en l'avenir.

Jean de Franois ne partageait point les sentiments de son père envers son cousin. Il l'estimait sincèrement. Jonceuse lui témoignait de l'amitié. Cette amitié se nuançait d'un peu de pitié et d'un rien de mépris très cordial. Mais il ne pouvait guère en être autrement, et Jean ne lui en voulait pas. Jonceuse avait le droit d'être orgueilleux de son labeur et de son indépendance. Il avait sa place parmi ceux qui agissent, commandent. Il était libre, tandis que lui!... Et Jean de Franois pensa amèrement à la volonté de son père qui le rappelait. Il obéirait. Que faisait-il, après tout, à Paris? M. de Franois l'y laissait sans un sou. Quel agrément apportait-il à son cousin en échange de l'hospitalité qu'il en recevait? Il n'avait même pas de quoi l'inviter à souper avec Vera. Les quelques fois où ils étaient allés au cabaret tous les trois, Jonceuse avait payé la note. Il revoyait son geste négligent jeter sur l'assiette le billet de banque plié ou les pièces d'or luisantes. Non, il retournerait à Valnancé!...

Il avait six ans, lorsqu'en 1880, après la mort de sa femme, M. de Franois s'y était établi. Cette retraite coïncidait, non seulement avec son deuil, mais avec des pertes d'argent. Ces soucis avaient hâté la fin de madame de Franois. Épousée sans dot et pour sa beauté, elle avait assisté en silence aux dilapidations de son mari, se privant de tout, afin de ne pas augmenter un désordre auquel évidemment elle ne pouvait rien. Les choses pourtant n'en étaient pas encore au pire. M. de Franois, qui avait été très riche l'était moins, mais il lui restait de quoi vivre largement à Valnancé, si, pour distraire son chagrin, il ne se fût avisé tout d'abord de remettre le château en état. M. de Franois avait le goût du faste. Son deuil fini et les réparations terminées, il avait reçu, donné des fêtes. Peu à peu les terres qui entouraient Valnancé avaient été vendues. Un des acheteurs fut justement M. Corambert. L'entrepreneur plaçait solidement ses bénéfices. Il avait ainsi acquis peu à peu dans le pays des biens considérables, et maintenant il faisait construire. Certes, quelque argent qu'il y employât, la bâtisse moderne de M. Corambert ne vaudrait jamais le noble logis de jadis dont l'architecture élégante et pure enorgueillissait à juste titre M. de Franois... Et Jean songea à son arrivée d'enfant en cette vieille demeure, alors inhabitée depuis longtemps, un soir de mai, à travers la campagne obscure et parfumée. Il se rappelait le vestibule éclairé d'une grande lanterne, le large escalier sonore, l'énorme lit où on l'avait couché, et le rond lumineux, au plafond, de la veilleuse. Que c'était donc loin tout cela!... Il s'allongea dans ses draps. La chaleur des couvertures l'engourdissait. Les souvenirs lui revenaient abondants et précis.

Ce séjour à Valnancé avait duré pour Jean jusqu'à l'époque du collège. Durant ces années, il lui semblait avoir été heureux. Sa santé délicate s'était raffermie au bon air du jardin. Le jardin de Valnancé lui restait à la mémoire comme un lieu de délices. Il contenait des parterres de fleurs bordés de buis, une épaisse charmille et une pièce d'eau carrée où se reflétaient la pierre jaune et les briques roses du château. On pouvait errer en paix dans les allées, à condition de ne rien gâter et de ne rien cueillir. M. de Franois était

impitoyable à ce sujet. Les jardiniers devaient l'avertir du moindre méfait de l'enfant, mais ces braves gens aimaient le gamin, et Jean se rappelait avec plaisir leurs sabots, leurs chapeaux et leurs grosses mains qui sentaient la terre et la feuille.

C'est un peu de cette odeur qu'il respirait avec mélancolie en traversant le jardin du collège pour aller de la cour de récréation au parloir. Son père l'avait mis à onze ans à Stanislas et ne venait le voir qu'assez rarement. Le dimanche, le collégien recevait la visite de M. de Jonceuse; puis M. de Jonceuse était mort, la tante Jonceuse avait quitté Paris. Sa vie scolaire avait continué sans autres événements que ses séjours à Valnancé, au nouvel an, à Pâques et aux vacances.

Souvent il trouvait son père et sa tante seuls au château, parfois au milieu d'une nombreuse compagnie. Si M. de Franois avait cessé les grandes réceptions d'autrefois, il n'avait pas renoncé à avoir du monde chez lui. Jean se souvenait de la large table, couverte d'argenteries et de lumières, au bas bout de laquelle il s'ennuyait, des toilettes claires des dames dont les couleurs égayaient les appartements du château et les bosquets du jardin. C'était durant ces séjours qu'il avait fait vraiment la connaissance de son cousin Maurice. Le jeune homme soutenait d'interminables disputes avec M. de Franois à qui il vantait le progrès, les inventions nouvelles et les avantages de la République : — car il était républicain, ce qui, aux yeux de M. de Franois, faisait de quelqu'un une sorte de monstre dénaturé et prêt à guillotiner ses meilleurs amis.

Cette haine du régime actuel fit que M. de Franois fut bien aise que son fils fût réformé au conseil de revision et dispensé ainsi du service militaire. Il est vrai que cette réforme le força de s'apercevoir que Jean était de complexion délicate. Grand et mince, il avait le visage pâle et les mains maigres, mais M. de Franois ne s'inquiéta pas. L'air de la campagne fortifierait vite ce collégien fatigué et ce bachelier nerveux ! M. de Franois lui apprit donc qu'il le gardait auprès de lui à Valnancé, qu'à vingt-cinq ans il le marierait et que, jusque-là, il n'avait qu'à vivre en repos. Le moment venu, M. de Franois se chargeait de lui trouver une femme digne de lui.

Alors avait commencé pour Jean de Franois une existence

solitaire, monotone et vide qui avait contribué à augmenter en lui cette nervosité et cette sauvagerie qui le rendaient différent des autres, cette mélancolie qui le faisait demeurer des journées entières, assis dans un fauteuil, oisif et frémissant au moindre bruit, cette lassitude qui le tenait au lit tard, le matin, les yeux fermés et l'esprit anxieux et vague. Que lui importait l'heure d'un jour où aucune occupation ne l'attirait au dehors?... Et, de son lit, il regarda l'aiguille de la pendule que Maurice de Jonceuse avait avancée sur le cadran, en entrant dans la chambre. C'était bon pour lui, Maurice, de savoir le point où l'on en est d'une journée! Il avait de quoi en utiliser la durée. On l'attendait ici ou là. Un coup de plus ou de moins du marteau sur le timbre lui prescrivait tel ou tel soin. Le temps avait pour lui une valeur...

Cependant il s'était levé et s'habillait. Le domestique lui annonça le déjeuner servi. Quand il eut achevé son repas, il alla dans le cabinet de Maurice et s'installa dans un large fauteuil de cuir. Tout en fumant, il considérait l'aspect de cette vaste pièce. Elle imposait une idée de confort et de travail. Les meubles en étaient solides et luisants. Au mur, des cartes, des plans, des coupes de machines. Des cartonniers laissaient déborder des papiers. Sur la grande table carrée, à portée de la main, un petit appareil téléphonique dressait sa structure pratique. Aux crochets de nickel, pendaient les récepteurs subtils : ils ressemblaient à deux oreilles, prêtes à recueillir tous les bruits. Cet instrument, à la fois mystérieux et simple, faisait rêver Jean. Il transformait le silence en quelque chose de momentané. Son immobilité était sourdement active. De là, la voix pouvait porter à distance la volonté, les ordres; là, l'ouïe recevait la réponse ou l'avertissement. La pensée qu'une brusque sonnerie allait peut-être retentir, l'agaça : il interrompit l'appel. Sur la table, la lettre de M. de Franois à Maurice de Jonceuse était demeurée ouverte. Jean reconnut l'écriture.

Le désir de son père, qu'il revînt à Valnancé, avait sûrement pour objet cette question de mariage. M. de Franois avait toujours dit qu'il marierait son fils à vingt-cinq ans. Il ne trouvait sans doute pas ce qu'il cherchait, car Jean avait maintenant vingt-neuf ans et M. de Franois venait pour la

première fois, quelques semaines auparavant, de lui parler d'un parti qui se présentait : miss Watson, une Américaine extrêmement riche que proposait un vieil ami de M. de Franois, le comte Ceschini. M. de Franois n'avait pas insisté, l'affaire n'étant sans doute pas encore au point. Ce projet prenait consistance, et Jean était résolu à ne pas s'y prêter; mais M. de Franois voudrait savoir les raisons de ce refus. Celles que Jean lui donnerait ne lui paraîtraient certainement pas convaincantes. Elles se bornaient à une sorte d'éloignement instinctif, mais profond, pour le mariage, et Jean savait d'avance que son père lui en démontrerait la nécessité. Se marier, il en éprouvait une appréhension irritée, comme à une atteinte à son goût de rêverie et de solitude.

Les femmes cependant ne lui déplaisaient pas et il avait pris plaisir aux quelques-unes qu'il avait eues, mais aucune de celles-là n'avait essayé de s'introduire véritablement dans sa vie, de pénétrer l'arrière-fond de ses pensées. Il se pouvait, après tout, que cette miss Watson ne songeât pas à agir différemment. Peut-être ne souhaiterait-elle, en l'épousant, qu'une situation mondaine, un nom agréable à porter. Le cas est fréquent chez ces filles du nouveau monde, mais un contrat de ce genre répugnait à Jean. M. de Franois, lui, ne s'occupait que du bien de sa maison, du moyen de pourvoir dans l'avenir au sort de ce Valnancé qui était son orgueil et son souci. L'attrait de cette belle demeure pouvait, du reste, faire partie des convenances que rencontrait cette miss Watson dans un mariage avec le fils de M. de Franois... Rapidement, il évoqua la noble façade de pierre et de briques, jaune et rose, le vestibule dallé, l'escalier large, les salons à tapisseries. Quelque chose en lui protestait sourdement contre l'intrusion de l'étrangère. On la disait belle pourtant... Jean de Franois s'était levé. Il alluma un cigare. Une rougeur monta à ses joues pâles, à l'idée de l'or et de la beauté.

Elle était belle aussi, cette Laure de Signy, cette galante amie de Vera, la maîtresse de Maurice de Jonceuse. Elle avait eu pour lui un caprice de quelques soirs, auquel il s'était dérobé par délicatesse. Une femme coûte cher, même quand elle se donne, et quelques bouquets avaient vite épuisé les ressources de Jean. Il sourit avec amertume, en se rappelant le

corps souple et les cheveux roux de l'aimable fille. Ah ! il n'avait pas toujours été si favorisé !... Et, dans la fumée du cigare, il revoyait les femmes qu'il avait eues. Le compte n'en était pas long : des filles rencontrées çà et là, à ses courts voyages à Paris, la femme du percepteur de Villefort, petite ville, à deux lieues de Valnancé, une femme de chambre de sa tante de Jonceuse et madame de Maurebois !

Cette aventure remontait à sa jeunesse. Il venait d'être reçu à son baccalauréat et avait dix-neuf ans. C'était au mois d'août. Valnancé abritait des hôtes assez nombreux, et parmi eux les Maurebois. Madame de Maurebois avouait trente ans. C'était une petite femme un peu grasse, avec un charmant visage, un beau teint et des yeux étonnés et rieurs. Elle l'avait vite distingué et ne s'en cachait guère, car, sauf à M. de Maurebois, elle ne dissimulait pas les penchants de son cœur. En huit jours, tout Valnancé fut au courant de l'intrigue et chacun s'efforça d'y aider en éloignant l'excellent M. de Maurebois, très flatté de ces prévenances de tous. Chaque fois que M. de Maurebois voulait partir, M. de Franois le retenait. Les Maurebois passèrent ainsi août, septembre et octobre à Valnancé. On mettait à mesure au fait les arrivants. Madame de Jonceuse seule se scandalisait de ces manœuvres. Jean était heureux et persuadé que son habileté déjouait tous les soupçons.

Cette madame de Maurebois était une excellente et singulière personne, facile, amoureuse et tendre. Elle avait la gorge douce, la bouche aimante et l'esprit un peu faible. Avec l'amour, sa préoccupation principale était l'occultisme. Elle ne parlait que de fantômes, de corps astral, d'évocations. A la fois théosophe et spirite, elle croyait aux réincarnations et aux tables tournantes. Sa superstition se doublait d'une philosophie confuse. Elle entretenait Jean de ses rêvasseries mystiques. Il l'écoutait docilement et souriait de ses imaginations bizarres ; mais, des conversations de madame de Maurebois, il avait conservé un vague goût du surnaturel, une croyance incertaine mais durable à des survies possibles, à des renaissances mystérieuses, à des transmigrations d'âmes, en même temps qu'il gardait d'elle des souvenirs plus terrestres. Elle aimait le plaisir et savait le prendre et le donner.

Ils se revirent quelquefois à Paris, puis les rendez-vous s'espacèrent. Madame de Maurebois leur substitua des rencontres amicales et plus innocentes rue Copernic où elle habitait. Elle le recevait au milieu de personnages glabres ou trop barbus qui discutaient des sujets d'occultisme. Parmi eux, il remarqua un jour un jeune homme, aux larges épaules, au teint bronzé, qui racontait les prodiges accomplis par les fakirs indiens. Madame de Maurebois ne quittait pas des yeux le narrateur, puis, ayant emmené Jean dans un coin du salon, elle lui parla de Valnancé, de son père, de sa tante, de l'amitié qu'elle leur portait à tous et à lui en particulier, l'assurant que la leur ne finirait point ici-bas et se continuerait éternellement, d'existence en existence et de planète en planète. Il avait compris et était sorti de chez madame de Maurebois le cœur gros, mais sans éprouver contre elle aucun ressentiment. Depuis lors, quand il venait à Paris, chez Maurice de Jonceuse où il avait une chambre à sa disposition, il ne manquait pas de rendre visite à la bonne madame de Maurebois. Justement, il lui en devait une, à la suite d'un dîner, où elle l'avait invité sans qu'il y allât. Pourquoi ne s'acquitterait-il pas aujourd'hui même de cette obligation? Il se leva du fauteuil et s'approcha de la fenêtre.

La pluie tombait sur le pavé en pente de la rue Pierre-Charron. Le jour commençait à décliner. Jean réfléchit qu'il lui faudrait un fiacre. La parcimonie de son père le forçait à des économies comme celle-là! Puisqu'il pleuvait, il valait mieux aller à pied jusque chez Lauvereau, qu'il n'avait pas revu depuis l'Exposition des Portraits. Cependant, il s'était rassis dans le fauteuil de cuir. Il se sentait pris d'une paresse irrésistible, et, dans la pièce obscurcie, il se remit à songer.

Lauvereau, lui aussi, était lié aux souvenirs de sa jeunesse. Il avait le même âge que Maurice de Jonceuse et, bien que de beaucoup l'aîné de Jean, une vive amitié les unissait. Les Lauvereau habitaient une vieille maison avec jardin, à l'extrémité du bourg de Nancé, dans la partie qui s'appelle le Bas-Nancé. M. Lauvereau le père avait ses entrées à Valnancé. Il y amenait souvent son fils Charles et tous deux dînaient parfois au château. A sa sortie de l'École des Chartes, Charles Lauvereau s'était mis à faire de l'histoire. En été, il venait

chez son père, à Nancé, où Jean l'allait voir parmi les paperasses et les livres. M. de Franois estimait le jeune historien et l'opposait souvent à Maurice de Jonceuse : il ne s'occupait guère des inventions modernes, celui-là, et M. de Franois vantait le petit Lauvereau et son amour du passé. Il ne fréquentait pas, lui, des courtiers, des entrepreneurs, des gens d'affaires, il vivait dans la compagnie des honnêtes gens d'autrefois. Du reste, n'eût-il jamais lu une ligne des articles que Lauvereau publiait dans les revues et qui lui méritèrent une certaine notoriété, il eût suffi à M. de Franois de savoir qu'ils traitaient généralement de l'histoire de la société au XVIIIe siècle, pour qu'ils valussent à Lauvereau l'approbation du vieux gentilhomme. Le choix d'une pareille époque dénotait un goût louable pour des mœurs dont les nôtres se sont malheureusement trop éloignées. D'ailleurs le châtelain de Valnancé reconnaissait fréquemment tout haut et en public ce que les Franois devaient aux Lauvereau. C'était une des anecdotes favorites de M. de Franois.

Au moment de la Révolution, le grand-père de M. de Franois avait émigré. Le récit des circonstances de cette émigration entraînait M. de Franois à des digressions d'où il avait peine à revenir à son sujet, qui était la violente irritation causée par le départ de son aïeul aux sans-culottes de Villefort et de Nancé. Les esprits s'échauffèrent si bien que les patriotes du club jacobin décidèrent de donner une marque éclatante de leur civisme en détruisant le repaire d'un des suppôts de la tyrannie. Assemblés en nombre, au son des tambours, ils se portèrent, avec des torches allumées, vers le château de Valnancé, afin d'y mettre le feu au chant de *la Carmagnole*. Ils allaient exécuter leur projet et avaient déjà défoncé la porte à coups de hache, quand ils virent paraître à l'une des fenêtres la figure du grand-père Lauvereau, qui les avait devancés. Lauvereau, ancien maître d'école à Nancé, était un des hommes les plus considérés du pays. Il citait Plutarque, et depuis longtemps prédisait la chute de la monarchie. Très respecté à Villefort aussi bien qu'à Nancé, où il habitait depuis quarante ans, il servait d'arbitre aux différends, et il n'était pas d'exemple qu'une sentence du bonhomme Lauvereau n'eût été acceptée des deux parties. Lauvereau était

un juste, mais il avait la justice terrible. C'était un homme froid et taciturne, doué d'une force corporelle extraordinaire. On en citait des traits fameux. Sa voix était profonde et caverneuse, et ce fut de toute sa sonorité qu'il déclara, du haut du balcon, qu'il ne souffrirait pas que les patriotes de Nancé et de Villefort se conduisissent comme des brutes indignes du nom de citoyens, qu'il y avait mieux à faire pour la patrie que s'attaquer à des briques et à des pierres, et qu'ils eussent donc à éteindre leurs torches et à s'en retourner chez eux; que lui, le citoyen Lauvereau, saurait assurer à Valnancé un sort véritablement républicain et qu'il le plaçait sous la sauvegarde de la nation. Ce disant, il tira de la poche de son habit un drapeau tricolore et le fixa au volet de la fenêtre, puis il la referma tranquillement au nez des pillards, dont pas un n'osa passer le seuil et qui s'en allèrent comme ils étaient venus.

Il est vrai que, pour se dédommager de leur échec, les plus enragés s'en furent, cette nuit même, incendier le château de Berlette, situé dans le voisinage et qui appartenait à la famille de Saffry. Quant à Valnancé, le bonhomme Lauvereau y ouvrit une école gratuite où il enseigna aux galopins du lieu les Droits de l'homme et les sains principes révolutionnaires. Grâce à quoi, le château demeura intact et, après l'émigration, fit retour à M. de Franois, plus heureux que son voisin M. de Saffry, qui ne retrouva de son logis que la place et un petit pavillon épargné par hasard et qu'il ne put même pas racheter, faute d'argent.

M. de Franois fit offrir au bonhomme Lauvereau une récompense que celui-ci refusa. Bien plus, le vieil original ne voulut jamais voir M. de Franois. Il racontait qu'il avait préservé Valnancé pour son plaisir et parce que l'architecture, quoique « gothique », en était agréable aux yeux, et il mourut sans consentir à serrer la main d'un homme qui avait porté les armes contre la patrie.

Son fils, par la suite, fut moins rigoureux, et des relations s'établirent entre les Franois et les Lauvereau.

Quant aux Saffry, ils n'avaient pas reparu dans le pays et Jean ignorait qu'il en existât encore, lorsque Lauvereau, l'autre jour, aux abords de l'Exposition des Portraits, lui

avait nommé de ce nom la grosse dame dont il se rappelait vaguement la tournure massive et la jeune fille dont il n'avait aperçu que le profil fugitif et gracieux.

III

Lorsque Jean de Franois eut gravi les quatre étages et qu'il eut tiré le cordon de la sonnette, il attendit. La porte s'entre-bâilla, puis soudain s'ouvrit toute grande.

— C'est toi, Jean? Il me semblait bien reconnaître ton coup de sonnette, mais je craignais tout de même que ce ne fût ce brave Unterwald. Quand il a acheté un bibelot, il vient me consulter et ça dure des heures. Il n'a plus confiance qu'en moi, le pauvre diable!... Il a été refait si souvent! Le XVIIIe siècle ne lui réussit pas.

Lauvereau s'était reculé pour faire place à Jean de Franois. Aux murs du vestibule, pendaient des défroques multicolores: robes brodées, gilets à fleurs, habits d'étoffes diverses, tricornes et chapeaux à ganses étalaient leur friperie joyeuse et mélancolique, leurs couleurs claires et fanées. On se serait cru chez un costumier de théâtre. Lauvereau lui-même portait un accoutrement singulier. Son ample robe de chambre s'écartait sur une culotte courte de velours lavande. Des bas gris lui moulaient la jambe. Il avait des souliers à boucles et il était coiffé d'un serre-tête de soie noire. Il ressemblait à la fois à un portier de comédie, à un philosophe de Greuze et à un bonhomme de Chardin. Il aimait ces déguisements d'intérieur, qui l'aidaient à l'illusion de vivre dans son siècle adoptif.

— Entre donc... J'ai une dame... Oh! cela ne nous empêchera pas de causer.

Et Lauvereau introduisait Jean de Franois dans sa bibliothèque.

De grandes armoires à livres, peintes en blanc et à rideaux de taffetas vert, montaient jusqu'au plafond. Entre elles, les murs étaient ornés de gravures. Quelques fauteuils anciens étaient dispersés dans la pièce. Sur la cheminée, une glace étroite à cadre sculpté soutenait un trumeau de rocaille où

était peinte une bergerade. Sur un vaste bureau s'entassaient des brochures et des papiers. Dans un coin, un cartonnier s'entr'ouvrait. Tout disait là le goût passionné de Lauvereau pour ce XVIIIe siècle dont il s'était fait le contemporain de pensée et d'esprit. Au moment où Franois et lui entrèrent, une jeune femme lisait étendue sur une chaise longue. A demi décoiffée, en peignoir, elle rougit d'être surprise ainsi et se leva vivement.

— Mon ami, Jean de Franois... mademoiselle Janine.

Jean, embarrassé, s'inclina, et Lauvereau ajouta :

— Mademoiselle Janine se destine au théâtre.

Mademoiselle Janine pouvait avoir vingt ans. Son visage était charmant. Elle ne répondit rien et se mordit la lèvre. Doucement, Lauvereau lui caressa l'épaule de sa grosse main.

— Janine, laisse-nous : nous avons à causer, monsieur et moi. Va donc dans ma chambre. Tu oublies ton livre... et ta pantoufle.

Et, galamment, il chaussa le pied nu de sa maîtresse, qui disparut dédaigneusement.

Lauvereau s'était assis dans un fauteuil et il resta un moment silencieux.

— Je crois que mademoiselle Janine est fâchée, Charles...

— Non, mon cher, c'est une bonne fille. Et puis, tu sais!...

Il fit un geste d'indifférence et reprit :

— Elle est jolie, n'est-ce pas? Elle a l'air d'un Fragonard. Je l'ai ici depuis trois jours, et elle s'en va après-demain. C'est entendu entre nous ainsi... Affaire sans conséquence, tu vois!... Je l'ai avertie, d'ailleurs!... Je la connais depuis longtemps. Elle prétend qu'elle a du goût pour moi : je l'ai prise au mot. Elle est gourmande et je commande pour elle des petits plats fins. Ah! elle n'est pas gâtée dans sa famille. Sa mère est couturière, rue de Condé : elle habille les ouvreuses de l'Odéon et les femmes des gardes municipaux de la caserne de Tournon. Ajoutons-y les dames des huissiers du Luxembourg. C'est une brave femme... Janine lui a raconté qu'elle allait à Meudon chez l'amie d'une amie qui est au Conservatoire. Elle, elle étudie seule avec le vieux Lasqueil. Entre nous, je crois qu'il en a eu l'étrenne... Du reste, elle a du talent. Très intelligente. Une drôle de personne. Ambitieuse

et sentimentale. Voluptueuse, par exemple!... Il faut voir comme elle caresse la peau d'un livre, comme elle manie un bibelot. Elle a des délicatesses...

Lauvereau s'était tu.

— Vraiment, Charles, pourquoi m'as-tu fait entrer comme cela?

Lauvereau polissait de la paume de sa main le bras de son fauteuil, où se creusait dans le bois une coquille sculptée.

— Parce que... parce que... Allons, rassure-toi... Tu m'as peut-être rendu service sans t'en douter... Et puis, c'est très XVIIIe siècle, très petite maison...

Il rit et appuya au dossier sa lourde tête aux gros traits dans une face large et colorée, à la bouche épaisse et aux yeux fins.

— Bah! j'aurai toujours passé là une semaine agréable!

Il ramena sur ses genoux les pans de sa robe de chambre et repoussa en arrière son bonnet de soie noire.

— Les femmes, après tout, c'est bien encore ce qu'il y a de mieux pour oublier les embêtements. J'étais excédé de tous les tracas de cette Exposition. Les collectionneurs, mon cher, quelle engeance!... Ah! j'en avais assez de M. de Gercy et de M. Braux, du brave Unterwald et du baron Grünberg et du père Ganier et de toute la bande! Eh bien, positivement, cette petite m'a reposé.

Il s'étira et resserra la jarretière d'un de ses bas. Il continuait :

— Oui, les femmes ont du bon. Je ne dis pas : l'amour, — les femmes! Il n'y a pas besoin d'aimer pour les aimer. Pourquoi avoir essayé de faire de l'amour la condition honorable, en quelque sorte, du plaisir sensuel? Il faut, au contraire, les isoler l'un de l'autre. Il faut rendre au corps la considération qu'il mérite. On en a voulu faire je ne sais quoi d'inférieur, de honteux presque. On nous a obligés à la supercherie de donner au désir le nom d'amour. On a persuadé aux hommes et aux femmes qu'un plaisir physique, non relevé de sentiment, est indigne d'eux. C'est stupide.

Lauvereau, véritablement en colère, regardait Jean de Franois qui l'écoutait en tirant les pointes de ses longues moustaches.

— Et le mariage, donc!...

Et Lauvereau haussa les épaules et leva les sourcils, ce qui fit se rider son front et se froncer la soie noire de son bonnet. Il ajouta en manière de conclusion :

— Tout cela est bel et bon, et je fais le Diderot en chambre, mais il ne faudrait pas que mes discours t'empêchassent d'épouser la belle miss Watson.

Jean soupira.

— J'étais venu au sujet de ce mariage. Mon père a justement écrit à Maurice, et...

Jean parlait vite, comme tous les silencieux, en qui les mots s'accumulent, et, une fois en mouvement, se pressent et se hâtent... Lauvereau l'interrompit. Comme les vrais bavards, tantôt il s'exprimait largement, et suivait sa pensée en tous ses circuits, tantôt la maniait en phrases brèves et brusques et l'intercalait dans celle des autres.

— A propos, Maurice a-t-il vu le garçon que je lui ai envoyé?... C'est le fils du père Monnerod, de Villefort... Un bonhomme admirable que ce Monnerod! Il m'adore et me cherche des bibelots. Il a découvert chez une vieille demoiselle, à Villefort, un superbe bureau Régence. La demoiselle a quatre-vingts ans. Elle a légué tout son mobilier à sa bonne, et Monnerod se charge, à la mort de la vieille, d'avoir le bureau pour une somme quelconque. Il m'écrit à ce sujet des lettres sublimes sur la santé de la demoiselle. Elle décline. Alors, tu comprends, je voudrais bien placer le fils Monnerod. Redis-le à Jonceuse pour qu'il s'en occupe... Mais revenons à notre affaire. Là, vraiment, pourquoi n'épouses-tu pas l'Américaine?

Jean fit un signe négatif.

— Eh bien, — reprit Lauvereau, — je crois que tu as tort, et je vais te dire pourquoi. D'abord, parce qu'il importe que tu sois riche...

Jean regarda Lauvereau qui continuait, les jambes croisées sous sa robe de chambre d'où sortait son soulier à boucle d'argent.

— Oui, riche. Cela t'occuperait. C'est un travail que d'être riche et de le rester. Il faut veiller à son argent, le garder, le soigner, le nourrir, le fortifier, lui faire prendre

de l'exercice, le médicamenter : c'est pourquoi les avares ont ces mines de droguistes et d'infirmiers... Riche, tu ne seras pas un avare, je le sais, mais tu ressembleras enfin à quelqu'un qui a quelque chose à faire. C'est ce qui te manque par trop. Je me dis parfois : « A quoi diable peut-il bien passer son temps, ce Franois ! » J'ai envie de t'engager comme secrétaire, de t'écrire des lettres anonymes chiffrées, de te couper la moustache pour que tu t'intéresses à la voir repousser... D'ailleurs, tu es digne d'être riche. Tu feras bon usage de ton argent. Je t'apprendrai à acheter de beaux bibelots... Et puis il y a Valnancé...

Lauvereau s'arrêta un instant et baissa la voix.

— Je ne t'exposerai pas l'état de fortune de ton père, n'est-ce pas ? Sans ta tante Jonceuse... Qu'il meure ou qu'elle meure, c'est Valnancé sur les bras et rien sous la dent. Il faudra vendre.

Jean tressaillit.

— Vendre Valnancé !

— Dame ! oui. Tu ne réfléchis donc à rien ?...

— Vendre Valnancé ? jamais !

— Alors, marie-toi, et vite. Cette miss Watson est bien, paraît-il. Dépêche-toi : le noble français est en baisse là-bas. Le lord monte.

Jean de Franois fit un geste d'impatience.

— Quand on a un nom, mon cher Jean, il faut le soutenir. C'est ce que ton père a compris en s'adjoignant la tante Jonceuse... Tiens, les Saffry ! Bonne noblesse, n'est-ce pas ? mais pas le sou. Le père fait des assurances. Ils sont piteux, avec leur La Tour, dans un petit appartement, au quatrième étage. La fille les tirera peut-être, un jour, de leur médiocrité. Pas mariée encore, du reste, et vingt-quatre ans. Ah ! elle est fière sans doute !... Je t'entends : « Le mariage n'est pas un marché ». Bah ! elle y viendra. Elle est jolie. Mais, elle, elle y perdra son nom ; toi, tu restaures le tien. C'est quelque chose, un nom. Pense que c'est pour continuer à s'appeler Raumont que madame de Raumont avait épousé son cousin et que c'est peut-être pour demeurer Raumont qu'elle ne veut pas régulariser sa liaison avec Ceschini. On se doit à ses aïeux. Ils vivent en nous... Mais je pérore comme

un père noble du répertoire et tu es têtu comme un fils de comédie. Tu écoutes et tu ne réponds rien. Je t'ennuie. Parlons d'autre chose. Viendras-tu au bal masqué de Ceschini? Ça pourra être curieux.

Jean eut l'air embarrassé.

— Je ne sais pas. Il faudrait un costume.

Et il ajouta plus bas :

— Mon père ne me donne guère d'argent.

Ils demeurèrent un moment silencieux.

— Tu vois bien toi-même, mon pauvre Jean, que tu ne peux pas rester toujours ainsi. C'était supportable quand tu avais vingt ans. Maintenant cela commence à devenir un peu ridicule... Mais, pour le costume, ne t'inquiète pas. J'ai ce qu'il te faut : un habit vénitien du XVIIIe siècle. Je le mets à ta disposition. C'est Unterwald qui me l'a rapporté de Venise quand il est allé y acheter ses faux Longhi. Tu t'en vas déjà?... Tu ne m'en veux pas de ce que je t'ai dit?

Jean s'était levé. Lauvereau, de son fauteuil, le considérait avec amitié. Soudain sa figure prit une expression d'étonnement qui fit se retourner Jean de Franois.

Par la porte de la chambre ouverte, mademoiselle Janine apparaissait. Elle était en jupon et en corset, les épaules et les bras nus. Sans aucune gêne, elle se dirigea vers l'une des armoires à rideaux verts, l'ouvrit et y replaça le livre qu'elle tenait à la main.

— Janine, qu'est-ce que tu fais là?

A la voix rude de Lauvereau, elle tourna à demi la tête. Son buste gracieux se détachait sur les vieilles reliures tannées. Le mouvement de son cou formait un pli délicat. Sous sa lourde chevelure tordue, son visage se montra; ses dents blanches mordaient sa lèvre rouge. Doucement, elle fit face à Lauvereau.

— Mais je cherche un autre livre, tu vois bien! Je me suis mise à l'aise. Cela n'a pas d'importance. Monsieur est ton ami.

Puis lentement, elle prit un volume, le frappa pour en faire sortir la poussière, pencha sur le titre sa figure ironique et rageuse et rentra dans la chambre. On entendait sur le parquet le claquement moqueur des petites sandales de cuir.

Lauvereau ne disait rien. Les mains à plat sur ses genoux, il semblait absorbé et distrait. Jean avait pris son chapeau, posé sur les papiers du bureau.

— Adieu, Charles, à bientôt!

Lauvereau tressaillit. A sa tempe, une veine gonflée saillait. Il tendit deux doigts à Jean, qu'il accompagnait jusqu'au vestibule. Les défroques colorées pendaient au mur, coiffées des tricornes vides. Dans l'obscurité du soir tombant, elles semblaient plus désertes et plus mortes. En passant, Lauvereau caressa une robe de soie à bouquets. Il avait la mine si renfrognée que Jean n'osa pas lui demander, comme il en avait l'intention, qu'il vînt avec lui, un de ces jours, à Valnancé.

Comme il descendait l'escalier, Lauvereau lui cria par-dessus la rampe :

— C'est convenu, pour le costume, n'est-ce pas?

Derrière la porte refermée, Lauvereau demeura un instant debout en sa vaste houppelande. Son serre-tête lui comprimait le front. Il le repoussa en arrière, s'assurant solidement sur ses talons, et pivota sur lui-même; puis, du ton d'un homme qui éloigne de son esprit une pensée inutile et vaine, il murmura entre ses dents :

— Janine... allons donc!

Et, les épaules haussées, il rentra dans sa bibliothèque, fit craquer une allumette et alluma sa lampe. Un rond de lumière éclaira sur le bureau la flaque luisante et noire de l'encre dans l'encrier, les barbes d'une plume d'oie et des pages de papier couvertes de sa large et haute écriture d'homme d'étude et de volonté.

IV

Dans le wagon, Lauvereau s'assit lourdement en face de Jean de Franois. Ils allaient ensemble à Valnancé. Lauvereau éprouvait le besoin d'une journée de grand air. Le séjour de Janine chez lui s'était prolongé une semaine après la visite de Jean. La jeune femme ne l'avait quitté que le matin même.

Pour la dernière fois, il l'avait vue s'éveiller dans son lit, toute tiède de sommeil. Elle s'était habillée; elle s'était coiffée, comme de coutume, et avait placé dans ses cheveux bruns un peigne d'écaille blonde qu'il lui avait donné la veille, puis elle avait mis son chapeau devant la vieille glace de la cheminée et elle était partie. Il ne l'avait pas retenue. Tous les caprices ont une fin. Janine lui avait fait don gracieusement de son corps souple et voluptueux. Il lui devait la reconnaissance du plaisir. C'était bien, elle prendrait place parmi les aventures agréables de sa vie. Il savait d'avance qu'il n'en pouvait être plus. Cependant, après ce départ matinal, l'appartement lui avait paru vide. Il ne se serait senti aucune envie de travailler. Heureusement, ce petit voyage à Valnancé lui fournissait un prétexte à ne rien faire. Allait-il continuer à penser ainsi à Janine? Jean de Franois lui parlerait-il d'elle? Cela l'amusait, maintenant, que Jean eût vu la jeune femme en jupon et en corset devant l'armoire à livres. Cela prenait dans son esprit un aspect d'estampe galante. Il fut content que cette vision libertine écartât des souvenirs plus intimes et plus troublants. Aussi fut-ce en riant qu'il descendit du fiacre sur le trottoir de la gare Montparnasse où l'attendait Jean de Franois.

Il n'y avait pas grand'monde, à ce train du matin. Lauvereau et Jean se trouvèrent seuls dans leur compartiment. Il était dix heures vingt : on serait à Villefort vers midi. Avant de conduire Jean à Valnancé, la voiture déposerait Lauvereau chez le notaire de Nancé. Lauvereau possédait la maison que lui avaient laissée ses parents et que, depuis deux ans, il louait meublée aux Parisiens en villégiature. Elle s'élevait sur l'emplacement de la bicoque d'où était parti, au temps de la Révolution, le grand-père Lauvereau pour empêcher les patriotes de brûler Valnancé. Construite vers 1840, elle était garnie d'un honnête mobilier Louis-Philippe, en reps et en acajou. Il la conservait pour s'y retirer sur ses vieux jours, mais, en attendant, il tâchait d'en augmenter son revenu, qui était médiocre. Cet appoint lui permettait d'acheter quelques livres et quelques bibelots de plus. Il aimait sa maison de Nancé à cause de certains objets qu'il lui devait. Elle était comme une parente de province qui lui aurait fait des

cadeaux, et il espérait bien d'elle, cette année encore, quelque gravure rare et quelque édition de prix.

Cependant le train sortait de Paris. On traversait des quartiers de masures et de jardinets. Les hautes cheminées des usines fumaient sur l'horizon grisâtre. Des villas comiques se groupaient ou s'isolaient.

— Est-ce que, vraiment, tu ne viendras pas d'abord avec moi au château? Je voudrais bien que tu sois là...

— Non, j'ai accepté l'invitation du tabellion Michelat. Il faut être bien avec son notaire. D'ailleurs, ma présence ne te servirait à rien. Si je suis là, M. de Franois voudra montrer son autorité; il s'excitera. Quand vous vous serez bien chamaillés, mon arrivée fera diversion. Alors nous pourrons entamer, ton père et moi, une de ces bonnes diatribes sur la Révolution française, où nous nous accordons comme des frères.

Ces conversations étaient le fort de M. de Franois et de Lauvereau. Ils y maudissaient à l'envi l'époque rouge, car tous deux étaient sincères en leur commun regret du passé.

— En tout cas, je me charge de persuader à M. de Franois qu'il est indispensable que tu reviennes à Paris pour le bal Ceschini. Il est très maniable, ton père, mais il faut savoir le prendre : on le fait parler! Ce qui le déconcerte en toi, c'est ton silence, ton air de n'être pas là... Cela te donne un certain chic, je sais bien... Enfin, tu es comme cela...

Le train atteignait Ville-d'Avray. Entre les arbres sans feuilles, les habitations semblaient prisonnières derrière les barreaux des troncs et le grillage délicat des branches. A des jardins déserts succédaient des parcs dénudés. Lauvereau avait fermé les yeux. Il paraissait fatigué et vieilli. Jean songea à Janine. L'idée de miss Watson lui vint. Il compara en pensée la souple grâce de la Française avec la robustesse probable de l'Américaine. Le trottoir d'une gare s'allongea le long du train. L'asphalte humide et grenue luisait. L'employé annonça Versailles. Jean s'était renfoncé dans son coin en face de Lauvereau qui somnolait. Des talus inclinèrent leurs pentes maçonnées ou hérissées de broussailles. Soudain, Lauvereau se pencha et toucha le genou de Jean :

— Regarde!

Par une éclaircie subite se découvrait un spectacle admi-

rable et fugitif. En cuirasse, les jambes nues, le profil sortant d'une vaste perruque, monté sur un cheval de marbre, un cavalier à la romaine galopait sur son piédestal. Il maîtrisait d'une main royale son coursier cabré vers la gloire. Derrière lui, au bout d'une étendue d'eau plate dans un cadre de gazon, s'élevait une puissante terrasse. Elle surgissait, solide et massive, dans la brume et portait, isolé sur le ciel gris, un palais de magicien. Il ne semblait pas fait de pierre, mais d'une matière enchantée et composé d'une sorte de vapeur architecturale et sublime. Il se dressait, souverain, grandiose et triste. C'était Versailles, apparu un instant, avec son château, ses jardins, ses bassins et son Roi, sculpté par le Bernin.

— Tu as vu ? — cria Laurereau. — Est-ce beau !

Et il se renversa au dossier de drap.

— Et ce roi de pierre, sur son cheval au galop immobile, ne dirait-on pas le Passé courant après le Présent? Ah! c'est un endroit extraordinaire! et aujourd'hui, par cette brume!... C'est le lieu le plus vivant et le plus défunt que je connaisse. Et, en automne, son odeur de feuilles mortes et de crépuscule!... Quelle solitude! Quel silence!... Et pourtant, c'est là que battait le cœur de la vieille France. C'est là que tu aurais dû vivre, et c'est parce que tu n'y as pas vécu que tu as l'air si dépaysé.

Il reprit :

— Jadis, il y avait un ordre. Une fois situé à son point, on n'avait qu'à se laisser aller. On naissait quelqu'un. On était par là même ce qu'on devait être, et qui l'on devait être. Tandis que maintenant!...

Il soupira.

— Maintenant, chacun doit se faire une existence personnelle, sans quoi l'on est un fantôme, une vapeur sociale, une ombre : on continue du passé. Maintenant il faut s'improviser, s'inventer ou, au moins, s'utiliser. Moi, j'ai pris mon parti. J'ai rompu avec notre temps, mais, toi, tu y es bien embarrassé. Oui, je ne vais jamais à Versailles sans me dire : « Quel dommage que Jean de Franois n'ait pas été son arrière-grand-oncle, ce Franois qui fut de la coterie de Marie-Antoinette avec Fersen, Vaudreuil et Besenval, un des familiers du Petit Trianon !... » Je t'imagine très bien, au

Hameau, buvant du lait en ces belles tasses de Sèvres blanc, moulées sur la forme d'un sein !

Et Lauvereau, du geste, semblait caresser le contour d'une gorge. Il ajouta :

— D'ailleurs, tu aurais été guillotiné.

Jean fit un mouvement d'indifférence. Que lui importait sa vie ? Il en sentait le vide et l'inutilité. Il ne s'appartenait pas à lui-même. Son père le lui prouvait en prétendant disposer de lui. Jamais il ne le consultait sur rien, et aujourd'hui il voulait le marier. Tout à l'heure, sans doute, il lui reparlerait de cette miss Watson. Après tout, pourquoi ne pas accepter et en finir ? Qu'avait-il donc à défendre en lui ? Quel espoir, quel désir, quel avenir ? Au nom de quoi cette résistance vaine ? Des larmes lui montèrent aux yeux.

A la gare de Villefort, la voiture de M. de Franois les attendait. Au trot des deux chevaux, les arbres filèrent le long de la route. Après Villefort, on prit à gauche. La campagne était encore hivernale. Les sillons ondulaient en vagues brunes. Le ciel était d'un gris délicat. Le brouillard s'était dissipé. Les premières maisons de Nancé apparurent. A l'une d'elles, où luisait un panonceau d'or, Lauvereau se fit arrêter et descendit. Jean demeura seul dans la voiture, qui tourna l'angle d'une rue pavée. La route bifurqua. A travers les arbres nus pointèrent les toits de Valnancé.

Valnancé était une demeure singulière et charmante. Bâti, dans les dernières années du règne de Louis XIII, par un Franois, il dressait sa noble façade de pierre jaune et de briques roses, continuée par une orangerie basse de même style, devant laquelle une fontaine coulait dans un petit bassin. A gauche, des communs bordaient une large cour. Le vrai jardin de Valnancé s'étendait derrière le château, dont la face principale regardait la route et en était séparée par un espace de parterres fermé d'une haute grille.

Cette route faisait le désespoir de M. de Franois. Elle datait de l'époque où le père Lauvereau enseignait *la Marseillaise* et apprenait *les Droits de l'Homme* dans Valnancé aux polissons de la République. Elle imposait au château son voisinage plébéien. Successivement les châtelains avaient essayé d'en

obtenir le déplacement, mais sans y réussir. L'usurpation avait triomphé et cette route exaspérait toujours M. de Franois. Elle lui rappelait le temps maudit où la populace en bonnets rouges voulait brûler Valnancé. Il imaginait derrière la grille des gestes civiques et des visages jacobins. Peut-être qu'un jour ce spectacle se reproduirait. M. de Franois vivait dans l'attente irritée des mêmes événements. Il les croyait inévitablement prochains. Ils s'annonçaient par les chemineaux et les mendiants qui s'asseyaient sur les bornes de pierre du portail et qui lançaient un mauvais regard au château, tout en raccommodant leur soulier ou en tirant de leur bissac un os ou une croûte de pain.

En pénétrant dans le vestibule, Jean se trouva face à face avec sa tante, madame de Jonceuse. Les traits, jadis délicats, de sa figure boursouflée et molle, étaient comme distendus et étirés par la graisse, et toute sa personne ainsi enflée d'un embonpoint qui la déformait jusqu'au ridicule. Une rotonde doublée de petit-gris l'enfermait tout entière, car madame de Jonceuse craignait le froid par-dessus tout, et elle ne se hasardait guère dans les corridors que les deux mains croisées sur une boule d'eau chaude. Après qu'elle eut tendu à son neveu sa paume tiède et un peu moite, ses premières paroles furent pour lui demander des nouvelles de Maurice.

— Je suis sûre qu'il se fatigue et se surmène, — soupirait madame de Jonceuse. — Ah! cette manie de travail! Il l'a toujours eue, mon pauvre Maurice! Comme s'il ne devrait pas venir ici, se reposer. Mais non!... D'autant plus qu'il finira par se ruiner. Le comte Ceschini a écrit dernièrement à ton père que mon fils se lançait dans les entreprises les plus aventureuses... Ah! je suis bien effrayée de tout cela... Enfin, tu me dis qu'il va bien et qu'il est content... Et toi? As-tu déjeuné? Non. Eh bien! va dire bonjour à ton père et, après, tu reviendras à la salle à manger. Je vais prévenir qu'on te serve... Ah! quelle glacière, ici!...

Et madame de Jonceuse épiait avec méfiance d'où pouvait souffler le vent coulis qui lui faisait rentrer frileusement sous sa rotonde fourrée ses petites mains arrondies autour de la boule d'eau chaude.

— Où est mon père?

— Il est au jardin... Il ne veut rien écouter... Par ce froid!...

Dehors, il faisait assez doux et même presque tiède. L'air était calme et purifié de son brouillard qui ne formait plus qu'un ciel gris et mou. Jean marchait dans l'allée sur le sable fin qui craquait sous ses pas. Au milieu des parterres, la grande pièce d'eau luisait, unie et satinée. Les jardins de Valnancé étaient admirablement entretenus. Quatre jardiniers s'occupaient à ce soin. Jean aperçut l'un d'eux, qui râtissait. Il était vieux. Ses cheveux blancs et légers ressemblaient à de la bourre de chardon, On eût dit qu'ils allaient s'éparpiller en houppes volantes, quand le bonhomme ôta son chapeau pour saluer.

— Bonjour, François! Comment va la Françoise?

La pauvre femme était à demi paralysée. Son mari la promenait parfois dans sa brouette, ce qui exaspérait M. de Franois.

— Merci, monsieur Jean, elle ne va guère bien, la pauvre vieille! et hier, elle est tombée de ma brouette juste comme M. le comte m'appelait et j'ai été obligé de la laisser par terre un grand moment. Elle aura pris froid, car aujourd'hui elle est toute cousue de douleurs...

— Où est mon père?

— Sous la charmille, monsieur Jean.

Jean de Franois, tout en s'éloignant, écoutait derrière lui le bruit du rateau. Au delà du jardin, commençait la campagne nue. Au flanc d'un coteau la masse brune et roussâtre de la forêt de Rambouillet, où se distinguait la verdure lointaine d'un bois de pins.

M. de Franois considérait sans doute son jardin comme un salon : il ne s'y promenait jamais que vêtu avec une élégance minutieuse. M. de Franois était un petit homme maigre, rasé de près, la peau rouge et tendue, le nez retroussé, la moustache blanche, coupée en brosse. Il avait l'allure vive et brusque, la parole rêche, le regard rapide. Il marchait à pas inégaux. A la vue de son fils, M. de Franois froissa le journal qu'il lisait. La lecture des journaux était sa principale distraction. Abonné à toutes sortes de feuilles, il en tirait non

seulement le mépris du présent, mais aussi la crainte de l'avenir. Le gâchis d'aujourd'hui présageait les catastrophes de demain. Jean s'était approché.

— Père, comment allez-vous ?

— Bien, très bien... Ta tante t'aura déjà dit sans doute que j'allais mal, n'est-ce pas? Elle voudrait me garder en boîte... Et quoi de nouveau à Paris?

Ils causèrent de choses insignifiantes. Après quelques tours sous la charmille dénudée, ils se rapprochèrent du château. Il détachait sur le ciel grisâtre sa façade de pierre et de brique lumineuse et comme délicatement fardée de rose. Jean et son père s'étaient arrêtés. M. de Franois pinça les lèvres. Il fixa ses yeux sur les yeux de son fils :

— Je voulais te voir, Jean, pour te parler de miss Watson...

Il reprit :

— Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit la dernière fois. Tu sais mon désir... ma volonté, dirais-je, si nous étions dans un autre temps...

Il avait déjà sous sa moustache en brosse ses répliques prêtes aux objections du jeune homme. Jean se taisait. L'aspect de son silence ressemblait à un consentement muet.

— J'ai eu de nouveaux renseignements. Cette fille est tout à fait ce qu'il nous faut. Très riche... Son argent a perdu son odeur d'origine. C'est l'avantage de ces fortunes d'outre-mer : la distance leur crée une sorte d'ancienneté. Et puis, pas de famille proche. Ce sont ces parentés gênantes et onéreuses qui m'ont fait écarter plus d'un parti qu'on m'a déjà présenté pour toi... Tandis que cette miss Watson, une fois vicomtesse de Franois !... Du reste, ces Américaines ne me déplaisent pas. Elles admettent la valeur de notre aristocratie, franchement, simplement, sans ces grimaces et ces marchandages des bourgeoises d'ici.

M. de Franois, encouragé par l'attitude de son fils, continua :

— Miss Watson est tout à fait bien, paraît-il. Vous pourrez passer l'été et l'automne ici. Vous y recevrez qui vous plaira... Tu aimais Valnancé, autrefois, Jean ; que diable peux-tu bien faire à Paris depuis près de six semaines? Enfin,

cela te regarde. Puis-je compter que tu consentes à ce que je te demande?

Il appuya sur le mot « demande ». Jean rougit et balbutia :

— Mon père, je verrai miss Watson.

— Ceschini m'écrit justement qu'elle sera au bal qu'il va donner. C'est parfait... Et, d'ici là, tu nous restes.

La voix de M. de Franois eut une douceur inusitée. Il avait posé sa main presque amicalement sur l'épaule de Jean.

— Mais, mon père, je comptais rester jusqu'à jeudi : j'ai accepté pour ce jour-là une invitation à dîner... Je suis venu avec Lauvereau. Il sera ici tout à l'heure...

— Très bien. je serai content de le voir... Et chez qui dînes-tu?

— Chez madame de Maurebois,..

M. de Franois regarda son fils. Est-ce que cette histoire de jeunesse durait encore? Les jeunes gens sont parfois timides et s'acoquinent. Pourtant Jean était joli garçon.

— Madame de Maurebois reçoit donc? Table ouverte et table tournante?... Comment, Félicie, vous vous hasardez dehors? Par ce froid! Je ne vous reconnais plus. Il ne fait que douze au-dessus de zéro.

Madame de Jonceuse s'avançait vers eux. On lui voyait à peine les yeux au fond des châles de laine qui lui couvraient la tête. De fortes galoches protégeaient ses pieds contre l'humidité.

— Viens donc déjeuner, Jean! Tu dois avoir faim.

M. de Franois tira sa montre :

— Ma foi, il est près d'une heure et demie... Je finis mon journal et j'irai te rejoindre, car tu penses bien que nous ne t'avons pas attendu. Mon régime ne souffre pas d'écarts, n'est-ce pas, Félicie?... Madame ma sœur ne badine pas.

Madame de Jonceuse s'agita, indignée.

— Ton régime, oui, ton régime... C'est grâce à moi que tu le suis, et tu ne t'en trouves pas si mal... N'est-ce pas que ton père a bonne mine?

— Excellente, ma tante.

— C'est vrai, je suis assez bien, ces temps-ci; mais ce n'est rien auprès d'elle : regarde-la... pas un rhume de l'hiver, et grasse!...

Et M. de Franois, par plaisanterie, car son entretien avec Jean l'avait mis en belle humeur, cherchait le bras de sa sœur pour le pincer, sans pouvoir y parvenir sous l'épaisse rotonde où madame de Jonceuse s'enveloppait plus étroitement en poussant de petits rires de défense...

La salle à manger de Valnancé était une vaste pièce éclairée de quatre hautes fenêtres et qui avait conservé ses boiseries d'autrefois. Le principal ornement en était un magnifique poêle en faïence blanche de Strasbourg. De grosses bûches de bois ronflaient doucement en sa rocaille contournée. Malgré cela, madame de Jonceuse ne fit guère que détortiller un peu les châles de laine qui l'affublaient. Ses petites mains molles se risquèrent timidement, l'une après l'autre, hors de la fourrure. Madame de Jonceuse s'était assise auprès de son neveu pour lui tenir compagnie pendant qu'il déjeunait, servi sur un coin de l'immense table, et elle continuait ses plaintes et ses lamentations. M. de Franois en était l'objet. Il devenait insoutenable. Pour dire vrai, il n'éprouvait pas de son régime tout le bien qu'on en aurait pu attendre. Son caractère, qui n'avait jamais été accommodant, se ressentait de son état. En l'absence de Jean, le médecin avait déclaré que M. de Franois devait prendre le plus grand soin de lui-même et que la plus légère imprudence pouvait avoir des suites graves. Et madame de Jonceuse soupirait.

Ces inquiétudes l'épuisaient. Sa santé, à elle, demandait à être ménagée. Certes, elle avait pu, cet hiver, éviter les accidents qui d'ordinaire l'alitaient de longues semaines; mais au prix de quelles précautions!... Et madame de Jonceuse énumérait ses bronchites, ses toux et ses misères passées. Elle n'avait jamais, comme on dit, été forte de la poitrine, mais elle devait en grande partie ses maux au séjour de ce vieux château sans confortable, ouvert à tous les vents et aussi dangereux l'hiver par ses courants d'air glacé que l'été par sa fraîcheur de cave. Ah! les gens de Paris sont heureux! Mais là, par contre, la vie est exténuante. Son pauvre Maurice en était un exemple. Toujours en courses, en affaires, en rendez-vous, il n'avait pas même le temps de venir la voir à Valnancé. Il finirait par tomber malade!

Et, au salon, où Jean l'avait suivie en sortant de table,

dans sa bergère entourée de paravents, les pieds sur la grille d'une chaufferette monumentale, elle ne cessait de gémir que pour choisir dans une boîte des boules de gomme ou des pastilles dont l'amas amalgamé gonflait alternativement l'une ou l'autre de ses joues molles.

Ce fut là que, vers quatre heures, les trouva Lauvereau. Il avait copieusement déjeuné chez le notaire. M. de Franois ne parut que vers cinq heures, avec les lampes. Il s'était retiré chez lui pour écrire au comte Ceschini une interminable lettre au sujet de miss Watson. Il était tout guilleret et il accueillit Lauvereau avec amitié.

— Vous restez coucher, Lauvereau !

Et comme celui-ci s'excusait, — il n'avait pas même apporté une valise, — M. de Franois ajouta :

— On vous prêtera ce qu'il faut. Vous repartirez jeudi matin avec Jean. Et demain, s'il fait beau, je vous mènerai voir le château que fait bâtir Corambert. Vous n'en connaissez que les fondations, mon cher Lauvereau ! On y a beaucoup travaillé, cette année, et vous m'en direz votre avis...

M. Corambert achevait, à une lieue et demie de Valnancé, sur la lisière de la forêt de Rambouillet, la construction d'une demeure considérable. C'était une énorme bâtisse, d'un mauvais goût éclatant et somptueux. Ce château de M. Corambert était pour M. de Franois un prétexte inépuisable de sarcasmes et de plaisanteries contre les fantaisies insolentes des nouveaux riches. Celle-là le divertissait à la fois et le rassurait. Son voisinage était, aux yeux de M. de Franois, une sauvegarde pour Valnancé. Le château de M. Corambert tenterait davantage que Valnancé la cupidité des pillards et des émeutiers. On irait droit aux millions de M. Corambert; et cette idée ne déplaisait pas à M. de Franois, quoique la pensée d'une nouvelle et prochaine révolution ne fût jamais sans l'émouvoir.

En prévision de ces funestes événements, il gardait toujours, en réserve, une certaine somme d'or, disposée dans une ceinture de cuir ; mais la nécessité d'émigrer lui apparaissait comme fort désagréable. La grande route qui passait devant Valnancé lui rappelait cette perspective fâcheuse : elle lui représentait le chemin de l'exil. Il s'y voyait déjà, sa

canne à la main et son or au ventre. Au bout, c'était la frontière, l'étranger. La Révolution n'avait été que la première étape de la descente dans la démocratie. On en subirait bien d'autres, mais la faute en revenait à cette secousse originelle qui avait jeté bas l'édifice de l'ancienne France, dont Valnancé était un des plus rares et des plus précieux débris.

Aussi, à peine fut-on à table que M. de Franois entama son sujet favori. Tout en mangeant de tous les plats contraires à son régime, malgré les instances de madame de Jonceuse, il racontait comment son arrière-grand-père avait quitté Valnancé, à pied, un beau soir, en petits souliers et n'emportant qu'une poignée de louis et le solitaire qu'il avait au doigt. On l'avait averti qu'il serait arrêté dans la nuit. Il gagna la Normandie et put s'embarquer pour l'Angleterre dans une barque de pêche. Et M. de Franois, à ce récit, rageait sous sa moustache blanche, comme si c'eût été lui qui, en la personne de son aïeul, eût dû donner des leçons de danse à Londres et travailler à Hambourg dans la boutique d'un sabotier.

Les doléances de M. de Franois rencontraient en Lauvereau un écho assorti. Par quoi avait-on remplacé cette France si délicate et si polie? Quelle grossière et stupide ivresse de liberté était donc montée au cerveau du XVIIIe siècle finissant? Et Lauvereau évoquait la furieuse époque, avec son remous et son odeur de bas-fond, sa brutalité destructive. Il ne fallait pas la juger sur son apparence politique, sur sa formule déclamatoire et didactique, sur sa fausse mine égalitaire, sur son masque de fraternité, sur ses héros dont quelques-uns la grandissaient de leur stature épique. Non, il la fallait étudier dans ses meneurs hypocrites, dans ses personnages obscurs et subalternes. C'est là qu'elle apparaissait en toute sa sottise et en toute son odieuse frénésie. Les historiens en avaient longtemps dénaturé le caractère véritable. Ils n'en avaient voulu voir que la revendication philosophique, l'élan patriote, le désir réformateur. La façade civique leur avait caché de son badigeon tricolore le bourdonnement de l'office, la rumeur des cuisines, le grouillement du sous-sol. C'est de là pourtant qu'elle était sortie, la cohue souterraine et féroce

des déclassés, des ratés et des meurt-de-faim. C'étaient eux qui, rués ou faufilés dans l'émeute ou dans l'intrigue, en avaient remué le sang ou la boue, et qui, de là, haussés au premier rang, avaient montré leurs visages sinistres à la Fouquier-Tinville ou à la Marat!

Et M. de Franois renchérissait. Sa longue haine de vieux ci-devant était fournie d'arguments et de textes. Il possédait de quoi la nourrir. Livres, brochures, pamphlets, toutes sortes de documents sur l'époque détestée s'entassaient dans sa bibliothèque. Il savait citer à propos Taine ou Le Nôtre. Aussi la conversation dura-t-elle tout le repas, et M. de Franois se leva de table fort content d'avoir dit leur fait, une fois de plus, aux ombres rouges pour qui il eût voulu créer, s'il l'avait pu, un enfer spécial. Lauvereau était décidément un partenaire admirable, tandis que madame de Jonceuse et Jean se bornaient d'ordinaire à écouter les apostrophes de M. de Franois, — Jean, avec respect et distraction, madame de Jonceuse, avec une épouvante qui lui faisait regarder son assiette comme si l'on allait lui servir, sur la porcelaine, une tranche d'émigré ou un cœur d'aristocrate.

Jean de Franois avait laissé au salon son père et Lauvereau, continuer leur réquisitoire devant madame de Jonceuse, et s'était retiré dans la bibliothèque pour fumer, car M. de Franois détestait l'odeur du tabac. Son cigare allumé, il fut envahi d'une tristesse pesante.

Il connaissait trop ce sentiment, qui lui était habituel. Son séjour à Paris, chez Maurice de Jonceuse, en avait un peu dissipé la lourde mélancolie; mais voici qu'à Valnancé il la sentait renaître en lui. Elle se dégageait, sans doute, du lieu même. Mais pourquoi en accuser les choses et les êtres quand il lui suffisait de s'examiner pour s'apercevoir qu'elle lui appartenait en propre? Était-elle une suite de sa vie oisive et solitaire, de même que cette nervosité qui le rendait sensible au moindre bruit, qui le faisait vivre dans une attente anxieuse d'il ne savait quoi? Son existence était sans imprévu et il était incapable d'aller à la recherche des événements et au devant des aventures. Viendraient-ils le solliciter dans la solitude de Valnancé? Il allait y retrouver ses habitudes, ses journées vides, ses nuits insomnieuses ou leur rêve monotone

et régulier. A Paris, il s'était cru d'abord plus alerte, puis, peu à peu, il était retombé à son apathie. Il se souvenait d'après-midi passées sans sortir du rez-de-chaussée de la rue Pierre-Charron. La vie si pleine, si active, de son cousin, toujours en projets, en affaires, lui montrait mieux l'inutilité de la sienne : après tout, il préférait encore être ici, entre son père et sa tante, dans le silence de la vieille demeure isolée que ne troublaient que la toux de madame de Jonceuse et les criailleries de M. de Franois. Pourquoi ne pas laisser repartir Lauvereau et ne pas rester à Valnancé? Que lui importait l'invitation de madame de Maurebois et qu'irait-il donc faire à ce bal du comte Ceschini?

Il secoua la cendre de son cigare à demi fumé. Soudain, la pensée de miss Watson lui traversa l'esprit. Cette rencontre avec l'Américaine chez le comte Ceschini, n'était-ce point une simple déférence à la volonté paternelle? Il savait ce mariage impossible. Il en avait, au fond de lui-même, une persuasion intime, une certitude obscure et forte, et, apaisé, il ferma les yeux.

Une odeur de roussi les lui fit rouvrir. Son cigare était tombé, de sa main distraite, sur le tapis : la laine brûlait. Il l'éteignit avec soin. Le feu à Valnancé! C'était une des raisons de la haine de M. de Franois contre le tabac. Le feu! Il suffirait d'une étincelle, et le château flamberait sans qu'on pût y porter secours. Il n'y avait qu'une pompe à Nancé. Il faudrait prévenir à Versailles!... Et, dans le cendrier, Jean écrasait fortement sur la plaque de bronze le bout de son cigare éteint.

Au salon, M. de Franois et Lauvereau continuaient, madame de Jonceuse était allée se coucher.

— Ma parole, mon cher Lauvereau, j'ignorais ce qu'étaient devenus ces Saffry. Les deux familles étaient très liées autrefois. Valnancé et Berlette voisinaient beaucoup avant la Révolution... Ah! la sale époque, Lauvereau!... Et dire que, sans votre jacobin de grand-père, Valnancé ne serait plus!... Mais tout de même je lui en veux, car, enfin, c'est grâce à lui que ce salon où nous sommes a entendu chanter *la Marseillaise* et déclamer *les Droits de l'Homme* par les polissons de Villefort et de Nancé, par ces petits sans-culottes en herbe

dont il aurait fallu fustiger les fesses républicaines avec une bonne verge cueillie à l'arbre de la Liberté...

Le surlendemain, dans le train qui les ramenait à Paris, Lauvereau dit à Jean de Franois :

— Savais-tu que Jonceuse a acheté le Petit-Clos, au Bas-Nancé, à deux pas de chez moi? C'est le notaire qui m'a confié ça, en déjeunant... Il veut faire construire... Je n'en ai rien dit à ton père. Ce ne sont pas mes affaires. Mais, entre nous, Jonceuse campagnard, cela me passe!

Il se tut, puis il ajouta :

— Il y a tout de même de drôles de rencontres... Ainsi, ma maison, eh bien! ce sont les Saffry qui demandent à la louer pour l'été prochain. Ils sont en marché. J'ai dit à maître Michelat de se montrer accommodant. Ils me plaisent, ces gens, et puis la fille est ravissante.

Le train approchait de Versailles. Par la trouée soudaine, le château, la pièce d'eau apparurent. Le roi de pierre galopait sur son cheval immobile et cabré.

— Eh bien, Jean, et miss Watson?

Jean de Franois fit un geste résigné. Il caressait doucement sa longue moustache blonde sans répondre. Lauvereau se renfonça dans son coin et ne dit plus rien jusqu'à Paris.

Devant la gare, ils se quittèrent. Jean monta dans un tramway. Lauvereau demeura un moment sur le trottoir comme indécis. Les réverbères s'allumaient. Il évoqua sa lampe, son rond de lumière sur les paperasses du bureau, la flaque miroitante et noire de l'encrier. Il allait retrouver son appartement vide, que Janine avait rempli de sa grâce voluptueuse; puis soudain, haussant ses fortes épaules, il traversa la place et descendit à grands pas la rue de Rennes en sifflotant entre ses dents.

V

Assise dans un grand fauteuil, dont on apercevait derrière elle le lampas à fleurs et la rocaille dorée, vêtue d'une robe

de soie d'un gris changeant, au corsage orné d'une échelle de rubans, la gorge découverte, les bras nus hors de la dentelle des manches, les mains nouées l'une à l'autre dans un geste gracieux de repos et de réflexion, elle regardait de ses yeux bruns, et de tout son visage aux traits fins, au menton délicat, à la bouche souriante, aux joues légèrement fardées, au front plein et pur sous les cheveux relevés. Il y avait en cette figure une double expression, à la fois spirituelle et passionnée. Le peintre avait saisi le passage de l'une à l'autre. Il avait ainsi fixé une forme et une pensée et rendu immuable un moment de vie fugitive. C'était beau.

Lauvereau se recula. Le regard le suivit.

— Sacrebleu!

Il avait parlé tout haut et se retourna. Il était seul dans le salon de madame de Saffry, devant le pastel de La Tour. Madame de Saffry l'avait fait prier d'attendre. Il déposa son chapeau sur une chaise et revint au portrait.

Il avait toujours eu une grande admiration pour La Tour. Le petit musée de Saint-Quentin lui était familier; il le connaissait visage par visage. Décidément, il était en face d'une des plus parfaites œuvres du maître. Rien n'y manquait, pas même le magnifique cadre en bois doré, et, du doigt, il en caressa la sculpture élégante et somptueuse. De près, le portrait étonnait encore davantage. On distinguait, sous le verre, la hardiesse prodigieuse et simple des crayons. Ils avaient croisé sur le papier leurs hachures vigoureuses et fines; ils s'y étaient écrasés en taches violentes ou s'y étaient égrenés en traces légères. Le pouce du magicien avait touché leur poudre colorée, et son travail avait on ne savait quoi d'inexplicable et d'incohérent, de grossier et de mystérieux qui, à distance, se recomposait, formait une image réelle, vivante, parlante et qui animait toute la pièce de la présence de son sourire et de son regard.

Ce pastel de La Tour était le seul ornement du modeste salon de madame de Saffry. Il ne contenait que des meubles disparates, vieux sans être anciens. Des bandes de tapisseries démodées séparaient le velours râpé des fauteuils. Dans un coin se dressait un piano déverni. Des tables étaient disposées çà et là, dont l'une soutenait une jardinière où s'atrophiait un

caoutchouc aux feuilles malades. Des rideaux de tulle grec pendaient le long des vitres. Lauvereau en souleva un. La pluie tombait abondamment. Elle suspendait de longues gouttelettes à la rampe rouillée du balcon et en arrosait le zinc ruisselant. Au-dessus de la maison d'en face, des nuées couraient dans un vilain ciel. Lauvereau se détourna et considéra de nouveau le portrait.

C'était bien tout ce que les Saffry conservaient de leur opulence passée. Ils avaient été riches. Il y avait eu au XVIIIe siècle un Saffry président du Parlement de Paris. Maintenant tout annonçait leur fortune médiocre : les quatre étages sans ascenseur, le mobilier commun et fané, la fille jolie et pas mariée... M. de Saffry était agent d'assurances. Lauvereau l'imagina sonnant aux portes, offrant ses services, tandis que l'aïeule, en robe de soie changeante, au visage spirituel et passionné, les mains paresseusement nouées l'une à l'autre, regardait du fond de son cadre la pluie tomber, à travers les rideaux de tulle...

— Je vous ai fait attendre, monsieur Lauvereau.

La grosse madame de Saffry tendait la main au visiteur.

— Mais vous aviez là à qui parler.

Et, du doigt, elle désignait en riant le pastel de La Tour.

Madame de Saffry n'était ni belle, ni jeune, mais elle montrait en sa corpulence une sorte de distinction et de dignité où sa naissance n'était pour rien. Madame de Saffry était née Rabeau ; mais en épousant M. de Saffry, elle avait oublié, une fois pour toutes, son origine bourgeoise... Son mariage avait fait d'elle une Saffry et elle en ressentait vivement l'honneur et les devoirs. Aussi portait-elle noblement un nom qu'elle n'avait pas illustré par elle-même. Elle avait adopté les façons d'être et de penser auxquelles ce nom obligeait. Cependant, si « saffryste » qu'elle fût en politique, en religion et par sa manière de se juger d'une classe privilégiée, elle demeurait, dans le détail de la vie, simple et familière. Une fois mis à part son rang et ses principes, elle était la meilleure des femmes et dans ses propos pleine de naturel, de bonhomie et de naïveté. Elle commença donc par instruire Lauvereau qu'elle avait été forcée de se changer, en rentrant, des pieds à la tête.

— Je n'avais pas un fil de sec, monsieur Lauvereau, car voyez-vous, je n'ai jamais su me servir d'un parapluie. J'en prends un, pour ne pas être remarquée... Enfin... ma chemise me collait au corps... Mais vous êtes mouillé aussi : approchez-vous donc du feu.

Lauvereau accepta. Ses semelles humides fumèrent. Madame de Saffry tisonnait.

— Eh bien, madame, je vous avoue que je ne déteste pas la pluie : je l'approuve. Nous ne méritons guère autre chose. Nous l'attirons par nos ignobles vêtements modernes. Elle convient à nos chapeaux à haute forme.

Madame de Saffry se mit à rire.

— Cela se peut, mais c'est bien ennuyeux de patauger dans la boue. Ah! monsieur Lauvereau, que penseriez-vous d'un bon carrosse?... C'est égal, c'est bien à vous d'avoir affronté ce déluge pour venir voir une vieille femme. Il est vrai qu'elle aime vos livres... Je suis seule à la maison. Ma fille est chez la marquise de Raumont.

Madame de Saffry ajouta avec un petit soupir :

— Oui, vous la connaissez : Raumont... Ceschini..., mais tout le monde va chez elle. D'ailleurs, nous sommes des amies de couvent et Antoinette aime beaucoup madame de Raumont qui est très bonne pour elle... Mais consolez-vous, ma fille ne tardera pas à rentrer; puis je vous permets de faire de l'œil à mon La Tour.

Ensemble ils considérèrent le vieux portrait en son cadre d'or.

— Monsieur Lauvereau, que pensez-vous de mon aïeule?

— D'abord, que mademoiselle votre fille lui ressemble singulièrement.

— Oui, on le trouve généralement. Vous savez qu'elles portent le même prénom, ces deux Antoinette... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agissait. Là, entre nous, croyez-vous qu'elle ait été vertueuse, la dame du portrait? Je me le demande souvent.

— Ce n'est pas moi qui vous répondrai, chère madame : j'ai trop d'admiration pour elle; je craindrais de la calomnier ou de la trahir.

— Enfin, vous croyez qu'elle a aimé?

— Peut-être. Qui était-elle?

— Une demoiselle d'Orséans. Elle avait épousé un M. de Saffry. Son portrait est de 1745. La date est auprès de la signature. Nous n'avons pas d'autres détails. Les papiers ont été brûlés à la Révolution, avec le château de Berlette, un très beau château à quinze lieues de Paris, entre Villefort et Nancé en Seine-et-Oise.

— Je connais Nancé, madame, j'y connais même une maison où vous passerez l'été prochain.

— Comment savez-vous cela?

Madame de Saffry, dans son étonnement, retroussa sa robe et son jupon sur ses grosses jambes.

— Mais tout bonnement par mon notaire. La maison est à moi. Il m'a fait part des offres de M. de Saffry et je lui ai dit de les accepter, que nous ne pouvions rencontrer mieux.

— Comment! c'est vous le propriétaire dont mon mari avait oublié de demander le nom à l'agence! Ma foi, mon cher monsieur Lauvereau, je regrette presque que ce soit vous, mais nous ne pouvions pas donner davantage... D'ordinaire, même, nous restons à Paris, en été, mais, cette année, M. de Saffry a fait pas mal d'affaires... M. Unterwald a été très gentil pour lui... C'est un charmant garçon, n'est-ce pas? et il a de très beaux tableaux. Et il admire tant notre La Tour!

Madame de Saffry se tut, pour redresser une bûche qui s'écroulait. Lauvereau comprit qu'Unterwald avait dû chercher à acheter le pastel. Il y avait sans doute eu des hésitations chez les Saffry pour savoir si l'on accepterait sa proposition. L'orgueil de famille et les nécessités de la vie s'étaient livré combat en ce même petit salon aux meubles médiocres où le pastel héréditaire représentait seul un passé de faste perdu. Évidemment, ce chef-d'œuvre eût bien fait dans la collection Unterwald. Quelle revanche des pénibles écoles où l'amateur s'était si souvent laissé prendre!

— Je crois M. Unterwald un peu amoureux de notre aïeule, — ajouta madame de Saffry, comme la porte s'entrebâillait discrètement.

Un petit homme à barbe grise s'avançait d'un air timide et embarrassé.

— Mon mari... monsieur Lauvereau.

Madame de Saffry regardait tendrement le petit homme timide. Sa jaquette était propre et un peu râpée et ses souliers cirés avec soin.

— As-tu pu faire toutes tes courses, Gustave? Tu as pris un fiacre, au moins? Tu n'as pas eu froid?

M. de Saffry montra en souriant la pointe intacte de ses bottines.

— Et toi, Louise?

Madame de Saffry évita de répondre, en ramassant les pincettes avec bruit.

Lauvereau comprit : la grosse madame de Saffry allait à pied par économie pour que son mari allât en voiture. M. de Saffry ne paraissait guère né pour le métier qu'il exerçait. Il faut, pour assurer les gens, de l'aplomb, de l'insistance, du bagou, de la volonté, tout ce qui manquait à M. de Saffry. Il y avait dans sa mince personne quelque chose d'humble et de doux. On eût dit qu'il craignait d'attirer l'attention. Il devait glisser son nom à l'oreille des gens, comme s'il eût voulu s'en excuser... Lauvereau, en cela, ne se trompait pas. M. de Saffry redoutait ce nom qui lui semblait moins le sien que celui des siens. Il se servait de cartes de visite imprimées en caractères fins et déliés où son titre ne figurait pas. Il aimait à passer inaperçu, se confondre; et tandis que Lauvereau le complimentait de son La Tour, il avait l'air de vouloir se faire pardonner l'audace de descendre d'une aussi belle personne, au visage spirituel et passionné.

— Oui, monsieur, — disait M. de Saffry de sa voix hésitante. — Ce tableau, au moment de la Révolution, était en réparation chez un encadreur et il resta de longues années chez ce brave homme qui le rendit à mon grand-père au retour de l'émigration. C'est ainsi que nous l'avons conservé.

On eût dit que M. de Saffry essayait de convaincre Lauvereau que ce n'était point un objet volé.

— Il est très gentil, ce M. Lauvereau, — disait-il à sa femme, après avoir reconduit le visiteur.

M. de Saffry ayant été mis au fait par sa femme de l'histoire de la maison de campagne, la visite s'était achevée en politesses réciproques. On avait causé de villégiatures, de

voyages, et Lauvereau avait déclaré qu'il passerait probablement le printemps et une partie de l'été en Italie.

Et M. de Saffry, avec la pincette, tisonnait les bûches du foyer, familièrement. Des étincelles jaillirent de la cendre. M. de Saffry regardait le feu d'un œil amical et presque tendre. Le feu ! n'était-ce pas le feu qui le faisait vivre, qui portait, par la crainte qu'il inspire, les gens à le recevoir, quand ils lisaient sur sa carte, au-dessous de son nom, imprimé en petits caractères, sa qualité plus apparente d'« Agent de la Compagnie des Assurances mutuelles, branche Incendie » ?

Dans la rue, il ne pleuvait plus, et Lauvereau se mit à marcher sur le trottoir encore luisant. Pourquoi avait-il parlé de l'Italie à M. de Saffry et, d'un projet encore incertain que sa conversation, à l'Exposition des Portraits, avec le comte Ceschini lui avait sans doute suggéré ? L'Italie ! l'Italie ! Il avait toujours désiré la connaître. Il l'avait aimée à travers les peintres et les écrivains du XVIIIe siècle. Il l'avait vue dans les gouaches de Hubert Robert et dans les sanguines de Fragonard, avec ses ruines et ses palais, ses jardins et ses arcs de triomphe, ses fontaines et ses cyprès. Elle était venue à lui avec les fêtes vénitiennes de Watteau, avec ses comédiens et ses comédiennes, avec Colombine et Mezzetin, avec Pantalon et Scaramouche. Il l'avait retrouvée chez De Troy et Coypel. Le petit masque des bouffons de Bergame ne couvrait-il pas, de son demi-visage de taffetas, le sourire épicurien et voluptueux de la Régence ? N'avait-elle pas été, durant le siècle, les délices des amateurs et des numismates ? Il y avait suivi en pensée le comte de Caylus et l'abbé de Saint-Non. Il avait accompagné Jean-Jacques Rousseau chez la Padoana. Il avait soupé à Venise, en carnaval, avec les sept rois de Candide. Le président de Brosses l'avait mené du Conclave à la villa d'Este. Cazotte lui avait montré Naples et le Diable Amoureux sous la figure de Biondetta. Casanova l'avait promené à travers Venise, de Padoue à Ancône, de Rome à Martorano, de Turin à Florence, du Palais de M. de Bragadin au couvent de la religieuse, à Murano. Il avait fréquenté avec lui les tables de pharaon et le

casino de M. de Bernis! L'Italie, c'était l'abbé Galiani, mimant dans les salons de Paris ses anecdotes napolitaines, sa perruque à la pomme de sa canne, et Cagliostro éblouissant les dupes avec ses bijoux, ses plumets, ses carrosses et son jargon sicilien!... Et pourquoi n'irait-il pas chercher ce qu'elle encore gardé de ses aspects de jadis? Il se sentait le besoin de changer de place, de quitter Paris...

Tout en songeant, il avait traversé la Seine au pont des Saints-Pères. La coïncidence le fit sourire. Le dôme de l'Institut bombait sur le ciel éclairci. C'était un Italien aussi que ce Mazarin! « Décidément, l'Italie me poursuit », pensa Lauvereau, et il continua ce jeu qui l'amusait. Le Louvre ne nous montrerait-il pas une façade à l'italienne si le plan du petit médecin Perrault n'eût remplacé celui du grand sculpteur Bernin? En revanche, le Luxembourg n'est-il pas construit un peu à l'imitation du Palais Pitti et n'a-t-il pas abrité une reine florentine?

Cependant Lauvereau était arrivé chez lui. Là, encore, sur un fauteuil s'étalait l'habit préparé pour Jean de Franois et le bal Ceschini, et qu'il devait lui envoyer, le lendemain, rue Pierre-Charron. Lauvereau souleva la culotte à boucles, le gilet de soie, le manteau rouge. Il mania le masque de carton blanc à la mode de Venise, pareil à ce masque dont parle Casanova dans ses *Mémoires* et qu'il mit pour aller à l'Opéra retrouver la belle X. C. V. et se rendre de là ensemble chez la sage-femme, et qui portait, en signe de reconnaissance, une rose peinte à côté de l'œil gauche,

Lauvereau soupira. Il aurait aimé, ce soir, à entendre de la musique, à voir des lumières, à étourdir dans du bruit une sorte de tristesse qu'il sentait en lui. L'idée de dîner seul, de passer sa soirée seul sous sa lampe, lui parut insupportable. Machinalement, il choisit dans sa bibliothèque un tome de Casanova et il essaya d'y relire l'aventure du masque à la rose; mais, au bout d'un instant, il referma le volume.

« Allons, — se dit-il, — je ne ferai rien de bon aujourd'hui. Pourquoi n'irais-je pas dîner au restaurant italien du passage des Panoramas et finir de m'italianiser avec un macaroni et une fiasque de Chianti?... car je n'y trouverai pas, sans doute,

de cet excellent *refosco* comme en but notre Giacopo Casanova, en allant de Chioggia à Orsara, quand il partit pour rejoindre l'évêque en son diocèse calabrais de Martorano, pays, selon son dire, infecté de chersydres et de tarentules... Il n'est que six heures et j'ai tout le temps de gagner le boulevard à pied. Cela aérera l'araignée que j'ai aujourd'hui dans le cerveau. »

Lauvereau s'était levé, sa lampe à la main. Dans sa chambre, son lit était déjà préparé pour la nuit. La vieille bonne de Lauvereau faisait ainsi pour « s'avancer ». Bien qu'elle n'eût que lui à servir, elle se déclarait accablée d'ouvrage. Aussi arrivait-il parfois à Lauvereau de trouver dès cinq ou six heures du soir, dans ses draps, le moine où il aimait, l'hiver, à se réchauffer et qui, de cette façon, était froid quand il se couchait. Aujourd'hui Octavie s'était contentée de « faire la couverture » et d'installer l'oreiller. La lampe haute, Lauvereau le considérait silencieusement. Sur la blancheur de la toile ne lui semblait-il pas distinguer un visage? C'était un visage frais et jeune, à la bouche sensuelle et rouge, aux traits délicats et purs, qui le regardait de ses yeux ardents et mi-clos avec une expression de volupté et d'ironie. Lauvereau tressaillit. C'était un corps maintenant qu'il voyait, un corps long et souple, aux seins petits et fermes... Et Lauvereau sentit en lui un désir aigu et sourd.

Depuis une semaine qu'elle était partie, il n'avait pas cherché à revoir Janine. Il croyait l'avoir oubliée comme il en avait oublié beaucoup d'autres. Ce n'avait été qu'un caprice réciproque et agréable. Il avait bien soupçonné, un instant, qu'il lui en restait peut-être plus dans l'esprit qu'il ne se voulait l'avouer. Aussi avait-il évité de penser à elle. Il attendait qu'elle fût devenue pour lui un souvenir inoffensif. Et voici que tout à coup elle surgissait de sa mémoire et qu'il éprouvait d'elle il ne savait quoi de douloureux et de violent où il y avait du désir, du regret et de la faiblesse, et il s'attardait debout devant ce lit vide, la lampe à la main, le cœur battant et la gorge sèche...

Assis à la table du restaurant, devant un *risotto* à la milanaise, Lauvereau, la main au ventre de la fiasque clissée et suspendue, la faisait basculer au-dessus de son verre. De la

panse obèse, par le mince goulot, coulait un filet rouge de chianti. Eh bien, mais, il avait eu raison de parler à M. de Saffry de ce voyage. Immédiatement après le bal du comte Ceschini, il ferait ses malles... Sa main lâcha la fiasque, qui oscilla. Du bout des doigts, Lauvereau fit le bruit d'un oiseau qui s'envole :

— Frrrttt !

Un monsieur maigre, qui avalait un serpent de macaroni, leva les yeux de dessus son assiette.

— Frrrttt !

Il verrait bientôt les pigeons de la place Saint-Marc se percher sur les chevaux d'or et tournoyer autour de la colonne où veille le Lion ailé !

VI

Lauvereau s'accouda au marbre de la cheminée. Dans la glace, il s'apparaissait vêtu d'une redingote marron à larges boutons de métal et à revers ouvrant sur un gilet à breloques, le cou engoncé par le triple tour d'une cravate de satin, le visage encadré de favoris courts, le front surmonté d'un toupet de cheveux. Il ressemblait aux portraits du temps de l'Empire. Après s'être regardé, il se retourna.

— Jean, comment me trouves-tu ?

La tête de Jean de Franois se montra par la porte du cabinet de toilette. Il tenait à la main un soulier à boucle. Sa chemise à jabot bouffait à la ceinture d'une culotte à petites raies jaunes et roses.

— Tu es superbe ! mais en quoi es-tu ?

— En quoi je suis ? Je suis en Stendhal, Stendhal en Italie ! Oui, j'ai choisi ce costume qui convient assez bien, n'est-ce pas, à ma carrure bourgeoise ? C'est laid, mais c'est en ces atours, ou à peu près, que le cher Henri Beyle dînait chez M. le comte Daru, son cousin, ou rejoignait madame Pietragrua dans sa loge, à la Scala de Milan. Oui, mon cher, c'est habillé comme tu me vois que ce gaillard écoutait

l'*opera buffa*, étudiait le clair-obscur du Corrège, discutait sur la « cristallisation » et « faisait » des femmes... Mais va finir de t'arranger... Du reste, nous avons encore le temps.

Lauvereau, dans un fauteuil, réfléchissait. Les femmes, les femmes... Elles avaient été la grande occupation du célèbre Dauphinois, de mademoiselle Kably, la petite actrice de Grenoble, à Mélanie Louason, la petite actrice de Paris. Et Lauvereau les énumérait mentalement. Madame Azur ! il avait eu madame Azur ! Belles ou laides, indifférentes ou passionnées, à chacune il avait donné une minute de son cœur ou de ses sens, mais aucune ne lui avait été indispensable, aucune n'avait confisqué sa vie. Cet amoureux continuel était mort célibataire. Il avait toujours su réserver son avenir, garantir sa liberté, de même que cet étrange Casanova, dont il avait lu et, dit-on, corrigé les *Mémoires*, et qui, lui aussi, avait promené, pendant cinquante ans, à travers l'Europe, son insatiable désir. Quel amusant chapitre on pourrait écrire qui s'appellerait « les Mariages manqués de Casanova » ! Plusieurs fois l'aventurier avait été sur le point de s'engager tout de bon. Et Lauvereau se rappelait l'épisode de la fermière du Frioul et celui de la C. C., et celui de mademoiselle de la Meure, qui avait failli se terminer devant le curé, et l'histoire si curieuse de la belle Esther, d'Amsterdam, avec son mélange de galanterie, de sentiment et de cabale, et ses amours avec la séduisante Manon Balletti, cette fille charmante de la comédienne Silvia ! A toutes, il avait échappé au dernier moment. Ah ! ce Casanova !...

Debout sur le seuil de la porte, monté sur ses hauts talons, drapé du manteau rouge de carnaval, le masque blanc au visage sous le tricorne galonné, le Vénitien était devant lui, tel que jadis il débarquait de sa gondole pour courir les casinos ou parader aux Procuraties.

— Bravo, seigneur Casanova ! Jean, tu es épatant ! — s'écria Lauvereau. — Seulement, ôte ton masque, que je voie un peu...

Hors du carton enfariné, la figure de Jean de Franois apparut.

— C'est parfait... Mais il faut couper tes moustaches. Ah ! tu ne peux pas faire autrement. Allons, un coup de rasoir.

Jean hésitait :

— Tu crois ?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr. Tu seras d'ailleurs beaucoup mieux ainsi... Et puis les Américaines aiment les hommes rasés.

Jean de Franois jeta son masque sur le fauteuil d'où Lauvereau s'était levé et se dirigea vers le cabinet de toilette.

Lauvereau avait toujours remarqué dans le visage de Jean de Franois quelque chose qui en dénaturait l'expression. Sans moustaches, il s'équilibrait, soudain, plus vrai, plus à lui.

— C'est cela ! Tu étais fait pour vivre il y a cent cinquante ans. Comment n'as-tu pas pensé plus tôt à te débarrasser de ces postiches ? Mais regarde-toi donc !

Lauvereau le poussait vers la glace. Jean s'examina. Il lui semblait qu'il était devenu un autre ou qu'un autre était devenu lui. En ce rêve qu'il faisait fréquemment, il éprouvait ce même sentiment, couché sur le dos, immobile et les yeux à un ciel très haut et très bleu...

— Je serais curieux — reprit Lauvereau — d'entendre ce que va dire Maurice. Il doit être prêt maintenant. Tout à l'heure, il finissait une lettre. Drôle de type, qui fait sa correspondance, un soir de bal masqué !... Je ne le blague pas, je l'admire. Quand il veut une chose, il la veut bien, celui-là ! C'est singulier comme cette vie d'affaires a développé sa volonté. Il se possède à fond. Il a de la détente, du ressort. Il y a du chasseur en lui. Bête lancée, bête forcée. Seulement, il chasse à l'argent...

Jean pensa dans un éclair d'or aux millions de miss Watson. Lui aussi, on l'avait mis sur la piste, et il suivait la voie, l'échine basse, sous le fouet de la nécessité. Lauvereau continuait :

— Et il est bien de son époque. Il vit vraiment... C'est très rare les gens qui vivent leur vraie vie, une vie à eux, qui sont tout neufs. Les trois quarts sont pleins de passé. Ils achèvent des choses anciennes. Ils survivent. Il y a des existences antérieures qui aboutissent en eux. Des gens comme cela, je t'en citerai des dizaines... Moi, c'est différent. Je ne peux pas

t'expliquer mon cas, ce soir. Il va être onze heures. Allons chez Maurice.

Ils parcoururent le long corridor qui reliait la chambre de Jean de Franois à l'appartement de Maurice de Jonceuse.

Debout devant son bureau, en robe de velours rouge, bordée de fourrure, sur la tête un chaperon florentin, Maurice de Jonceuse fit à Lauvereau signe de se taire. L'oreille au récepteur du téléphone, il écoutait, en passant la main dans son épaisse barbe brune.

— Bien, bien... Vous dites?... Demain matin, à neuf heures... C'est entendu... Bonsoir.

— Demain matin, à neuf heures! mais tu seras éreinté... C'est stupide, permets-moi de te le dire, de se surmener ainsi.

Maurice de Jonceuse toisa Lauvereau avec mépris. Dans sa robe rouge, il paraissait plus grand et plus robuste. Il sourit, fier de sa force.

— Tiens, tu as rasé ta moustache... C'est très bien, ce soir, mais demain tu auras l'air d'un jeune prêtre.

Lauvereau avait pris sur le bureau une photographie déchirée en quatre. Il en rapprocha les morceaux.

— Eh bien, Vera?...

— Vera, c'est fini, mon cher, depuis avant-hier.

Il coupa l'air d'un geste sec de sa forte main.

— Encore une! — dit Lauvereau en déposant sur le bureau les quatre parts de la photographie où mademoiselle Vera continuait son sourire déchiré.

Jonceuse les saisit et les jeta au feu.

— C'est donc pour te consoler que tu as voulu subitement venir à ce bal?

Jonceuse haussa les épaules.

— Je veux connaître Ceschini : il est riche et j'ai besoin de capitaux, voilà tout.

Jean pensa à la fortune de madame de Jonceuse accaparée par son père et qui passait tout entière à l'entretien de Valnancé. Cette idée lui causa une impression de gêne. S'il épousait miss Watson, cette situation cesserait.

— Allons, — dit Maurice, — il est onze heures, filons. Je ne ferai qu'un tour là-bas. Si je m'en vais avant vous, je vous

renverrai l'auto... Tu sais, Charles, je ne suis pas mécontent du jeune Monnerod : il a la main sûre...

Devant la maison, l'automobile de Maurice de Jonceuse attendait, massive et vernie, sur l'enflure de ses roues. Le jeune Monnerod, informe sous ses fourrures, mit en mouvement le moteur. Les deux lanternes éclairaient le pavé devant elles, de leur lueur vive. Près d'un morceau de journal, une pelure d'orange s'y distinguait nettement qui fit songer Lauvereau à l'Italie. Les trois hommes montèrent dans la voiture qui, d'un coup de reins puissant, se mit en marche. Maurice caressait sa barbe brune, où Vera aimait à passer ses doigts légers, et Jean tâtait nerveusement, dans l'ombre, la figure de carton de son masque vénitien.

HENRI DE RÉGNIER

(A suivre.)

LETTRES DE SAINTE-BEUVE

A

VICTOR HUGO

ET A

MADAME VICTOR HUGO

RETROUVÉES ET PUBLIÉES

PAR

M. GUSTAVE SIMON

Dans plusieurs volumes et dans de nombreux articles on a essayé de faire l'histoire des relations de Sainte-Beuve avec Victor Hugo et sa femme, mais on n'avait pour éléments que la *Correspondance* de Victor Hugo et une plaquette en vers, clandestine et trop fameuse, de Sainte-Beuve. La plaquette, il est à peine besoin de le dire, était sujette à caution, et les précieuses lettres de Victor Hugo étaient en plus d'un endroit incompréhensibles : il y manquait les lettres de Sainte-Beuve. Ah ! ces lettres, si on les avait !... On pourrait avec elles établir enfin la vérité !... Mais, sans doute, elles étaient perdues ? brûlées, peut-être ?... Eh bien ces lettres, on les a, elles ont été récemment retrouvées. Elles étaient égarées, dispersées parmi d'autres papiers ; on les a rassemblées, classées, ordonnées, non sans peine ; quelques-unes font défaut, mais celles qui restent suffisent, à former un tout, et, en les rapprochant des lettres de Victor Hugo en les éclairant les unes par les autres, on pourra sûrement parvenir à tout comprendre, à tout deviner. Nous possédons maintenant presque toutes les pièces du procès, nous les mettrons sous les yeux du lecteur, nous les commenterons avec lui : cela suffira, même sans plaidoirie, pour qu'il prononce le verdict en toute connaissance de cause.

Un mot sur le caractère de ces lettres, qui voient le jour pour la première fois[1]. Il ne faut pas croire qu'elles fassent tort à la mémoire de Sainte-Beuve ; elles lui font grand honneur, au contraire. Et nous ne parlons pas de celles qui ne sont que descriptions animées ou causeries spirituelles : nous parlons de celles qui sont éloquentes, c'est-à-dire de celles qui sont passionnées. Deux ou trois surtout peuvent compter parmi les plus émouvants cris d'amour et de douleur qu'ait jetés une pauvre âme humaine. Si celui qui a écrit ces lettres s'en était tenu là, s'il n'avait pas compromis d'avance par de méchants vers, — méchants aux deux sens du mot, — la profonde impression de cette prose enflammée ; s'il n'avait ainsi gâté vilainement la plus noble page de son œuvre et de sa vie, on n'eût entendu de lui que ces « immortels sanglots » ; et, pures de toute tache, ces lettres, réunies à celles de Victor Hugo, fussent restées comme un des plus beaux et des plus poignants parmi les « romans vécus » les plus célèbres.

I

LE JEUNE MÉNAGE

Avant d'arriver aux lettres qui vont illuminer tout ce drame intime, peut-être serait-il bon de montrer ceux qui vont les écrire ou les recevoir. On ne les lira judicieusement que si l'on voit bien dans quelles conditions et dans quel état d'âme Victor Hugo, sa jeune femme et Sainte-Beuve se rencontrèrent, eux paisiblement heureux, lui fébrilement inquiet.

On connaît les adorables *Lettres à la Fiancée* : on sait comme, à dix-sept ans, Victor Hugo, cœur aussi précoce que son génie, devint amoureux d'une fillette de son âge ; on se rappelle ce que fut cet amour à la fois ardent et pur, on admire avec quel courage et quelle persévérance ce jeune homme, cet enfant presque, lutta pendant trois années contre toutes les résistances et finit par triompher de tous les obstacles. Le 12 octobre 1822, il épousait la bien-aimée.

Les jeunes mariés n'étaient pas bien riches : la pension royale de mille francs pour lui, une petite dot de trois ou quatre cents francs, avec quelques meubles et effets, pour elle. Il fallut habiter d'abord chez le père d'Adèle ; mais, au bout de quelques mois, Victor put

1. Nous les publions telles quelles, intactes, après les avoir collationnées avec M. Jules Troubat.

louer et meubler, rue de Vaugirard, un modeste logement. Ils étaient chez eux!

Alors commence une vie charmante et touchante d'amour et de travail. Adèle est devenue tout de suite enceinte, elle accoucha d'un garçon, le 12 juillet 1823, neuf mois, jour pour jour, après le mariage. Quelle joie pour les jeunes époux! Joie bientôt changée en douleur : l'enfant, auquel on avait donné une nourrice, mourait le 12 octobre, anniversaire même de leur mariage! Et leur amour, si grand, eut ainsi son seul accroissement possible : pleurer ensemble.

Victor Hugo réconfortait de son mieux la pauvre mère, ayant, lui, son réconfort, le travail: car, à travers les joies et les deuils, il continuait d'être le grand laborieux qu'il fut toute sa vie. Il avait promptement terminé son roman commencé de *Han d'Islande*, qu'il publia en janvier 1823. Tout en poursuivant ses études et ses lectures, il préparait un nouveau volume de poésies. Sa manière et sa visée y prennent plus d'ampleur. Mais, comme autrefois sa fiancée, ce qui l'inspire encore le mieux, c'est sa femme. Son amour est maintenant de l'adoration, et les vers qu'il lui adresse sont d'un sentiment qu'il n'a nulle part dépassé.

ENCORE A TOI

A toi! toujours à toi! Que chanterait ma lyre?
A toi l'hymne d'amour! A toi l'hymne d'hymen!
Quel autre nom pourrait éveiller mon délire?
Ai-je appris d'autres chants? Sais-je un autre chemin?

C'est toi dont le regard éclaire ma nuit sombre;
Toi dont l'image luit sur mon sommeil joyeux;
C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'ombre.
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux.

. . . . . .

Je t'aime comme un être au-dessus de ma vie,
Comme une antique aïeule aux prévoyants discours,
Comme une sœur craintive à mes yeux asservie,
Comme un dernier enfant qu'on a dans ses vieux jours.

Hélas! je t'aime tant qu'à ton nom seul je pleure...

SON NOM

Le parfum d'un lys pur, l'éclat d'une auréole,
La dernière rumeur du jour,
La plainte d'un ami qui s'afflige et console,
L'adieu mystérieux de l'heure qui s'envole,
Les doux bruits d'un baiser d'amour...

. . . . . .

Le chant d'un chœur lointain, le soupir qu'à l'aurore
Rendait le fabuleux Memnon,
Le murmure d'un son qui tremble et s'évapore,
Tout ce que la pensée a de plus doux encore,
O lyre, est moins doux que son nom !

Les *Nouvelles Odes* parurent en février 1824. Elles avaient, comme les premières, une préface qui pouvait passer pour une préface de combat. L'école « romantique » — bien que Victor Hugo répudiât le mot — commençait à se prononcer contre l'école dite « classique », et, dans cette lutte de la vérité contre la convention, ses programmes, en même temps modestes et fiers, faisaient de l'auteur l'un des chefs de la jeunesse. Dès ce temps-là fréquentaient chez lui les poètes et les artistes déjà célèbres, Lamartine, Alfred de Vigny, Émile et Antony Deschamps ; le statuaire David d'Angers, les peintres Louis Boulanger, Eugène et Achille Devéria, quelquefois Eugène Delacroix et l'architecte Robelin. On discutait, on disputait art, poésie, critique, même théâtre ; on se lisait les vers qu'on venait d'achever ; on se conseillait, on se critiquait, on s'applaudissait et, pour finir en gaieté, on daubait sur les « perruques ». Le grand enthousiasme, c'était dans le moment l'architecture gothique, que les classiques détestaient ; le grand amour, pour ces chercheurs de la vérité, c'était la nature. Les soirs d'été, leur récréation et leur joie, c'était de partir, de s'en aller en bande : ils passaient la barrière, alors très proche, ils gagnaient quelque colline propice, et, là, ils regardaient les couchers de soleil. Le dimanche, ils aimaient à se retrouver, dans les mêmes parages, à une guinguette qu'avait découverte Robelin : ils dînaient bruyamment ensemble en plein air, à une table de bois mal équarri, puis se rendaient, après le repas, à un bouquet de bois voisin, s'étendaient sur l'herbe et reprenaient sous les étoiles leur causerie de littérature et d'art en écoutant fredonner au loin

Les vagues violons de la mère Saguet.

Adèle Hugo, fêtée, admirée, honorée, était la grâce et le charme de ces réunions fraternelles. On était habitué à la voir sans cesse à côté du poète. Elle était là quand il travaillait, elle était là quand il recevait un ami. Elle parlait peu, elle écoutait beaucoup. Élevée dans un milieu bourgeois et assez rétréci, elle avait du moins cette science de se savoir ignorante ; mais, docile et attentive à son mari, suspendue à son bras, suspendue à ses lèvres, elle refaisait avec son cœur l'éducation de son esprit.

Au mois de juillet 1824, il leur était venu un autre enfant, une petite fille, qu'on avait appelée Léopoldine, du nom de son grand-père. Oh ! celle-là, il ne fallait pas la perdre ! La jeune mère avait résolu

de la nourrir elle-même, de nourrir tous les enfants qu'elle aurait, et elle vit bientôt comme ce devoir était doux.

Voici ce qu'on a trouvé dans des feuillets de souvenirs laissés par madame Victor Hugo :

« Victor Hugo avait, à la naissance de sa Léopoldine, connu la paternité dans toute son extension et donné à son nouveau-né tout l'amour qu'il multiplia ensuite sur ses autres enfants. La chère fille, que sa mère allaitait, partageait la chambre conjugale, et, le jour venu, elle gravissait, de son berçeau, le grand lit, et de son doigt naïf essayait d'ouvrir les yeux de sa mère pour lui faire comprendre qu'il était l'heure de s'éveiller. La mère résistait à la ténacité de son nourrisson, puis cédait, et c'était alors des joies et des rires à trois.

» Le jeune ménage emmenait, en toute sortie, le maillot chéri, qui, porté par sa bonne, allait devant, le visage tourné vers le couple heureux. Cette douce vue ne suffisait pas au père, il prenait sa fille dans ses bras pour la posséder tout entière. Il lui parlait, elle souriait, gazouillait, et avait à peine un an qu'elle jasait [1]... »

En 1825, un grave événement apporta dans l'amoureux ménage une juste fierté, mais en même temps un gros chagrin. Louis XVIII venait de mourir et Charles X allait être sacré à Reims. Victor Hugo était à Blois, chez son père le général Hugo, avec sa jeune femme et sa petite fille, quand il apprit tout à coup qu'il était nommé, ainsi que Lamartine, chevalier de la Légion d'honneur et invité aux fêtes du sacre. Décoré! hôte du roi! c'étaient là de grands honneurs pour un jeune homme de vingt-trois ans. Mais quoi! il allait donc, pour la première fois, quitter sa femme et son petit enfant! Il avait bonne envie de refuser au moins l'invitation ; mais son père déclarait qu'il ne pouvait décliner une distinction qui marquait une telle étape dans sa carrière. Le père d'Adèle était de cet avis, et Adèle elle-même était obligée de convenir, toute en larmes, qu'ils avaient raison. Il fallut donc se résigner à partir, avec quel déchirement! L'absence ne devait pas être fort longue, — une quinzaine tout au plus, — mais elle aurait dû se prolonger toute une année, il se serait embarqué pour les Indes, que la séperation n'eût pas été plus cruelle. Et ce furent, au départ, des larmes, des embrassades, des recommandations sans fin. Victor part de Blois, le matin du 18 mai; il arrive à Orléans vers quatre heures, et, en descendant de voiture, sans s'arrêter, sans s'asseoir, il demande une plume et se met à écrire :

« ... Tu ne saurais croire combien, depuis que je t'ai quittée, bien-aimée, le temps m'a paru long et la distance énorme. Je ne

1. Inédit.

pense qu'avec un grand abattement aux quatorze lieues qui me séparent déjà de toi, aux huit heures que je viens de passer sans toi. Que sera-ce donc demain? que sera-ce après-demain? et après? et après? Vraiment, mon Adèle, ma bien-aimée Adèle, prie Dieu qu'il me donne du courage : j'en ai besoin, et ces quinze jours me font l'effet de l'éternité... »

Et quand il est arrivé à Paris :

« ...Sais-tu qu'il y a quatre jours et trois nuits que nous sommes séparés? Que le temps est long! et qu'il me tarde de savoir ce que tu fais depuis l'éternité que je ne t'ai vue! Comme tout est désert autour de moi, maintenant que tu n'es plus là! Quelle force nous avons eue, chère aimée, et quelle force il nous faut encore! »

Les lettres qui suivent sont presque toutes sur ce ton. Il n'y faut pas chercher beaucoup de descriptions et de récits, pas même le récit de la cérémonie du sacre : Adèle, les réponses d'Adèle, le souvenir d'Adèle y tiennent à peu peu près toute la place.

Le voyage de Reims fut suivi, dans l'automne de cette même année 1825, d'un autre voyage, mais celui-là heureux sans mélange; sa femme accompagnait le poète, avec son enfant. Ils allèrent ainsi dans les Alpes avec leur ami Charles Nodier et sa famille; ils s'arrêtèrent à Saint-Point pour faire visite à Lamartine. Tout cela ne fut pour lui et elle qu'une longue fête : ils étaient ensemble!

L'année 1826 fut marquée pour Victor Hugo par la publication de *Bug-Jargal* et d'un troisième volume *d'Odes* et par la naissance, en novembre, de son fils Charles, qu'Adèle allaita comme sa fille :

Son nouveau livre de poésies, encore en progrès sur les autres, leur ressemblait pourtant d'une certaine manière ; c'est que l'image et la pensée de l'aimée continuaient d'y revenir, ou plutôt d'y planer. Le poète rappelle, dans *le Voyage*, sa récente douleur de l'absence :

Que faire maintenant de toutes mes pensées,
De mon front qui dormait dans tes mains enlacées,
De tout ce que j'entends, de tout ce que je vois?
Que faire de mes maux, sans toi pleins d'amertume,
De mes yeux dont la flamme à tes regards s'allume,
De ma voix qui ne sait parler qu'après ta voix?

Dans *la Promenade*, il va aux champs avec elle, il marche « dans son rêve étoilé » :

. . . . . .
Qu'il est doux près de toi d'errer libre d'ennuis,
Quand tu mêles, pensive, à la brise des nuits
Le parfum de ta douce haleine!

C'est pour un tel bonheur, dès l'enfance rêvé,
Que j'ai longtemps souffert et que j'ai tout bravé !
Dans nos temps de fureurs civiles
Je te dois une paix que rien ne peut troubler.
Plus de vide en mes jours ! Pour moi tu sais peupler
Tous les déserts, même les villes.

Ainsi continuait leur idylle ; pas de changement dans leur bonheur, sinon qu'il s'éclairait maintenant d'un rayon de gloire. Cinq ans avaient passé, trois enfants étaient nés, l'époux n'avait pas cessé d'être l'amant. Pas un nuage n'avait traversé leur azur ; pas un désaccord n'avait troublé leur doux paradis au troisième étage.

II

« JOSEPH DELORME »

Au mois de janvier 1827, Victor Hugo lut, dans le journal *le Globe*, deux articles, signés de simples initiales, qui rendaient compte de son édition nouvelle des *Odes et Ballades*. Le *Globe*, journal libéral, dirigé par M. Dubois, que connaissait bien Victor Hugo, n'était nullement hostile à l'école qui bataillait de son côté pour la liberté dans l'art. On venait d'y attaquer quelque peu *Cinq-Mars*, le roman récent d'Alfred de Vigny; mais les deux articles sur les *Odes et Ballades*, s'ils n'étaient pas sans réserves, étaient écrits « dans un assez vif sentiment de sympathie et de *haute estime* ». — C'est dans ces termes qu'en parle l'auteur lui-même, étant de ceux qui se défendent toujours de la simple admiration.

Ce qui dut surtout toucher Victor Hugo, ce fut sans doute ce passage du dernier article :

« Qu'on imagine à plaisir tout ce qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes sous l'œil de Dieu, qu'on rêve, en un mot, la volupté ravie au ciel sur l'aile de la prière, et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore à toi* et *Son Nom*; les citer seulement, c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse... »

Victor Hugo alla au *Globe* remercier M. Dubois et lui demanda le nom et l'adresse de l'auteur de ces articles pour le remercier à son tour. Le critique était un jeune homme de talent appelé Sainte-Beuve; il demeurait au numéro 94 de la rue de Vaugirard. Or

Victor Hugo logeait précisément au numéro 90 de la même rue. Il admira ce hasard et s'en alla du même pas sonner à la porte de son voisin, ami déjà. Sainte-Beuve était absent, mais dès le lendemain vers midi, il se présentait chez le poète. Victor Hugo, qui était à déjeuner, le reçut sans le faire attendre et lui témoigna la cordialité avec laquelle ces jeunes combattants de la mêlée romantique accueillaient ceux en qui ils pouvaient espérer des recrues et des auxiliaires.

Sainte-Beuve avait alors vingt-trois ans; il était laid de visage et peu gracieux de tournure, mais avec une physionomie assez expressive qui s'éclairait d'un regard pénétrant. Son père était mort avant sa naissance; il avait grandi sans guide entre une mère et une tante, excellentes femmes, mais qui paraissent avoir été fort insignifiantes. Il avait achevé à Paris, au collège Charlemagne, d'excellentes études commencées en province. Sa mère était venue le rejoindre au sortir de ses classes et il habitait avec elle. Leurs ressources étaient médiocres, il avait dû prendre un état : il avait choisi la médecine sans y avoir beaucoup de goût; mais, par bonheur, M. Dubois, un de ses professeurs du collège Charlemagne, venait de fonder le *Globe* et lui avait fait une place dans son journal. Ses premiers articles, sur des sujets historiques ou géographiques, avaient tout de suite révélé ses maîtresses qualités, justesse et finesse; mais ce succès-là ne le satisfaisait qu'à demi.

La critique était son don, la poésie était sa manie. Être un poète, un Byron, un Lamartine, voilà quel était par-dessus tout son rêve. Seulement, l'imagination lui faisait défaut, l'inspiration le fuyait, le vers lui résistait, ne venait qu'avec labeur et sans grâce. Dans son *Joseph Delorme*[1], qui est lui-même, il nous a confié ses tourments :

« Son premier amour pour la poésie se convertit en une aversion profonde. Il se sevrait rigoureusement de toute lecture enivrante pour être certain de tuer en lui son inclination rebelle... Ce qu'il souffrit pendant deux ou trois années d'épreuves continuelles et de lutte journalière avec lui-même, quel démon secret corrompait ses études présentes en lui retraçant les anciennes ! quels tressaillements douloureux il ressentait à chaque triomphe nouveau de ses jeunes contemporains!... »

Le malheur de Sainte-Beuve voulut que la poésie ne fût pas encore son seul amour déçu : de nature sensuelle, il aimait, il voulait, en même temps que la Muse, la femme; et la femme, hélas! lui échappait comme la Muse. Le sentiment de sa laideur le rendait

1. *Vie, Pensées et Poésies de Joseph Delorme* (1829).

gauche et timide, et sa timidité le rendait sauvage. Rebelle à tout lien par caractère, il répugnait à l'idée du mariage; il lui aurait fallu, dit-il, « une mademoiselle Lachaux, une mademoiselle de Lespinasse ou une Lodoïska ». Mais ces beautés-là appellent et veulent aussi la beauté, et, ce n'est pas tout qu'elles vous plaisent, il faut leur plaire. Les aveux de « Joseph Delorme » nous laissent supposer que le seul amour qu'il connut ne fut pas celui qui se donne.

Tous ces rêves avortés lui avaient fait une âme tourmentée. Il portait impatiemment le poids de sa solitude : il avait des relations, mais, s'il n'avait pas de maîtresse, il n'avait guère d'amis. Aucune affection n'était là pour le consoler, pour le conseiller. Son esprit inquiet cherchait en vain sa voie et son but. Nulle religion et nulle conviction. Que croire et que penser, que faire? Il tombait dans des accès d'aigreur et de misanthropie. La part faite de l'exagération littéraire, il confesse ainsi dans *Joseph Delorme* sa secrète souffrance :

« Son âme n'offrait plus qu'un inconcevable chaos où de monstrueuses imaginations, de fraîches réminiscences, des fantaisies criminelles, de grandes pensées avortées, de sages prévoyances suivies d'actions folles, des élans pieux après des blasphèmes, s'agitaient confusément sur un fond de désespoir. »

Et cependant, au milieu de ces découragements et de ces défaillances, il est certain que Sainte-Beuve devait avoir la conscience de forces, de véritables forces intellectuelles, sentimentales peut-être, qui étaient en lui et qui se produiraient un jour ou l'autre.

Tel était, à peu près, l'état d'âme du jeune visiteur auquel Victor Hugo faisait bon accueil au commencement de 1827.

Le visiteur a raconté lui-même cette première visite, mais à longue distance, et bien froidement, à ce qu'il semble :

« La conversation roula en plein sur la poésie ; madame Hugo me demanda à brûle-pourpoint de qui donc était l'article un peu sévère qui avait paru dans le *Globe* sur le *Cinq-Mars* de De Vigny : Je confessai qu'il était de moi. Hugo, au milieu de ses remerciements et de ses éloges pour la façon dont j'avais apprécié son recueil, en prit occasion de m'exposer ses vues et son procédé d'art poétique, quelques-uns de ses secrets de rythme et de couleur. Je faisais dès ce temps-là des vers, mais pour moi seul et sans m'en vanter : je saisis vite les choses neuves que j'entendais pour la première fois et qui, à l'instant, m'ouvrirent un jour sur le style et la facture des vers ; comme je m'occupais déjà de nos vieux poètes du XVIe siècle, j'étais tout préparé à faire des applications et à trouver moi-même des raisons à l'appui... »

En admettant que cette première visite ait été si professionnelle et technique, un peu plus de confiance paraît s'être établie à la seconde. Victor Hugo voulait aborder le théâtre et venait d'achever son *Cromwell*. Il en lut à ce nouvel auditeur plusieurs scènes, qui eurent sans doute son approbation : car Victor Hugo lui écrivit quelques jours après, — c'était le 8 février, — pour lui demander « s'il avait velléité d'en entendre davantage ». Dans ce cas, il l'invitait à venir le lundi suivant chez son beau-père, rue du Cherche-Midi, « hôtel des Conseils de guerre. — Il ne lui nommait pas M. Foucher. — « Tout le monde, ajoutait-il, sera charmé de le voir, et moi surtout. Il est du nombre des auditeurs que je choisirai toujours parce que j'aime à les écouter. »

Sainte-Beuve répondit aussitôt par ce billet :

[1827.]
Rue de Vaugirard, 90, ce samedi.

J'accepte avec beaucoup de plaisir et de reconnaissance l'invitation de Monsieur Hugo. J'aurai l'honneur de me rendre avant huit heures chez Monsieur son beau-père. Seulement, Monsieur Hugo a oublié de m'apprendre le nom de la personne qui veut bien me faire la faveur de me recevoir. Serait-ce une indiscrétion de le prier de me le marquer par un seul mot de lettre? J'irais bien moi-même m'en informer auprès de lui, si je ne craignais de le déranger trop souvent.

Son tout dévoué,

SAINTE-BEUVE

La lecture de *Cromwell* se fit le 12 février. Dès le lendemain 13, Sainte-Beuve écrivait au poète cette lettre, bien curieuse et bien caractéristique. L'apprenti en poésie avait docilement écouté et pieusement recueilli les leçons du jeune maître ; mais ici le critique reprenait son avantage, et l'on va voir qu'il en usait assez largement :

Ce mardi.

Monsieur et ami,

En rentrant hier à la maison, j'ai retrouvé la bague que je cherchais ; je suis bien fâché de la peine qu'on se sera donnée pour trouver ce qui n'était pas perdu.

Mais parlons de votre tragi-comédie. Elle donne tant à

penser qu'on ne peut tout en dire à la fois. Permettez-moi ici de compléter un peu ce que je vous en ai déjà témoigné. Tous les compliments que je vous en ai faits, je vous les ai faits parce que je les pense; et je vous avoue très sincèrement qu'après la lecture des deux premiers actes, je ne voyais absolument à vous faire que des compliments. La lecture des troisième et quatrième actes, où il y a tant de beautés du premier ordre, m'a pourtant suggéré quelques critiques, que je me fais un devoir de vous soumettre, sans précaution oratoire, persuadé que c'est de la sorte qu'il faut en agir avec des hommes comme vous, et que, quelque idée que vous preniez de mon jugement, vous apprécierez l'intention qui l'a dicté.

Toutes ces critiques rentrent dans une seule que je m'étais déjà permis d'adresser à votre talent, l'excès, l'abus de la *force*, et passez-moi le mot, la *charge*. La partie sérieuse de votre drame est admirable; vous avez beau vous abandonner et vous déployer, vous n'enlevez jamais votre sujet au delà du sublime. Les scènes de la *réception des ambassadeurs*, les deux qui la suivent au deuxième acte, le monologue de Cromwell après l'entrevue avec sir Robert Willis; au troisième acte les scènes du conseil privé, de Milton aux pieds de Cromwell — tout cela est beau et très beau; on se récrie d'enthousiasme presque à chaque vers. C'est donc à la partie comique que j'adresserai surtout des reproches. L'idée de l'avoir mêlée, entrelacée avec l'action principale qui est toute terrible, était une source de beautés où vous avez largement puisé. Plus le contraste produisait d'effet, plus il fallait le dispenser avec sobriété, et je crois que vous avez dépassé la mesure surtout dans les *aparte* très longs et trop fréquents qu'il fallait, ce me semble, un peu plus sous-entendre : la parodie devait être moins développée; elle se devine à demi-mot. Loin de moi au reste la pensée de blâmer ces poignants contrastes où les larmes et les rires se confondent, Cromwell délirant aux prises avec sa conscience et son crime, et Rochester caché, grimaçant et jouant avec l'énigme terrible qu'il ne comprend pas et qui est pleine de mort. C'est à l'abus, c'est aux *détails*, aux détails seulement que j'en veux, et je vous assure qu'il y a des moments hier où je leur en ai voulu beaucoup; n'allez pas croire qu'ils *m'ennuyaient* rien n'ennuie chez vous; mais ils

m'agaçaient, m'impatientaient, j'étais tenté de leur dire, comme Cromwell à ses fous, quand il est de mauvaise humeur : « Paix ! trêve ! à bas ! » Pardon, mon cher monsieur, de ces formes si libres, que je me permets avec vous ; mais moins j'y mets de prétention, plus je serai excusé ; au reste j'ai pensé que peut-être ç'avait été de votre part une malice de produire cet effet sur l'auditeur, à peu près comme l'Arioste quand il déconcerte le lecteur en rompant mille fois son fil. Mais même dans ce cas, je persiste à croire que le contraste est souvent poussé trop loin. — Vos personnages vous étaient donnés par l'histoire pleins de ridicules, d'extravagances, c'étaient des caricatures véritables. Tant mieux. Mais n'en avez-vous fait quelquefois trop d'usage? N'avez-vous pas renchéri sans besoin? Déjà votre puritain si excellent des deux premiers actes m'avait semblé par moments un peu trop érudit dans la Bible, ou plutôt trop continuellement érudit. Je sais que l'histoire est là pour l'attester ; passe donc pour lui. Mais Rochester, il est trop ridicule dans la déclaration d'amour à la Scudéri qu'il adresse à Francis, dans la leçon de poésie à la Racan qu'il adresse à Milton. — Sans doute, il pouvait, il devait dire ces choses-là, mais les dire plus légèrement, d'un ton moins accentué et pour ainsi dire moins *gascon*. — Surtout, puisque des caricatures historiques, telles que le Puritain et Rochester, vous étaient données, puisque vous inventiez si heureusement ces quatre fous de Cromwell qui agrandissaient encore la scène de l'orgie comique, vous pouviez adoucir les traits de la vieille gouvernante, qui est vraiment trop hideuse pour prétendre à n'avoir que trente ans, qui, parce qu'elle est mariée par accident avec Rochester, ne peut se méprendre au point d'en devenir follement amoureuse et de le poursuivre de ses caresses conjugales. L'accident eût été fort plaisant sans ce surcroît. Vous voyez que ce ne sont là que des critiques de détail ; mais il y a à prendre garde même aux petites choses, car les petites choses tuent les grandes.

— J'ai remarqué aussi que d'une scène naturellement attendrissante ou comique, vous tiriez trop tout ce qu'elle peut donner, et qu'en l'épuisant vous la rendiez moins attendrissante ou moins comique qu'elle ne l'eût été avec plus de laisser-aller. Le croiriez-vous? J'ose attaquer sous ce rapport la belle,

la très belle scène de Francis et de Cromwell au troisième acte. Oui, quand même Francis, à l'âge de quinze ans, n'eût pas été sans avoir appris (ce qui est, plus j'y pense, invraisemblable) la part que son père avait prise, sinon à la mort de Charles, du moins à sa chute, quand elle n'eût pas trop ingénument supposé que s'il faisait un roi, ce ne pouvait être qu'un Stuart ou au pis aller un Bourbon, je crois fermement que la scène eût conservé toutes ses admirables beautés — oui, toutes, — elle pouvait ignorer assez de choses encore pour désoler son père, pour l'aimer, pour le forcer à l'éloigner de lui, afin de conserver au moins un être qui le crût bon et pût le chérir. Sans doute la part à faire entre ce qu'elle devait savoir et ce qu'elle pouvait ignorer était délicate, peut-être fallait-il la laisser plus indécise que vous ne l'avez fait; un voile si léger, un nuage si douteux suffit pour abuser l'innocence, même quand tout est sous ses yeux ! Oui, Francis pouvait encore savoir bien des choses, et toujours aimer son père. Sous le même rapport, dans une scène bien différente, celle du quatrième acte où Cromwell en faction cause avec Murray, je vous reprocherais d'avoir poussé trop loin la comparaison que fait Murray de Cromwell avec le soldat prétendu. La scène, sans cet effet poussé trop loin, n'eût pas moins pu être fort comique. Je suis bien impertinent de vous assaillir ainsi de mes critiques, vous qui m'avez accablé de vos beautés ; c'est de ma part une triste revanche. Encore un mot pourtant sur votre style. Il est bien beau, surtout dans la partie sérieuse du drame. Dans le reste, il n'est pas toujours exempt d'images un peu saillantes, trop multipliées et quelquefois étranges. Au reste, voici comment je m'explique en partie la chose. — Vous tenez avec grande raison à une rime riche. Souvent il n'existe pas entre les mots qui riment richement avec la fin du premier vers et le sens de ce vers de rapport naturel, rationnel, philosophique. Que faites-vous alors, sans doute à votre insu ? Vous proposez à votre imagination l'espèce de problème suivant : trouver une métaphore qui lie au figuré le mot, qui rime bien, avec le sens de la pensée. De là un surcroît de métaphores qui ne se seraient pas présentées naturellement à l'imagination, mais que celle-ci produit par provocation, et comme à l'appel du coup de

cloche de la première rime : de là une grande source de beautés soutenues et inattendues — c'est de la sorte, j'en suis sûr, que vous avez trouvé *la corde à potence* — mais de là aussi quelquefois de brusques et étranges figures qui auraient besoin d'être adoucies et fondues. Adoucir et fondre souvent, retrancher quelquefois, ce sont là les opérations secondaires, subalternes, qui suffiraient pour faire de votre œuvre, non pas une belle œuvre, elle l'est déjà, mais un chef-d'œuvre.

Vous vous étiez proposé un double but à atteindre, Corneille d'une part et Molière de l'autre. Corneille est atteint, mais non pas Molière; ce serait plutôt Regnard, surtout Beaumarchais; il y a dans votre pièce beaucoup du *Mariage de Figaro*.

Je ne vous parle pas des beautés innombrables qui m'ont frappé. J'en ai déjà causé avec vous et j'en causerai, j'espère, encore. Seulement excusez tout mon long bavardage, si tant est que vous l'ayez daigné déchiffrer, mais ne vous tenez pas quitte de ma franchise, tant que vous m'honorerez de votre amitié.

SAINTE-BEUVE

La part des éloges est assez belle dans cette lettre, mais la part des critiques y est assurément plus large encore et Sainte-Beuve ne ménage guère à Victor Hugo les vérités. Il faut convenir que ses reproches sont justes et que les défauts de ce premier essai dramatique sont relevés avec beaucoup de pénétration et de goût. Mais, si l'on se reporte à l'époque où fut composé *Cromwell*, la hardiesse et la nouveauté de l'œuvre y pouvaient compenser les fautes de métier et les invraisemblances. Quoi qu'il en soit, il est certain que Victor Hugo accepta de bonne grâce les sévérités de son jeune juge : car, au bout de quelques jours, Sainte-Beuve répondait à sa confiance en le choisissant pour juge à son tour. Il repêchait ses pièces de vers dans ses tiroirs, faisait un choix de celles qu'il estimait les moins faibles, et, ce qu'il n'avait osé jusqu'alors avec personne, les envoyait à Victor Hugo.

Sainte-Beuve avait adressé à Victor Hugo une critique de critique. Victor Hugo lui montra ce que c'était qu'une critique de poète. C'était déjà, ce fut toujours sa manière, de ne voir d'abord dans les œuvres de ceux qu'il aimait que ce qu'elles avaient de bien et de n'en indiquer ensuite les faiblesses qu'en les éclairant par les éloges.

Ils ne devaient pas être excellents, les premiers vers de Sainte-Beuve, si l'on en juge par ceux qui ont été conservés ! Victor Hugo, après les avoir lus, n'en adressa pas moins à l'auteur le billet suivant :

« Venez vite, monsieur, que je vous remercie des beaux vers dont vous me faites le confident. Je veux vous dire aussi que je vous avais deviné, moins peut-être à vos articles qu'à votre conversation et à votre regard, pour un poète. Souffrez donc que je sois un peu fier de ma pénétration et que je me félicite d'avoir pressenti un talent d'un ordre aussi élevé. Venez de grâce, j'ai mille choses à vous dire. »

Un poète ! Victor Hugo déclarait à Sainte-Beuve qu'il était un poète ! Un de ces jeunes triomphateurs qu'il avait le plus jalousement admirés avait tout d'abord deviné qu'il était un poète ! Rien au monde ne le pouvait rendre plus fier et plus heureux. Son souhait le plus ardent était exaucé, son plus beau rêve était accompli. Il courut chez Victor Hugo, il lui appartenait de ce jour tout entier.

Alors se noua entre eux l'intimité la plus étroite et bientôt la plus tendre. Victor Hugo alla prendre un appartement au n° 11 de la rue Notre-Dame-des-Champs : Sainte-Beuve se hâta d'en louer un au n° 19. Sainte-Beuve n'avait pas d'amis : Victor Hugo lui donna les siens. Sainte-Beuve fut désormais de ce qu'on appelait le « Cénacle » ; on le mena contempler les soleils couchants et boire le vin bleu de la mère Saguet. L'école romantique n'avait pas de champion plus ardent ; les idées et les opinions de Victor Hugo étaient ses opinions et ses idées, et lui qui de sa vie ne s'était attardé à considérer le portail d'une église, il s'était fait initier à tous les secrets du plein cintre et de l'ogive. Mais, pour les deux amis, c'était encore la poésie qui était le plus cher sujet de leurs entretiens. Il y a bien peu des notes de « Joseph Delorme » qui ne soient des échos de la causerie de Victor Hugo. Sainte-Beuve, d'autre part, faisait communier avec lui Victor Hugo dans le culte de Ronsard et de la Pléiade. Ils se lisaient, au fur et à mesure, s'échauffant, s'inspirant ensemble, les poèmes qu'ils écrivaient alors : — Sainte-Beuve, *Joseph Delorme*, et Victor Hugo, *les Orientales*.

Au mois d'août 1828, cette précieuse communauté fut interrompue par une invitation que reçut Sainte-Beuve de faire un voyage en Angleterre. Les deux amis se séparèrent avec peine, en se promettant de s'écrire. Voici les deux lettres de Sainte-Beuve :

Londres, ce 12 août 1828.

Mon cher Victor,

Je pense toujours beaucoup à vous, et j'ai besoin de vous le dire. J'ai vu d'assez belles choses depuis ma dernière lettre ;

à Newnham, château du comte d'Harcourt, une galerie de tableaux, où se trouvent trois Murillo, un *Enfant piqué d'un freslon*, deux *Mendiants* et une *Cour de ferme; Ulysse et Nausicaa* par Salvator Rosa; *une Musulmane s'embarquant avec ses esclaves et ses bagages* par Watteau, etc., etc. Dans une autre maison, j'ai vu un *Joueur de violon*, de Murillo encore; cette figure pâle et pauvre, gravée de petite vérole, et d'une couleur si blanchâtre, ce nez épaté et sans forme bien nette, cette bouche entr'ouverte pour chanter, ces mains d'un blanc sale, aussi marquées de petite vérole, tout cela est d'une nature si humaine, si mendiante, qu'on ne peut s'en détacher, et qu'on souffre à la voir.

La cathédrale de Winchester est un admirable monument, de deux époques, la nef est gothique et les côtés de *la croix* sont saxons. La tour est carrée, à la saxonne, ce me semble; que c'est grand et simple! La cathédrale de Salisbury, toute gothique, a une flèche merveilleusement élancée; l'intérieur est un peu simple; il y a trop de nudité; mais, en somme, que d'élégance et de grandeur! Que le mot de *nef* s'applique bien au corps des églises gothiques! *Saint-Ouen*, sans ses tours et ses clochers, ressemble à une frégate démâtée, mais fine et légère encore. Otez à Saint-Paul ses tours et ses dômes, vous n'aurez plus qu'une carcasse de prame ou de gabarre.

J'ai vu *Westminster-Abbey;* il faut dire que c'est admirable en somme, puis regretter en détail tant de mauvais goût dans les tombes qui remplissent l'église, tant de restaurations d'un gothique moderne trop simple, la perte des vitraux; dans la chapelle de Henri VII, il ne faut qu'admirer et se récrier.

A propos de vitraux voici une idée qui m'est venue. Ces peintures à tout moment brisées par les carreaux me font l'effet de vos petites ballades à tout moment brisées par le rhythme (de vos bas-reliefs gothiques que j'appellerai plus volontiers vos *vitraux gothiques*).

En pareille composition il n'y a pas grand mal qu'on voie la trace des brisures, pourvu que l'effet total, la posture du personnage, sa dégaine monacale, épiscopale ou royale soit fidèlement reproduite. Aussi quelle puérilité suivant moi de s'attacher à sauver entièrement la trace de ces brisures, comme ce peintre moderne qui, dans l'église de Salisbury, a fait

coïncider minutieusement les bords des carreaux avec les bords des draperies, de sorte qu'on ne se doute plus de rien! C'est sur des vitraux qu'on peint et non sur une toile. N'est-ce pas vrai?

A quelques milles de Salisbury, dans les plaines de ce nom, se trouvent des pierres immenses (analogues à celles de Carnac et de la même origine) formant deux ou trois cercles concentriques; au centre sont d'autres pierres aussi immenses, qui paraissaient constituer un autel. C'est ce qu'on appelle *Stone-henge*. J'ai vu ce monument; ce sont des débris de temple, suivant toute apparence. Mais d'où ces pierres ont-elles été apportées et par qui? Il ne paraît pas qu'il y ait dans le pays une carrière de la même espèce, et d'ailleurs ce serait fort loin pour le transport. La mer est à quelques lieues; et il est encore plus à croire que c'est par mer que sont arrivés les architectes et peut-être les pierres. Il y a là matière à bien des questions; une opinion assez répandue attribue cette construction aux Phéniciens; ce qui m'a semblé confirmer vos idées sur Carnac. Voilà encore des choses que nous autres peuples civilisés avec notre mécanique analytique ne ferions pas, et qu'ont fait en d'autres temps des Barbares.

Je suis à Londres dans ce moment, mais j'y suis seul et dans une mauvaise saison, car tout y est fermé. *Drury-Lane* et *Covent-Garden* ne donnent pas. Il n'y a que le théâtre d'été de *Hay-Market*. Le Museum britannique est aussi fermé, mais j'attends ces jours-ci une permission particulière; après quoi je quitterai Londres et, après huit jours encore de séjour près d'Oxford, je reviendrai vous voir.

Si vous êtes assez bon pour m'écrire aussitôt la présente reçue, je serai

M. Sainte-Beuve
Tubney lodge
Near Oxford

encore en Angleterre pour recevoir votre réponse, ce qui me donnera du courage et un viatique pour le retour. Soyez assez bon pour me marquer l'adresse de M. Leprévôt; en cas que je m'arrête à Rouen, je l'irai voir.

Adieu, mon cher Victor ; mille amitiés à Paul, à Boulanger ; que fait ce pauvre Galloix ? M. David doit venir, m'écrit maman, à Londres ; par malheur je n'y serai plus ; témoignez-lui mon regret ; il est aussi bon que grand. Mes souvenirs à nos autres amis. Lamartine est-il venu à Paris comme il le devait ?

Mille respects à madame, je vous prie ; dans quinze jours, j'espère être à vous.

Votre bien dévoué,

SAINTE-BEUVE

Soyez aussi assez bon pour dire à maman que vous avez reçu de mes nouvelles et que je l'embrasserai bientôt. Encore adieu.

[1828, Oxford.] Ce mercredi 26 août.

Mon cher Victor,

Me voici bien loin de vous et pensant beaucoup à vous, comme vous croyez bien. Dans tout ce que j'ai vu de beau jusqu'à présent et dans tout ce que je verrai, vous entrez pour une grande part ; je sens et j'admire bien souvent à votre intention autant qu'à la mienne. Je vous dois d'ailleurs, et cela m'est bien doux, de comprendre et de sentir l'art, car auparavant j'étais un barbare. Une cathédrale était pour moi une énigme dont je ne cherchais pas le mot, et le plus beau tableau ne me semblait qu'une idée que j'évaluais à la *gens de lettres*. En passant à Rouen où je ne suis resté que deux heures, j'ai eu assez de temps pour courir à la cathédrale, à Saint-Ouen et à Saint-Maclou qui m'ont émerveillé. Le portail de Saint-Maclou est une épopée. Que ne sais-je un peu cette belle langue d'*ogives*, d'*aiguilles*, de *pendentifs*, pour vous décrire ce que je vois maintenant dans l'œil de ma mémoire ! Lillebonne m'a fait un effet charmant par son joli clocher et son château ruiné avec son panache de lierre. En arrivant à Southampton où j'ai été forcé par les douaniers de rester un jour, j'ai été voir en bateau l'abbaye gothique de Hatley tombée en ruines ; elle est flanquée d'un fort qui la protégeait des pirates, et on montre la communication souterraine entre le fort et l'abbaye. Sur mer, pendant douze heures de belle et rapide

traversée, j'ai contemplé avec délices un coucher et un lever de soleil et un coucher de lune. Je suis allé une fois à Oxford, où j'ai admiré la chapelle du collège de Christ-Church, où il y a de l'architecture saxonne, à piliers massifs, à pleins cintres et à ornements à *zigzags*; j'espère voir dans un village voisin une petite église toute saxonne très renommée. La chapelle de Christ-Church a aussi du gothique mêlé à son saxon, un beau tombeau de sainte Frisewide, du IXe siècle, des confessionnaux à dentelles, des vitraux splendides. Une autre chapelle de New-College est fort belle aussi, les vitraux sont comme du velours rouge. Mais ici encore, comme en France, le faux goût vient gâter l'émotion : une fenêtre très large au-dessus du portail représente une Nativité peinte sur ces vitraux il y a une quarantaine d'années, de sorte que ce tableau élégant à touches fines et molles, à la Josua Reynolds, se marie mal aux figures flamandes des autres fenêtres. Dans la bibliothèque *Bodleana*, j'ai vu quelques tableaux, un *Canning* par Lawrence, les *Écoles d'Athènes*, de Jules Romain, un *Raphaël* par lui-même, un *Rembrandt* par lui-même, *Falkland* et *Digby* par Van Dyck, mais, en somme, cette collection est pauvre, et je me dédommagerai en allant à Blenheim chez le duc de Marlborough qui a une belle collection.

D'ailleurs je suis ici à la campagne, ne faisant rien que jouir d'un joli pays, bien varié, avec des arbres bien ronds, des bruyères, des étangs, la Tamise fort petite encore à deux milles, beaucoup de gazon. Je vis à l'anglaise assez matériellement, n'ayant pas un moment à rêver ni à travailler; car mes bons amis ne me laissent pas. Aussi bonsoir toute poésie. Ce sera au retour, quand j'aurai retrouvé mon loisir et votre vivifiant soleil, à vous, à de Vigny, à Boulanger, à Émile Deschamps, Paul; car cette poésie, au moins chez moi, est une taupe honteuse qui rentre à cent pieds sous terre à moins de silence profond et de sécurité parfaite. Aussi, au milieu de mon contentement et de mon bien-être, j'ai des tristesses, des regrets de vous tous, qui me feraient pleurer si je pouvais être seul un quart d'heure. Quelle drôle de vie mènent les Country-Esquires, chasse, pêche, dîners, promenades à cheval, le prêche le dimanche, la plupart sont curés de leur paroisse; tous les gens que je vois ici sont curés en vérité; il n'y paraît guère

d'ailleurs, dansant, mariés, aimables à leur façon et, quoique très croyants, assez peu dévots. Je n'irai à Londres que dans dix jours, car je dois passer huit jours à la campagne auparavant chez M. Lockard, un membre du Parlement, ami de mes amis.

Mille respects à Madame, et amitiés à Paul, à Boulanger, à Émile Deschamps, si vous le voyez. — Si vous m'écrivez, que ce soit ainsi :

M. Sainte-Beuve
Tubney lodge
Near Oxford
Angleterre (England)

mais ne vous gênez pas, malgré tout le plaisir que j'aurais à voir de votre main. D'ailleurs je serais quelque temps avant de pouvoir vous lire, car votre lettre me trouverait déjà parti pour Londres ou chez M. Lockard.

Je n'ai pas encore répondu à M. Saint-Valry ; faites-lui en mes excuses, si vous lui écrivez.

Adieu encore, et quelquefois un souvenir, je vous en prie.

Votre bien dévoué ami,

SAINTE-BEUVE

Mes respects à M. Foucher.

Sainte-Beuve était de retour en septembre 1828. Peu après, il communiquait à Victor Hugo des feuillets manuscrits, en le priant de les juger :

Lisez, mon cher ami, ces quelques misérables pages. Tâchez de vous mettre à la place de celui qui les écrit pour les comprendre et les excuser. Si vous croyez franchement qu'il n'y ait pas scrupule et honte à dévoiler ainsi des nudités d'âme, dites-le-moi et je les livrerai au public, ne serait-ce que pour me donner le plaisir d'une sensation nouvelle. Si vous y voyez inconvenance et ridicule, dites-le-moi aussi franchement et j'enfouirai vite sous clef toutes ces confidences perdues entre vous et moi.

Toujours à vous,

SAINTE-BEUVE

En janvier 1829, parurent *les Orientales* ; en mars 1829, paru *Joseph Delorme*.

Quand Sainte-Beuve eut publié ce livre, il semble qu'il dut se sentir soulagé et comme renouvelé. Peut-être y avait-il enseveli à jamais ses amertumes et ses douleurs?...

III

LES CONSOLATIONS

Madame Victor Hugo n'avait eu jusqu'ici qu'un rôle assez effacé dans cette amitié des deux hommes : pas une poésie de « Joseph Delorme » ne lui est dédiée ; son nom n'est prononcé dans les lettres d'Angleterre que pour la formule finale de politesse. La naissance et l'allaitement de son troisième enfant, François-Victor, l'avaient absorbée elle-même tout entière. Rien de nouveau dans sa vie, pas même l'adoration constante et fidèle de son mari. Cependant, toujours attentive à ce qui se disait autour d'elle, elle poursuivait en silence son travail intérieur ; sa pensée s'élargissait, ses idées s'étendaient. Quant aux choses de sentiment, elle n'avait rien à en apprendre, même des hommes supérieurs dont elle était entourée, et personne n'eût pu en remontrer là-dessus à son doux et grand cœur. C'est elle, au contraire, qui, sous ce rapport, pouvait exercer, et exerçait, à l'insu d'elle-même et des autres, sa charmante et bienfaisante influence, et *les Feuilles d'Automne*, ce poème du foyer, lui redoivent peut-être bien quelque chose.

Sainte-Beuve, auprès de Victor Hugo, avait éclairé et raffermi son esprit; il savait ce qu'il voulait, il voyait où il allait, il avait pénétré dans tous les sens tous les carrefours de la pensée ; sa vive et curieuse intelligence était satisfaite : restait l'âme. Il croyait saisir maintenant toute la beauté de l'art; ne demeurait-il pas encore étranger à la beauté morale? Où pouvait-il mieux la connaître qu'auprès de madame Victor Hugo?

L'année 1829, où nous sommes, fut pour Victor Hugo l'une des plus remplies de sa laborieuse carrière. Voilà qu'il était père de trois enfants, il avait à pourvoir à cette chère couvée: le théâtre seul pouvait lui donner ce qu'il fallait pour cela, il avait résolu de faire du théâtre. Sans quitter *Notre-Dame de Paris* commencée, il avait écrit *Marion de Lorme*; *Marion de Lorme* arrêtée par la censure, il se mit à écrire *Hernani*. Ce qui ne l'empêchait pas, entre temps, de composer la plus grande partie des *Feuilles d'Automne*. Tout ce travail exigeait toutes ses heures. Il n'en voyait pas moins à peu près chaque jour son ami Sainte-Beuve; il s'était fait une habitude et comme un besoin de ces entretiens où chacun d'eux aiguisait sa

pensée. Mais, l'après-midi, il sortait, il prenait l'air, il gagnait le jardin du Luxembourg, et il travaillait en marchant. Sainte-Beuve beaucoup moins occupé, restait avec madame Victor Hugo ou même revenait pour elle, et c'est alors qu'après deux années, où il n'avait pas cessé de la voir et de lui parler, il fit sa connaissance.

Il sentit vite tout ce que l'intimité avec cet être calme et pur lui faisait de bien, tout ce qu'elle lui apportait d'apaisement et de sérénité. Elle avait un si sûr instinct de ce qui est vrai, de ce qui est bon, de ce qui est juste ! Il avait cru le savoir, mais il voyait qu'il n'en était rien, ou du moins elle le lui rapprenait. Elle ramenait cet esprit complexe à sa propre simplicité. S'il se laissait aller à quelqu'une de ses anciennes erreurs, elle le reprenait doucement, raisonnait, discutait, en appelait à quelque ami qui entrait.

Car ils n'étaient pas toujours seuls. Il y avait d'abord les enfants, Didine sérieuse, Charlot turbulent, distractions ravissantes; il y avait d'autres amis, très souvent Louis Boulanger, un vrai artiste, un fin lettré, un être excellent et qui avait, même avant Sainte-Beuve, un culte pour madame Victor Hugo: son atelier était à deux pas, rue de l'Ouest, et il survenait, à toute minute, avec ou sans Robelin, bon enfant, bon vivant, spirituel et narquois, qui jetait dans leurs controverses sa gaieté de merle siffleur.

Mais Sainte-Beuve n'était vraiment heureux que lorsqu'ils causaient tête à tête. Ils pouvaient parler alors de choses graves et même de choses saintes. Élevée par un père dévot, Adèle n'était pas dévote, mais profondément religieuse. Ils parlaient donc de Dieu, de l'immortalité, de la destinée. Sainte-Beuve était maintenant tout plein de saint Augustin et des Pères de l'Église ! De sceptique, cette âme caméléone était devenue mystique. On n'a d'ailleurs qu'à relire les *Consolations* : l'influence d'Adèle, les idées d'Adèle y sont à toutes les pages, même à celles qui ne lui sont pas dédiées. Quelques fragments des deux poésies qui portent son nom achèveront de dire ce que furent ces heures qui auraient dû rester à jamais sacrées.

Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été,
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé !
Lorsque midi surtout a versé sa lumière,
Que ce n'est que chaleur et soleil et poussière ;
Quand il n'est plus matin et que j'attends le soir,
Vers trois heures, souvent, j'aime à vous aller voir ;
Et là, vous trouvant seule, ô mère et chaste épouse,
Et vos enfants au loin épars sur la pelouse,
Et votre époux absent et sorti pour rêver,
J'entre pourtant ; et vous, belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir ; nous causons ; je commence
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,

Ma jeunesse déjà dévorée à moitié,
Et vous me répondez par des mots d'amitié ;
Puis, revenant à vous, vous si noble et si pure,
Vous que dès le berceau l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
Douce comme un parfum et comme une harmonie,
Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie,
Nous parlons de vous-même, et du bonheur humain,
Comme une ombre, d'en haut, couvrant votre chemin,
De vos enfants bénis que la joie environne,
De l'époux votre orgueil, votre illustre couronne...

—

Un nuage a passé sur notre amitié pure;
Un mot dit en colère, une parole dure
A froissé votre cœur, et vous a fait penser
Qu'un jour mes sentiments se pourraient effacer;
Pour la première fois, vous, prudente et si sage,
Vous avez cru prévoir, comme dans un présage,
Qu'avant mon lit de mort, mon amitié pour vous,
Oui, madame, pour vous et votre illustre époux,
Amitié que je porte et si fière et si haute,
Pourrait un jour sécher et périr par ma faute.
Doute amer! votre cœur l'a sans crainte abordé;
Vous en avez souffert, mais vous l'avez gardé;
Et tantôt, là-dessus, triste et d'un ton de blâme,
Vous avez dit ces mots, qui m'ont pénétré l'âme :
« En cette vie, hélas! rien n'est constant et sûr;
« Le ver se glisse au fruit dès que le fruit est mûr;
« L'amitié se corrompt, tout est rêve et chimère;
« On n'a pour vrais amis que son père et sa mère,
« Son mari, ses enfants, et Dieu par-dessus tous... »

. . . . . .

On voit que le nom et le souvenir de Victor Hugo revenaient sans cesse dans la bouche des deux causeurs. Ils se redisaient toutes les raisons qu'ils avaient l'un et l'autre de le remercier, de l'aimer, de l'admirer. Si Victor Hugo leur avait lu quelque poésie, quelque scène de *Marion*, Sainte-Beuve la commentait, l'expliquait, en faisait valoir les beautés. Lui, réservé et plutôt froid, il était devenu aussi cordial pour Victor Hugo que Victor Hugo l'était pour lui; vraiment ils étaient comme deux frères.

Sainte-Beuve, qui s'est absenté pour quelques jours, écrit au couple aimé :

A DEUX ABSENTS

Couple heureux et brillant, vous qui m'avez admis
Dès longtemps comme un hôte à vos foyers amis,
Qui m'avez laissé voir, en votre destinée
Triomphante, et d'éclat partout environnée,
Le cours intérieur de vos félicités,
Voici deux jours bientôt que je vous ai quittés;
Deux jours, que seul, et l'âme en caprices ravie,
Loin de vous dans les bois j'essaie un peu la vie;
Et déjà sous ces bois et dans mon vert sentier
J'ai senti que mon cœur n'était pas tout entier.
J'ai senti que vers vous il revenait fidèle
Comme au pignon chéri revient une hirondelle,
Comme un esquif au bord qu'il a longtemps gardé;
Et, timide, en secret, je me suis demandé
Si, durant ces deux jours, tandis qu'à vous je pense,
Vous auriez seulement remarqué mon absence.

. . . . . .

Êtres chers, objets purs de mon culte immortel;
Oh! dussiez-vous de loin, si mon destin m'entraîne,
M'oublier, ou de près m'apercevoir à peine,
Ailleurs, ici, toujours, vous serez tout pour moi;
— Couple heureux et brillant, je ne vis plus qu'en toi.

Saint-Maur, août 1829.

Au commencement d'octobre, Robelin, appelé à Besançon pour une affaire importante, proposa à Sainte-Beuve et à Boulanger de faire avec lui le voyage; on s'arrêterait à Dijon et on pourrait revenir par Strasbourg: on verrait la cathédrale de Strasbourg! La tentation était forte, ils y cédèrent. Avant de quitter Paris, ils eurent une joie : Victor Hugo leur lut *Hernani*, qu'il venait d'achever, et ils partirent enchantés de ce drame.

De Dijon, Sainte-Beuve écrit à Victor Hugo; de Besançon, il écrit à madame Victor Hugo, — et sa lettre continue les *Consolations* :

[13 octobre 1829.]
Dijon, dimanche matin.

Mon cher Victor,

Notre première pensée à tous trois est ici pour vous; nous avons bien parlé de vous pendant le voyage, et hier à dîner vous et madame Hugo ont été pour beaucoup dans ce plaisir qu'on éprouve à être trois amis dînant à dix heures du soir après deux mauvaises nuits et journées en diligence. Nous

avons vu en passant à Sens une très belle cathédrale gothique avec le chœur roman par endroits, et, à Semur, petite ville que baigne l'Armançon chanté par Bertrand[1], une charmante vue pittoresque, des tours, des jardins échelonnés sous les remparts, et une église ravissante où se trouvent le long des bas-côtés une quantité de petites chapelles d'époques différentes jusqu'à la Renaissance. A peine arrivés, et au lieu de déjeuner, je suivais Robelin et Boulanger dans ces églises, où ils tombaient en ravissement et copiaient en toute hâte les jolies figures sur bois, les anges, les vierges, les christs en marbre, les lanternes en pierre pareilles à des flèches de cathédrale ; et moi, je les tirais de temps en temps par le bras pour leur rappeler qu'il était l'heure et que le conducteur n'entrait pas dans ces considérations-là. A mesure que nous sommes avancés vers Dijon, le paysage est devenu plus grand et plus sévère. Au lieu des saules et peupliers, que Boulanger compare à des balais, nous avions des pierres ou même des coteaux nus et gris ; et tout en montant ces longues côtes à pied, nous nous récitions par lambeaux *Galice, Estramadure, la Vieille Catalogne, boire à l'eau du torrent, Hérissant la Sierra.* — Vous étiez toujours avec nous.

Moi surtout, mon cher Victor, j'avais bien des raisons pour ne pas quitter un seul instant votre souvenir ; car, si je vous l'ai déjà dit en vers, souffrez que je vous le marque ici en simple et vraie prose, je ne vis plus que par vous. Le peu de talent que j'ai m'est venu par votre exemple et vos conseils déguisés en éloges ; j'ai fait parce que je vous ai vu faire, et que vous m'avez cru capable de faire ; mais mon fond propre à moi était si mince que mon talent vous est revenu tout à fait et après une course peu longue comme le ruisseau au fleuve ou à la mer ; je ne m'inspire plus qu'auprès de vous, de vous et de ce qui vous entoure. Enfin ma vie domestique n'est encore qu'en vous, et je ne suis heureux et chez moi que sur votre canapé ou à votre coin du feu. Aussi tout cela m'est revenu au fond de cette voiture dans mon bonnet de soie noire et je m'en suis nourri en silence. Cela me remonte un peu le moral et me rehausse à mes

1. Aloysius Bertrand.

yeux de penser que ma vie touche si fort à la vôtre; autrement j'aurais trop grand mépris de moi, et de mon âme qui trempe dans l'eau comme ces peupliers qu'abhorre Boulanger, et qui ont grêle et blanc feuillage ployant à tous vents. Tout ceci est pour vous, mon cher Victor, et pour madame Victor qui n'est pas séparée de vous dans mon esprit; dites-lui combien je la regrette et que je lui écrirai de Besançon, et tâchez du sein de votre bonheur et de votre gloire d'avoir quelques pensées pour nous. Travaillez à votre nouveau drame, mais surtout soignez votre santé; elle est à nous tous et à bien d'autres encore; arrêtez-vous dès que les entrailles vous le disent. Je travaillerai probablement très peu, et peut-être pas du tout, je n'ai rien dans l'esprit et dans l'âme que de vous aimer. Boulanger et Robelin vous rapporteront d'admirables croquis; ils ne perdent pas un moment ni une occasion.

Adieu, tâchez de me lire, je vous écris debout; je serai plus lisible quand j'écrirai à madame Hugo. Je vous récrirai de Besançon, et vous dirai où vous pourrez nous donner de vos nouvelles.

Boulanger et moi avons été bien heureux des marques de souvenir de madame Hugo et des deux portefeuilles.

Adieu, mon cher Victor, mille amitiés à nos amis, Paul, Guttinguer, Musset, Fouinet.

Votre tout dévoué,

SAINTE-BEUVE

Je tâcherai de trouver M. Brugnot aujourd'hui.

Besançon, 16 octobre 1829.

Madame,

Vous avez bien voulu me permettre de vous écrire et c'est une des plus grandes joies de notre voyage, qui, jusqu'ici comme tous les voyages humains, a été fort tempéré de contrariétés. Nous sommes depuis trois jours à Besançon qui nous semble une ville détestable, toute pleine de fonctionnaires, administrative, militaire et séminariste. Robelin y est arrêté par des affaires, et nous regrettons que ces affaires ne

se soient pas rencontrées plutôt à Dijon qui est une bien belle ville et peuplée de bien jolies dijonnaises dont Boulanger a encore le cœur légèrement blessé : il vous racontera combien les yeux des jeunes filles de cette ville sont vifs et luisants. Pourtant je ne veux pas le calomnier et il est des yeux à Paris qu'il n'a pas encore oubliés. Aujourd'hui même, il a fait *de souvenir* une fort belle personne de seize ans, ressemblant beaucoup à une de nos voisines de la rue Notre-Dame-des-Champs; au retour la demoiselle aura beau ne pas vouloir se reconnaître, il faudra bien qu'elle croie que ses traits sont gravés dans un certain cœur : voilà matière à bien des *cancans* qu'il nous sera bien doux de chuchoter dans quelques jours à vos pieds.

Je ne vous parlerai pas de gothique, d'une maison de la Renaissance peinte par Boulanger à Dijon, de porte romaine à Besançon, mais nous parlons à chaque instant de vous, de notre cher Victor dont nous nous renvoyons à tout bout de champ des vers et dont nous regrettons bien de ne pas avoir emporté les œuvres; nous aurions besoin, pour nous rafraîchir l'âme, de votre conversation calme, reposée, si sensée et si bonne. A quoi en est *Othello?* Est-ce joué? Je n'ai pas lu un seul journal depuis huit jours! Et la pièce de Victor, *Hernani*, et la nouvelle? Qu'il nous tarde de savoir des nouvelles de tout cela! Et vous, madame, êtes-vous toujours une maman bien sévère? Tenez-vous toujours à cette discipline d'il y a quinze jours? Dites-vous toujours, avec cet air qui n'est qu'à vous, que ce que vous en faites n'est point par conviction, mais parce qu'il vous a pris un grand goût d'être à l'aise et que maintenant vous vous aimez? Mais, je vous en prie, égoïsme ou conviction, continuez encore quelque temps cette discipline de *douceur austère*, pour laquelle vous m'en avez tant voulu, et votre Didine sera la plus sage des enfants comme elle est la plus jolie et la plus fine. J'espère que Charlot et Victor prospèrent toujours.

Je ne sais si nous verrons madame de Lelée à Pontarlier; je ne sais si nous irons à Pontarlier, si nous resterons ici deux jours encore seulement; si même nous ne retournerons pas à Paris, Boulanger et moi, sans Strasbourg ni Cologne; toute détermination dépend de quelques petites affaires archi-

épiscopales qui traînent en longueur et nous font maudire le pavé pointu de Besançon. Quand nous sommes passés à Dijon, M. Brugnot en était absent, j'ai laissé un mot pour lui; je n'ai pas encore trouvé M. Weiss, mais j'y retournerai.

En vérité, madame, quelle folle idée ai-je donc eue de quitter ainsi sans but votre foyer hospitalier, la parole féconde et encourageante de Victor, et mes deux visites par jour dont une était pour vous? Je suis inquiet, parce que je suis vide, que je n'ai pas de but, de constance, d'œuvre; ma vie est à tout vent, et je cherche, comme un enfant, hors de moi ce qui ne peut sortir que de moi-même. Il n'y a plus qu'un point fixe et solide auquel dans mes fous ennuis et mes divagations continuelles, je me rattache toujours, c'est vous, c'est Victor, c'est votre ménage et votre maison. Non, madame, depuis que j'ai quitté Paris je n'ai pas pensé une seule fois ni à mademoiselle Cécile, ni à mademoiselle *Nini*, ni à personne qu'à ma mère, et assez tristement pour plusieurs raisons, et à vous comme consolation pleine de charme et de bonnes pensées. Pourquoi donc vous quitter et m'en venir dans une auberge de Besançon sans savoir si j'irai plus loin, et quand? Je me suis déjà fait souvent cette question, nous nous la sommes faite, nous deux Boulanger; et nous n'avons jamais pu nous répondre autre chose, sinon que nous étions bien fous, que nous pensions sans cesse à vous, que nous y penserions jusqu'au bout du voyage, et que nous vous reverrions le plus tôt possible avec bonheur.

Adieu, madame; j'écrirai à Victor, si je continue d'aller; sinon je vous porterai moi-même ma prochaine lettre. Dites mille amitiés à Paul; vous qui êtes la raison même, donnez quelques bons conseils à notre ami Guttinguer avec mille souvenirs de moi.

. . . . . .

Embrassez Victor de ma part, et dans votre cœur si rempli d'épouse, de fille et de mère, trouvez place à une pensée par jour pour votre sincère et respectueux ami

SAINTE-BEUVE

P.-S. Je commence à croire que nous partirons d'ici ven-

dredi pour Bâle. Si un mot de Victor nous attendait à Strasbourg, poste restante, nous le recueillerions au passage comme la manne.

Robelin qui se rappelle à vous fait souvenir Victor qu'il lui a promis les *Orientales* en feuille.

De Worms, de Cologne, Sainte-Beuve écrit encore à Victor Hugo :

Worms, ce dimanche 27 octobre 1829.

Mon cher Victor, nous voici à Worms, sans nouvelles de vous ni des vôtres; nous y pensons toujours, nous parlons continuellement de votre absence; si vous étiez avec nous seulement une heure par jour, et le reste du temps à Paris, à votre femme, à vos belles œuvres, nous aurions souvent besoin de votre parole pour nous fortifier et nous relever; car il y a eu bien des mécomptes dans notre route quoique encore si courte.

Nous avons quitté Besançon fort contents d'en sortir, malgré le bon et cordial accueil de Weiss, de M. Demesmay et autres Francomtois. Mais nous avions hâte d'oublier ces vilaines murailles et ces maisons administratives qui ressemblent toutes à des hôtels de préfecture; nous aspirions à Strasbourg. Eh bien! nous y courons tout de suite, laissant à gauche la Suisse et ses neiges, nous arrivons et courons à la cathédrale; le croiriez-vous? désappointement presque complet. C'est bien moins mon avis que je vous donne, comme vous pensez, que celui de mes deux compagnons; mais le gothique de cette cathédrale, classique entre les cathédrales, est maigre, sec; ce sont de longues baguettes, les sculptures ont l'air d'être *en fonte* (mot de Robelin); rien de gris, d'encroûté, comme disent ces messieurs; rien de cet *écrasé* de la pierre qui plaît tant à voir et qui est comme la ride au front du vieillard, comme la verrue de M. de Chateaubriand du buste de David. La façade a l'air d'être plaquée sur une muraille nue qu'on aperçoit derrière dans les longs intervalles des ogives; c'est du gothique de la décadence, du xve siècle; au reste, en y regardant de plus près, ces messieurs y ont admiré des figures dont

Boulanger vous montrera des croquis; et puis la flèche est aussi fort belle et à leur gré. En somme, cela ne vaut ni Saint-Denis, ni Notre-Dame, ni Saint-Séverin qu'on a sous la main. Après trois jours de séjour, et sans avoir vu le tombeau du maréchal de Saxe, nous nous sommes enfuis de Strasbourg par Cologne et Francfort. Chemin faisant nous examinions à chaque descente de voiture les églises d'Haguenau, de Wissembourg, de... je ne sais pas tous les noms de ces bourgs allemands; d'ailleurs, un pays gras, rond, plantureux, herbeux et feuillu, comme dit notre peintre Boulanger; assez propre aux scènes décrites dans *Werther*; rien d'extraordinaire pourtant. Puis voilà que ce matin, toujours en route pour Mayence et Cologne, notre conducteur nous montre à droite une ville à une lieue dans la brume, où nous ne devions point passer. C'était Manheim, très belle ville, nous dit-il; nous le croyons sans peine. Manheim! nous laissons la voiture, nos places, nous décidons de ne repartir que le lendemain pour avoir le temps de donner un coup d'œil à Manheim; nous y courons, à mesure que nous avancions, les flèches devenaient terriblement rondes et en boules; nous passons le pont de bateaux du Rhin, et nous voilà dans la ville du monde qui ressemble le plus à Versailles, — plus que Versailles même, — c'est du Nancy tout pur, du Stanislas, un Louis XV achevé, une ville superbe au cordeau; nous ne pensions pas que la victoire de Fontenoy pût aller jusque-là; mais il y a décidément, en Allemagne, une bonne portion française; cette belle ville de Manheim, qui devait s'appeler Belle-vue, ou Belle-chasse (comme disent ces messieurs dont je ne fais que vous transmettre les idées et les paroles), appartient au roi de Bavière et est précisément de la force de sa fameuse *Ode sur l'économie*. Nous sortons de Manheim, l'oreille basse et la queue entre les jambes, et nous ne comptons plus sur rien. Nous ne comptions plus même sur Worms où nous sommes allés, à trois lieues de là, pour achever notre journée. Mais heureusement qu'à travers le Louis XV qui la recouvre, nous avons trouvé une admirable partie de cathédrale romane et un coin gothique que ces messieurs sont occupés à dessiner dans ce moment même et dont ils vous donneront des nouvelles. Demain nous partons pour Mayence et Cologne.

Moi, je travaille peu, et même pas, à vrai dire. Je vais, je regarde, je m'inquiète des petits détails du voyage, ce dont ces messieurs me raillent comme une commère; je pense fort à vous, à votre excellente femme, à votre société; un mot de vous à Reims me consolera et me fera prendre patience. Où en êtes-vous là-bas? Je n'ai pas lu de journal depuis Paris; mais j'ai entrevu un article de Latouche, qui fera que je n'écrirai de ma vie une seule ligne dans la *Revue de Paris* : un homme qui se respecte ne remet pas les pieds dans un salon, ou même dans un café, où s'est installé un insulteur. Nous avons entrevu aussi une manigance de Janin, Soulié et le susdit Latouche; les misérables! N'y pensez pas et passez-leur sur le ventre en char. *Othello*? *Hernani*? et son puîné? Mille amitiés au bon Paul à qui j'écrirai, à Guttinguer qui, j'espère, ne nous oublie pas, à Fouinet, Fontaney, de Musset et nos amis. Que dit Planche et s'occupe-t-il toujours de mademoiselle Taglioni? Nous parlons de lui quelquefois. Mes respects à M. Foucher, et mes amitiés bien vives et respectueuses aux pieds de cette bonne madame Hugo. — Mes deux amis se joignent à moi.

Adieu et au revoir bientôt, mon cher et grand Victor,

SAINTE-BEUVE

Cologne, lundi 2 novembre 1829.

Mon cher Victor, nous voici arrivés à Cologne aussi sûrement que les trois Rois, et il est temps qu'aux lettres de désappointement que je vous ai écrites, j'en fasse succéder une de glorification et de *Magnificat*. Boulanger vous a dit notre impression sur Francfort; Mayence, quand nous y sommes repassés, a été au delà de notre attente; la cathédrale de structure romane avec des additions gothiques, et des bas-reliefs et des figures d'évêques du Moyen âge, de la Renaissance, admirables. Boulanger et Robelin ont travaillé beaucoup. A Mayence, pendant que nous y étions, a passé Vitet, qui revenait des Pays-Bas, de Cologne et allait à Francfort; il visite aussi les églises, avec beaucoup de soin et de sagacité, mais dans un but historique, critique, plutôt qu'esthétique; il

constate les dates, les caractères des différents temps, et rattache cela à l'histoire politique et religieuse; il nous a dit sur l'architecture dite romane et gothique des choses curieuses et neuves et qui ont l'air vrai. Les bords du Rhin nous ont ravis, et la cathédrale de Cologne, où nous venons d'entendre un *Requiem* de Mozart pour le lundi de la Toussaint, est pleine d'admirables parties; ses vitraux surtout sont incomparables et Robelin pense qu'il n'y a rien en France de pareil. Il y a, d'un vieux maître allemand, un tableau de l'adoration des Rois qui est une merveille de naïveté et de sainteté sublime, du commencement du xve siècle; l'auteur est, je crois, un Philippe Calf. Après cela, faut-il vous dire toute mon impression à moi personnellement, mon cher Victor? En présence de ces belles choses, je suis moins ému que je ne l'ai été maintes fois de leur idée. En les voyant, je me dis : Que voulais-je de plus? N'est-ce pas ce que je rêvais? Ces bords du Rhin, ces gorges où il passe si étroit et si rapide, ces *nids crénelés* sur les hauteurs, ces vignes sur des coteaux à pic, que puis-je exiger de plus? et de même pour les cathédrales, pour la silhouette de Cologne avec ses flèches, de même pour tout jusqu'à présent. Ce que je gagnerai surtout à ce voyage, c'est d'emporter des choses une idée vraie, et de ne pas pousser à bout et étager en Babel ma fantaisie. Si je voyais l'Espagne, elle me ferait moins d'effet que vos vers d'Estramadure et de Catalogne; il y a dans la réalité toujours quelque côté faible par où l'impression s'étale, fuse et fuit. C'est au cœur du poète qu'il faut voir le monde concentré, éblouissant et complet; c'est à votre cœur que je suis accoutumé à le voir et que je veux revenir le contempler.

Que faites-vous? J'ai vu qu'*Othello* a eu du succès, moyennant quelques sacrifices à la deuxième représentation; tant mieux pour le public et pour l'art. Je m'ennuie bien de vous, je n'ai pas eu de vos lettres et j'en espère une à Reims, mais je sais que vous pensez à moi et que vous m'aimez et cela me suffit sans que vous vous gêniez à écrire. Faites des œuvres. Voilà votre vie. Et madame Hugo parle-t-elle quelquefois de nous? a-t-elle la bonté de nous désirer? Nous parlons bien souvent d'elle, et elle est avec vous au fond de

ma pensée. Mille baisers à vos beaux enfants. Mes amitiés à nos amis, à M. Gautier, qui doit être de retour. Je serai à Paris mercredi environ de l'autre semaine ; c'est-à-dire dans dix jours à peu près, et je reprendrai vie à votre foyer.

Tout à vous,

SAINTE-BEUVE

Sainte-Beuve était revenu à la mi-novembre, et la bonne intimité reprit, mieux sentie encore après la séparation. Le 1er janvier, il apporta aux enfants des jouets et à ses deux amis les épreuves des *Consolations*. Il était pleinement heureux, joyeux, content de lui. Dans ces feuilles volantes, il y avait la plus paisible, la plus douce, la plus pure année de sa vie.

On but à la victoire d'*Hernani* : Sainte-Beuve se promettait d'en rendre compte dans la *Revue de Paris*. Tout était à l'espoir et à la confiance.

Les répétitions d'*Hernani* commencèrent, et tous les incidents de coulisse, les résistances, les bouderies, les jalousies, les impertinences des acteurs, mademoiselle Mars en tête, furent désormais, avec les colères du poète, l'unique sujet des conversations, la préoccupation unique, dans la maison de Victor Hugo.

Mais ce fut bien autre chose aux approches de la première représentation. *Hernani* promettait la bataille qu'il a été : il fallait se préparer à la bataille. Alors le paisible logis de la rue Notre-Dame-des-Champs s'emplit de tumulte et de bruit. Il y avait à distribuer les billets, à marquer les places, à inscrire les combattants. Sainte-Beuve arrivait, inquiet, à son heure accoutumée; il trouvait madame Victor Hugo entourée de trois ou quatre jeunes gens, penchée sur un plan de la salle. Elle lui disait : « Ah ! vous voilà, Sainte-Beuve, bonjour ; asseyez-vous; nous sommes dans le coup de feu, vous voyez. » Il restait dans un coin quelque temps, et se retirait désolé. Il n'entendait rien, lui, à toute cette manœuvre du théâtre et il se sentait inutile et presque importun. Il n'y avait d'attentions, de remerciements et de bonnes paroles que pour ces jeunes et vaillants soldats du combat de demain. Théophile Gautier, actif, ardent, beau à vingt ans comme une médaille antique, venait et revenait, formait des groupes, enrôlait des recrues. Si Sainte-Beuve avait saisi un quart d'heure de solitude avec madame Victor Hugo, Gautier, radieux, agitant sa longue chevelure, entrait triomphalement : « Grande nouvelle ! Nous aurons l'atelier de Charlet ! L'atelier de Charlet viendra travailler ! — Ah ! vraiment ? contez-nous donc ça ! » Sainte-Beuve s'esquivait, navré.

Et voici la lettre amère, irritée, plaintive, violente, souffrante, écrite en lignes inégales, d'une écriture rapide et comme saccadée, que, cinq ou six jours avant la première représentation, il faisait porter à Victor Hugo :

[Février 1830.]

Mon cher ami, vous avez lu ce matin la lettre de Véron. — Eh bien! je viens de lui répondre que je ne ferai pas l'article *Hernani* dans la *Revue,* ni rien désormais. Vous n'en pouvez croire vos yeux; mais cela est bien vrai. — Pour raison, je pourrais bien vous dire que ce sont de malhonnêtes gens qui nous veulent pour dupes, et qu'on se doit à soi-même de ne pas jouer entre leurs doigts comme des marionnettes; voilà la seconde fois que j'écris à Véron que je ne mettrai plus un mot dans sa *Revue*. Et ce serait trop de plaisir pour lui de me reprendre deux fois au même leurre. Mais il ne s'agit pas ici de cela, et pour vous, mon cher ami, je consentirais à tout, même au ridicule. — Mais je vous dirai la vraie raison; il m'est impossible de faire dans ce moment-ci un article sur *Hernani* qui ne soit détestable de forme comme de fond. Je suis blasé sur *Hernani*; je ne sais plus qu'une chose, c'est que c'est une œuvre admirable; pourquoi, comment, je ne m'en rends plus compte. Quant au reste de la question, celle du public, celle de l'art, je vois tout en noir, aussi noir que possible.

Je crois qu'il n'y a pas à espérer de faire adorer l'art en place publique et que c'est s'exposer à des avanies. Votre affaire personnelle (et c'est ce qui me console un peu) est sauve après tout; cette lutte que vous entamez, quelle qu'en soit l'issue, vous assure une gloire immense. C'est comme Napoléon; mais ne tentez-vous pas, comme Napoléon, une œuvre impossible? En vérité, à voir ce qui arrive depuis quelque temps, votre vie à jamais en proie à tous, votre loisir perdu, les redoublements de la haine, les vieilles et nobles amitiés qui s'en vont, les sots ou les fous qui les remplacent, à voir vos rides et vos nuages au front qui ne viennent pas seulement du travail des grandes pensées, je ne

puis que m'affliger, regretter le passé, vous saluer du geste et m'aller cacher je ne sais où ; Bonaparte consul m'était bien plus sympathique que Napoléon empereur. — Il m'est impossible maintenant de penser cinq minutes à *Hernani*, sans que toutes ces tristes idées ne s'élèvent en foule dans mon esprit ; sans penser à cette voie de luttes et de concessions éternelles où vous vous engagez ; à votre chasteté lyrique compromise ; à la tactique obligée qui va présider à toutes vos démarches, aux sales gens que vous devrez voir, auxquels il vous faudra serrer la main. — Je ne vous dis pas tout ceci pour vous détourner ; car les esprits comme le vôtre, sont inébranlables, doivent l'être ; car ils ont leur vocation marquée. Je ne vous le dis que pour moi, pour vous expliquer mon silence, non interprété, et mon inutilité. Le seul article que je puisse faire sur *Hernani*, c'est mon livre des *Consolations* qui paraîtra dans quatre ou cinq jours. Acceptez-le comme expiation, comme excuse de ce que je vous refuse aujourd'hui.

Cette comparaison de Napoléon me revient ; oui, je crois que, comme lui, vous tentez une entreprise impossible, en ce sens que tout l'Empire était en lui et que tout l'art (dramatique) sera en vous. Vous aurez *Austerlitz, Iéna* ; peut-être même qu'*Hernani* est déjà *Austerlitz* ; mais quand vous serez à bout, l'art retombera ; votre héritage sera vacant ; et vous n'aurez été qu'un brillant et sublime épisode qui aura surtout étonné les contemporains. Napoléon devait venir du temps de Mahomet ; vous deviez venir au temps du Dante. Entre des facultés aussi gigantesques et un temps comme le nôtre, il n'y a pas harmonie.

Déchirez, oubliez tout ceci. Que cette lettre ne soit pas un souci de plus dans vos soucis sans nombre. Mais j'avais besoin de vous l'écrire, puisqu'on ne peut plus vous parler seul à seul et que votre foyer est comme dévasté.

Votre inviolable et triste

SAINTE-BEUVE

Et madame ? Et celle dont le *nom* ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux, celle-

là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier, cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue ; le mot de dévouement prostitué, l'*utile* apprécié avant tout, les combinaisons matérielles l'emportant!!!

Le post-scriptum est écrit en travers, à la marge de la dernière page. Et, la lettre partie sans qu'il l'eût relue, Sainte-Beuve, s'il réfléchit à ce post-scriptum, s'interrogea sans doute lui-même, interrogea sa douleur et sa jalousie, et put se répondre par cette question : « Ce que j'ai pris pour de l'amitié, ne serait-ce pas de l'amour ? »

GUSTAVE SIMON

(A suivre.)

NOTES SUR PIE X

I

Joseph Sarto, prêtre vénitien, n'a pas de biographie, et ceux qui ont essayé de lui en faire une ont dû se rabattre sur le modeste milieu dans lequel il vécut. Il a suivi la filière ecclésiastique sans incident, en faisant simplement, mais avec zèle et intelligence, le devoir de chaque besogne.

Fils d'un paysan, qui était garde champêtre et cordonnier à Riese, il reçut d'abord l'enseignement ultra-élémentaire du magister autrichien Gacherlé, puis, ayant pris de son curé quelques leçons de déclinaisons latines, il fit chaque matin les sept kilomètres qui séparent Riese du chef-lieu Castelfranco, où un petit collège avait quelques classes de grammaire. Une famille amie lui permettait de s'asseoir à la table de midi ; il payait son écot en faisant répéter les leçons aux enfants de la maison. Le soir, au retour, souvent pieds nus pour ménager ses semelles, il conduisait la vache à la pâture, tout en apprenant, à l'ombre des ormes, le long du fossé, la leçon du lendemain. La vie était dure dans l'humble famille : huit enfants, dont l'écolier était l'aîné. La mort du père (1852) menaça de mettre fin aux études du jeune « soutien de famille » ; mais la mère, une vaillante femme, tira de l'avant.

L'écolier de Castelfranco obtint une bourse au séminaire

de Padoue. Au bout de quatre ans, il y terminait le cycle des études classiques et emportait le « certificat de maturité » (baccalauréat), constatant que, dans toutes les matières, il avait été un brillant élève. Trait à noter : ce certificat qui mentionne les littératures grecque, latine et italienne, la philosophie (on le traite de « penseur »), les mathématiques et les sciences naturelles (où on lui reconnaît d'exceptionnelles qualités de précision et de netteté) et l'histoire, où on relève surtout sa connaissance des temps modernes) ce certificat ne signale aucun enseignement des langues vivantes. Il y avait cependant, au séminaire, des cours facultatifs de français et d'allemand. L'administration autrichienne occupait alors la Vénétie ; l'allemand était utile : le jeune Sarto s'en assimila quelques éléments grammaticaux ; plus tard, il acquerra l'usage de quelques phrases. Le français, par contre, était étudié plutôt comme une langue savante, pour mettre l'étudiant en mesure de lire quelques-unes des œuvres de notre littérature : Sarto n'acquit jamais l'usage courant de notre langue.

Sarto termina ses études théologiques et ecclésiastiques avec la même distinction (1854–1858), dans ce même séminaire de Padoue qui, par la force de la tradition, conserve quelque chose de l'ancienne et célèbre école de Padoue, et reste supérieur à la plupart des séminaires d'Italie ; le jeune clerc paraît même avoir obtenu la permission de suivre certains cours de l'Université. Après cette préparation exceptionnellement complète, il fut ordonné prêtre à vingt-trois ans (septembre 1858). S'il fût entré dans les cadres de l'enseignement, il est à présumer qu'il se serait fait un nom dans le mouvement littéraire et scientifique de la Haute-Italie. Mais, quelques semaines après son ordination, le voilà vicaire d'un vieux curé malade, bizarre et grincheux, dans un village. Ces paysans de Tombolo mènent une vie rude et pauvre. Leur « vice-curé », comme on dit dans le pays, vécut comme eux, mangeant leur *polenta*, se montrant affable, secourable, prompt à distribuer aux plus besoigneux les quelques sous qu'il épargnait. Les vieux du village se racontent encore des traits de sa vivacité et de sa bonne humeur. Quelques-uns se vantent d'avoir eu leur part des soufflets que le vicaire distribuait volontiers aux gars, quand il les surprenait à proférer ces *bestemmie*,

ces gros jurons d'extraordinaire saveur, dont sont coutumiers Toscans et Vénitiens. Dans ce contact quotidien avec le peuple, au milieu des multiples exigences de cette vie pratique, l'abbé Sarto savait réserver quelques heures à ses livres. Mais, là encore, il s'efforçait de tourner ses études vers la pratique et au bénéfice de ses ouailles : il se formait avec un soin spécial à la parole, à cette parole simple, familière, colorée, naturelle, limpide, dont, maintenant, il donne chaque dimanche un spécimen aux populations romaines qu'il reçoit dans une cour du Vatican.

Durant les neuf ans de ce vicariat (1858-67), se placent la guerre de 1866 et l'affranchissement de la Vénétie. L'agitation patriotique réveilla l'obscur village; le vicaire, à en croire la légende locale, prit sa grande part de la joie populaire. Bien que son frère se trouvât dans les rangs des Autrichiens qui évacuaient Mantoue, l'abbé Sarto aurait fait sonner les cloches au passage du dernier détachement impérial et hisser le drapeau tricolore sur le clocher et le presbytère; il présida ensuite, dans son église, au plébiscite par lequel ses paroissiens demandèrent leur réunion au royaume d'Italie.

Pendant ce temps, les conditions de vie s'étaient faites particulièrement dures dans la maison de la veuve Sarto qui, privée de l'aide de ses deux fils, était forcée d'entretenir tant bien que mal ses six filles. Le petit patrimoine de trois hectares dut être vendu : « Que ferons-nous, maintenant que nous ne possédons plus rien au soleil? » disait tristement la mère à son fils en lui remettant l'acte de cession. « Consolez-vous, mère, Dieu y pourvoira », fut la réponse; le pape aujourd'hui répond de même, dans les moments difficiles. Finalement, le vicaire devint curé : son évêque de Trévise l'appela à une paroisse, à Salzano, gros bourg campagnard avec une banlieue très étendue de fermes disséminées.

Dans la Haute-Italie, on assistait alors aux débuts des caisses rurales et des coopératives agricoles qui, depuis lors, se sont multipliées; grâce à son curé, la paroisse de Salzano fut une des premières à posséder ces institutions. L'affabilité du curé triompha de l'esprit routinier des paysans : dans ce prêtre progressiste, ils reconnaissaient un des leurs, qui mettait son cœur et son intelligence au service de leurs intérêts. Il y allait,

d'ailleurs, avec toute sa naïve simplicité. Un usage patriarcal s'est conservé dans cette partie de la Vénétie : si le curé se trouve dans une maison au moment où sonne l'*angelus* de midi, il doit s'asseoir à la table de famille et prendre sa part du repas. Le curé Sarto restait de bonne grâce, mais à la condition qu'aucun supplément ne fût ajouté au frugal menu : « Il mangeait comme nous, racontait un ancien du village, de la soupe et de la *polenta*; mais il buvait bien moins. »

Avec la même aisance affable qu'à la table des pauvres, il s'asseyait à la table des riches. Salzano est un lieu de villégiature. Des bourgeois de Trévise, de Padoue, de Venise y ont des villas, où ils viennent passer la saison chaude. Le curé ne négligeait pas ces paroissiens de passage ; il réussissait à les intéresser aux multiples besoins de la paroisse et de sa clientèle d'indigents. C'est ainsi que s'établirent des relations cordiales entre le curé et la famille de l'industriel israélite Romanin, dont les établissements donnaient du travail à trois cents ouvrières : le curé sut, plus d'une fois, éveiller la sollicitude patronale. Il donnait des leçons de littérature au fils du financier ; député aujourd'hui, ex-sous-secrétaire d'État, ce « paroissien » a été l'un des premiers Vénitiens qui visitèrent le nouveau pape au Vatican.

Au bout de neuf ans de ministère paroissial, en 1876, l'habile curé fut appelé aux honneurs d'un canonicat de la cathédrale de Trévise. Mais, pour utiliser l'activité de ce chanoine de quarante ans, l'évêque lui fit bientôt cumuler les fonctions de secrétaire général de son administration diocésaine, de directeur de son séminaire, de primicier du chapitre, d'examinateur synodal du clergé, de membre du tribunal de l'officialité ecclésiastique, etc. Finalement, Sarto devint vicaire général. Pour suffire à ces besognes multiples, il fallait une force de travail prodigieuse. Levé avant l'aube, ses dévotions personnelles accomplies, Sarto faisait une instruction ascétique à ses séminaristes, puis s'en allait au chœur des chanoines, puis à son cabinet de la chancellerie épiscopale ; entre temps, il faisait chaque semaine tantôt une conférence aux étudiants, tantôt une leçon aux séminaristes ; suppléait d'office tout professeur malade ou empêché ; s'installait tour à tour dans la chaire de philosophie ou de dogmatique, de

morale, de liturgie ou de droit canon; se donnait littéralement tout à tous. Ces laborieuses années de Trévise achevèrent de former en lui l'administrateur, l'homme de gouvernement ecclésiastique.

A la mort de son évêque, en 1879, le vicaire général devint naturellement vicaire capitulaire, chargé de l'administration intérimaire du diocèse. Pourtant, malgré quelques pronostics, ce ne fut pas lui, ce fut son vieil ami et collègue Callegari, qui fut appelé à recueillir la succession. Mais Sarto continua d'être le vicaire général de son ami. Il le resta sous un nouvel évêque, quand monseigneur Callegari passa du siège de Trévise à celui de Padoue. Neuf ans encore de cette vie d'administrateur firent de l'ancien vicaire de Tombolo un candidat tout naturellement désigné à la mitre : lorsqu'en novembre 1884, le chanoine de Trévise fut préconisé par Léon XIII au siège de Mantoue, nul ne s'étonna; puis, lorsque la bienveillance papale l'éleva au patriarcat de Venise et à la pourpre cardinalice, il parut à tous que cette promotion lui était due.

*
* *

« Ma vie fut moult peineuse », pouvait dire, avec le Charlemagne de la *Chanson de Roland*, le prêtre Joseph Sarto au souvenir de ses débuts. Ils avaient été durs, en effet, et il semble qu'ils aient laissé leur empreinte sur sa physionomie et sa vie tout entière. Il a eu le bon goût de ne pas rougir de l'humilité de ses origines, de vouloir que sa famille ne sortît point de ses habitudes premières, et de garder lui-même la simplicité de sa vie antérieure sous la dignité des charges suprêmes; en prenant des formes du cérémonial royal et pontifical ce que la liturgie lui impose, il a manifesté, avec une spirituelle désinvolture, qu'il n'y attache aucune estime de parvenu. Surtout, il a conservé une sympathique compassion aux peines et aux difficultés de ceux qui souffrent. Mais s'il a le souvenir que la vie lui a été pénible, il a aussi le sentiment très vif qu'il a su triompher par l'âpre obstination de son effort.

Ayant été dur à lui-même, il n'hésite pas à être exigeant pour les autres, rigide en ce qui touche les services dont il a la garde. Vicaire général de Trévise, lorsqu'il avait à faire à

quelque séminariste indolent ou négligent, il lui disait volontiers : « Moi aussi, j'ai souvent ressenti la fatigue du chemin, mais je m'appuyais un instant contre la carriole et puis, bravement, je continuais ma route ». Plus d'un prêtre de Venise a fait quelques réserves sur la « paternelle bonté » de son patriarche. « Il s'agissait de marcher droit avec lui, disait l'un d'eux, car il était autoritaire, il n'admettait ni résistance ni temporisation. A la moindre tergiversation, nous risquions d'être suspendus ou interdits, tout cela dans les formes les plus affables sans doute, mais avec une inflexible fermeté. » Plus d'un clerc de Saint-Marc trouvait que la paternelle rigueur de son chef frisait la dureté ; mais la popularité du patriarche parmi les laïques, qui ne recevaient pas ces coups de la crosse épiscopale, décourageait toute velléité de résistance. Aujourd'hui les subordonnés du chef de l'Église sont évêques et prélats. En matière de discipline, particulièrement sur le chapitre du vieux droit canon *De vita et honestate clericorum*, l'ancien chanoine de Trévise pourra bien avoir le rigorisme d'un réformateur.

En cette ascension vers les honneurs, il serait injuste pourtant de ne pas noter les multiples interventions de cette fée que les sceptiques appellent la chance, mais où les croyants aperçoivent la main de Dieu. Sans les leçons et l'intervention du bon curé Fusarin, le jeune campagnard de Riese n'aurait jamais pu fréquenter le collège de Castelfranco. Puis, il se trouva que le forgeron de Riese était le frère du patriarche de Venise d'alors, le vieux cardinal Monico, né dans ce même village de Riese, une soixantaine d'années avant le fils du garde champêtre. Le forgeron exposa au cardinal le cas du petit Sarto ; le curé y joignit son certificat ; les notes des écolâtres de Castelfranco étaient bonnes : le patriarche disposait justement d'une bourse au *studio* de Padoue ; il en fit bénéficier son jeune concitoyen.

Le retour au diocèse natal de Trévise, la nomination au vicariat de Tombolo et à la cure de Salzano étaient des actes tout naturels de l'administration épiscopale. Mais comment le curé Sarto fut-il appelé, plus tôt qu'un autre, aux honneurs d'une stalle de chanoine? On raconte que, pour un hôpital, il avait fait une grosse dette qui lui valut le blâme

amical de son évêque : « Il faut le tirer de là, ajouta celui-ci, sinon il finira par porter l'encensoir au Mont de Piété » ! Cette heureuse faute valut à notre curé une part dans l'administration diocésaine. Puis, voyez encore l'heureuse rencontre : son condisciple et ami Callegari était devenu évêque de Padoue. A la mort de son voisin de Mantoue, Callegari se dit que son ami et ancien vicaire général avait toutes les qualités pour recueillir une succession exceptionnellement difficile. Il en écrit à Rome. Il se trouve encore que le cardinal-vicaire, Parocchi, était né à Mantoue; il y avait été professeur et curé. Nommé par Pie IX à l'archevêché de Bologne, Parocchi n'avait jamais pu obtenir l'*exequatur* du gouvernement italien, si bien que Léon XIII avait fini par l'appeler en curie, où, depuis deux ans, conciliant tant bien que mal les habitudes intellectuelles d'un esprit merveilleusement ouvert avec l'apprentissage d'un métier d'administrateur, il exerçait spirituellement et nonchalamment les fonctions de cardinal-vicaire. Le diocèse de Mantoue lui tenait d'autant plus à cœur que, peut-être, il ne se sentait pas absolument irresponsable de l'état désordonné où se trouvait ce diocèse. Il se rallia donc à l'idée de Callegari. Il parla au pape avec une persuasion si insinuante qu'il entraîna Léon XIII.

Pour continuer cette série de bonheurs, voyez encore avec quelle facilité s'arrangent les rapports entre le nouvel évêque et le pouvoir royal. L'Italie moderne, dit-on, est un pays de séparation entre l'Église et l'État ; certains prétendent même qu'elle est comme un jardin de culture pour l'Église libre dans l'État libre. Tout cela n'est vrai qu'à l'italienne : entre l'État et l'Église, la nomination des évêques demeure un lien. Après la prise de Rome, le nouveau pouvoir avait supprimé, par la Loi des Garanties, les anciens concordats et renoncé au droit de nomination des évêques; mais deux droits demeuraient : les droits de *patronat* et d'*exequatur* royal.

Depuis le XIe siècle, depuis les jours du roi normand Robert Guiscard, tous les diocèses de l'Italie méridionale sont de *patronat* royal, c'est-à-dire que les évêques sont à la nomination du roi. Au début du régime piémontais, on se demandait comment Victor-Emmanuel, excommunié et n'entretenant aucun ambassadeur auprès du Saint-Siège, allait faire valoir

cet antique héritage. En France, le problème aurait été d'une solution difficile ; mais en Italie les ruptures ne sont jamais nécessairement des ruptures. Un *modus vivendi* arrangea les choses. Quand le pape a choisi un titulaire pour un siège épiscopal, le secrétaire d'État de Sa Sainteté avise, par une confidentielle indiscrétion, le candidat élu. Aussitôt, ce candidat, comme de lui-même, fait parvenir au garde des sceaux royal une belle requête, demandant que Sa Majesté veuille bien le nommer au siège vacant. En suite de quoi, comme par hasard, un décret royal et un rescrit pontifical, datés généralement du même jour, nomment simultanément le chanoine X. à l'évêché. Sur ce, le pape, qui n'a évidemment pas lu la *Gazetta Ufficiale*, procède à la préconisation de l'élu. Le nouvel évêque, ayant retiré ses bulles de la chancellerie pontificale, les porte au Ministère de Grâce et Justice qui les enregistre et leur donne l'*exequatur* royal... au bout d'un délai de six mois, durant lesquels l'économat royal continue d'encaisser les revenus de la mense épiscopale, en vertu du droit de régale.

Mais tous les évêchés ne sont pas de patronat royal. Un certain nombre sont de « libre collation papale », ce qui n'empêche que la procédure soit la même, ou peu s'en faut, car après la « collation » papale, il faut encore l' « acceptation » du roi, l'*exequatur* royal. Aussi, pour éviter que la « libre collation du pape » ne donne lieu à un conflit, le candidat, toujours en son nom personnel, interroge ou fait interroger d'avance le garde des sceaux : Sa Majesté lui accordera-t-elle l'*exequatur*? Le ministre, qui est presque toujours un homme d'esprit, surtout s'il appartient au parti radical, s'empresse de répondre, avant le consistoire, par l'assurance désirée : sur quoi la chancellerie pontificale, avisée de la bouche à l'oreille, donne les bulles. La suprématie du pouvoir civil et la liberté du pontife sont également sauvegardées. Et la séparation de l'Église et de l'État demeure un grand principe.

A l'abri de ce rideau, la politique humaine emploie ses procédés habituels. Il y a des malentendus, des préventions à dissiper, des informations à réunir, des assurances à fournir, des intentions à mettre au clair, des combinaisons à respecter. Merveilleux moment pour l'activité discrète de la

petite troupe d'agents officieux et confidentiels, de robe courte ou de robe longue, qui font un service régulier entre le Quirinal et le Vatican! D'ailleurs, le candidat a des amis personnels, quelque haut fonctionnaire, quelque sénateur ou quelque député. La petite ville dont il s'agit de pourvoir la cathédrale s'émeut; son municipe se met de la partie, son député s'agite. Tout ce monde s'emploie de son mieux : à la préfecture, chez le procureur du roi, dans les bureaux et le cabinet du garde des sceaux et, au besoin, même au Palais Royal. Plus le député est radical, plus ses démarches sont actives, et plus aussi son intervention est efficace. Voilà comment, dans le pays de Cavour, on sait éviter les conflits, tourner le cap de « l'entente préalable », concilier spirituellement l'esprit concordataire avec le régime de la séparation.

Pour l'évêque élu de Mantoue, en 1884, cette procédure fut rapide. L'évêché de Mantoue n'est pas de *patronat*, mais seulement d'*exequatur* royal. Les délais de la régale furent réduits au minimum : préconisé le 10 novembre, Sarto prenait possession de son siège le 19 avril suivant. Les négociations furent plus longues, lorsque, neuf ans plus tard, il s'agit du siège patriarcal de Venise. L'ami Callegari de Padoue venait de refuser ce siège; il avait encore suggéré le nom de son cher camarade, et le cardinal Parocchi n'avait eu aucune peine à décider encore Léon XIII. Monseigneur Sarto n'avait pas eu de difficultés politiques à Mantoue. Créé cardinal le 12 juin 1893 et préconisé patriarche de Venise trois jours après, il semblait devoir s'embarquer sans trop de peine sur la gondole du *Canale Grande*. Et cependant sa nomination, sinon sa personne même, devint l'occasion d'un conflit.

Un avis du Conseil d'État, en 1877, avait déclaré éteint l'ancien *patronat* de la République Sérénissime. Mais M. Crispi entendait se prévaloir de ce patronat. En réponse à ses premières communications officieuses, le nouveau cardinal reçut du ministère l'avis qu'il s'agissait non pas du simple *exequatur*, mais de la nomination de *patronat*, et que, partant, il fallait adresser une demande au roi. La chose paraissait dure à Léon XIII; des mémoires historiques et juridiques entretinrent la controverse : « Arrangez-vous de votre mieux, finit par dire Léon XIII à son patriarche, mais ne compromettez pas

la dignité de la pourpre ». On arrêta la formule d'une pièce vague, dont on n'a jamais su si c'était une demande ou un exposé. Or, M. Crispi avait les nerfs surexcités par l'ombre de quelques missionnaires français, apparus dans sa nouvelle colonie éthiopienne. Ses agents officieux firent comprendre au Vatican que les intérêts religieux des sujets du Négus réclamaient une nouvelle organisation ecclésiastique. En septembre 1894, un décret de la Propagande érigeait la préfecture apostolique de l'Érythrée, et des capucins italiens substituaient leur apostolat à celui des Lazaristes français. Aussitôt M. Crispi trouva que la formule du cardinal Sarto était suffisamment explicite, si bien que, le 24 novembre, le patriarche ballotté faisait son entrée solennelle dans la cité des doges... Pie X, il y a quelques mois, eut à nommer son successeur au siège de Saint-Marc : « Je vous laisse libre de faire comme moi », lui dit le pape, et l'exemple fut suivi; la vague et équivoque formule fut rédigée, les amis officieux s'entremirent, le gouvernement trouva le tout suffisamment clair, et le décret de nomination royale parut à la *Gazetta Ufficiale*.

***

On a pu faire la remarque que Pie X, dans ses premiers actes, a répété ou exécuté ce qu'avait déjà fait ou conseillé l'évêque de Mantoue et le patriarche de Venise. L'évêque avait réclamé l'abolition de l'abstinence du samedi : ce fut une des premières dispenses édictées par le pape. Le patriarche avait adressé à Léon XIII un mémoire sur la musique religieuse et dressé un règlement pour le diocèse de Saint-Marc : dès les premières semaines, le pape reproduisait mot pour mot ce règlement, en l'étendant à l'Église universelle. A Mantoue, comme à Venise, il avait commencé par serrer les freins de la discipline en imposant aux clercs la visite canonique de leurs églises et en les soumettant à des règlements diocésains : à Rome, il s'empressa de faire publier des règlements signés du cardinal-vicaire, pour ordonner la visite apostolique de toutes les églises et couvents, et il annonce la prochaine codification du droit ecclésiastique. Aussi les augures de la Curie pensent que, pour pronostiquer ce qu'en toutes choses

sera et fera le pape, il est bon de voir de plus près ce que fit et projeta l'évêque de Mantoue ou le patriarche de Venise.

Partout, sa première sollicitude s'était portée sur la discipline et la police du sanctuaire et de ses ministres. A Mantoue, l'évêque trouvait un champ riche en ivraie. La ville des Gonzague avait été, durant un demi-siècle, en proie aux sectes politiques et aux conspirateurs de la « Jeune Italie »; les passions révolutionnaires s'agitaient ; l'annexion récente au royaume d'Italie ne faisait que les rendre plus intenses. En haine de la domination autrichienne, les classes cultivées professaient un anticléricalisme violent, et les classes populaires étaient envahies par le socialisme anticlérical. Une partie du clergé s'endormait dans une indifférence fort peu canonique. Les plus cultivés avaient étudié à Vienne et s'y étaient imbus des idées quasi schismatiques du joséphisme ou des idées rationalistes des philosophies allemandes. Beaucoup étaient incultes et paresseux.

Tout ce clergé était sans prestige et sans influence. Le chanoine chargé des prédications de la cathédrale, se contentait, chaque dimanche, de lire une prose écrite ou transcrite; beaucoup de curés supprimaient sermons et catéchismes; beaucoup quittaient leur paroisse, même le dimanche; plusieurs paroisses avaient élu, au suffrage universel, des curés en rupture avec leur évêque ; certains curés avaient régularisé une vie irrégulière en passant au protestantisme vaudois; un chanoine de la cathédrale s'était laïcisé et enseignait, — avec talent d'ailleurs, — la philosophie positiviste à l'Université. Enfin l'activité tempétueuse d'un évêque batailleur, porté aux polémiques et aux attitudes intransigeantes, et qui pendant dix ans n'avait pu gouverner son clergé faute d'*exequatur* royal, avait augmenté le gâchis.

Dans les premiers de ses rapports, l'évêque constatait tristement cet état des choses en un latin élégant et fluide, empreint de sincère mélancolie. Ses rapports ultérieurs marquent certaines améliorations : la visite canonique aussitôt entreprise avec questionnaires et enquêtes ; les remontrances aux paroisses écrites dans leurs livres; les exhortations particulières faites aux prêtres ; les règlements, sanctionnés dans un synode diocésain, intimant aux pasteurs l'obligation de

résider et de prêcher, chaque dimanche, non pas des sermons verbeux et creux, mais des instructions prenant leur texte dans le catéchisme du Concile de Trente ; l'évêque même prêchant dans sa cathédrale, concurremment avec des prédicateurs de renom, appelés du dehors; l'évêque parlant partout, au cours de ses visites ecclésiastiques, jusqu'à trois et quatre fois par jour; la prescription imposée aux prêtres de faire, à intervalles prévus et sous peine de suspens *ipso facto*, des exercices religieux dans quelque maison de retraite; une action personnelle de l'évêque sur les négligents, les irréguliers ou les coupables; des avis, circulaires, mandements multipliés, que monseigneur Sarto polygraphiait lui-même, par motif d'économie; surtout la réouverture du séminaire, fermé depuis de longues années, et où l'évêque faisait lui-même des cours réguliers. Ainsi disparurent les plus criants des abus et des scandales; monseigneur Sarto, en fin de compte, laissa à son successeur de Mantoue un héritage allégé.

A Venise, le patriarche trouvait des cadres ecclésiastiques mieux ordonnés et mieux tenus. Mais, là encore, bien des réformes étaient nécessaires, et ce fut à la même méthode qu'il eut recours : visite canonique, synode diocésain édit de prescriptions diverses, organisation de retraites ecclésiastiques et de conférences pastorales ; même souci de développer l'enseignement religieux par la chaire et les catéchismes, sollicitude incessante pour l'amélioration du séminaire, pour la formation ascétique et morale du jeune clergé, pour sa culture, mais pour une culture professionnelle et pratique, et non purement intellectuelle et contemplative.

Les difficultés de ses débuts épiscopaux fortifièrent, en Joseph Sarto, un tempérament de réformateur : sa physionomie tranquille et douce y prit cet air triste, à l'œil voilé, l'air habituel aux réformateurs d'Église. De là encore, cette confiance mystique de l'homme d'action qui, en face des obstacles, en appelle à la Providence pour suppléer à l'insuffisance de son propre effort : *Facienti quod est in se, Deus non denegabit gratiam!* dit un vieil adage des écoles théologiques, *quand on fait tout ce que l'on peut, Dieu ne refuse jamais la grâce.* De là enfin, cette fermeté un peu cassante, ce penchant autoritaire, ces coups de volonté ; les

catholiques italiens en ont pu faire l'épreuve, dès la première année du nouveau pontificat, en l'affaire désormais fameuse de l'*Œuvre des Congrès (Opera dei Congressi)*.

L'action politique étant interdite par la papauté aux catholiques italiens, ils se sont jetés avec ardeur dans ce qu'ils appellent « l'action sociale ». Surtout dans l'Italie du Nord, où, favorisé par les conditions et nécessités économiques, le parti socialiste faisait de rapides progrès, les catholiques organisèrent des mutualités, des coopératives, des caisses rurales, des banques populaires, des unions professionnelles. Léon XIII donna l'impulsion à ce mouvement par son Encyclique *Novarum rerum* de 1891 et par l'organisation de l'*Œuvre des Congrès*.

L'organisation était forte : des comités paroissiaux, diocésains et régionaux, par un système gradué d'élections et de délégations, aboutissaient à un Comité central et permanent. A tous les échelons, le contact était intime entre ces comités et les autorités ecclésiastiques. Léon XIII voulait que cette organisation concentrât toutes les initiatives catholiques dans la péninsule. Cette obligation ne plaisait que médiocrement à un groupe de « jeunes », qui s'enflammaient pour les idées nouvelles, et même pour certaines doctrines de l'école socialiste. Dans la plupart des congrès annuels, les « jeunes » accusaient les vieux d'être des réactionnaires routiniers et inintelligents ; les vétérans reprochaient aux « jeunes » leurs tendances révolutionnaires. Bon nombre de ces « jeunes » appartenaient au clergé, et les évêques commençaient à s'inquiéter de ces vicaires qui, pour l'action démocratique et sociale, négligeaient les devoirs de leur ministère. Léon XIII cependant temporisait, expliquait, exhortait et tâchait de concilier. Vers la fin de son pontificat, il accepta la démission du président général, le comte vénitien Paganuzzi, que les impatients taxaient de « tardigrade », et chargea le jeune et progressiste comte Grosoli de modérer et d'équilibrer les tempéraments divers.

Quand Pie X succéda, les uns rappelaient son ancienne sollicitude pour les œuvres populaires, et le disaient favorable aux démocrates. D'autres rappelaient sa vieille amitié pour le comte Paganuzzi et pour quelques autres Vénitiens qui

siégeaient à la droite conservatrice de l'association. En novembre 1903, à l'occasion d'un congrès tenu à Bologne, Pie X donna au président Grosoli la plus ample liberté de mettre à l'ordre du jour les sujets les plus osés : avec la gauche démocratique, Grosoli triompha de l'opposition de Paganuzzi et des conservateurs. Les démocrates exultaient; comme il arrive d'ordinaire, ils oublièrent l'indispensable modération dans la victoire; et les thèses les plus aventurées furent produites. En janvier 1904, Pie X leur décochait un règlement en vingt articles, assez curieusement découpés dans les encycliques de son prédécesseur; mais Léon XIII, au bout de ses encycliques, semblait dire : « Voilà les idées justes et vraies que je vous expose : inspirez-vous-en et suivez-les. » Pie X disait : « Voilà la loi, observez-la. » Au commencement de juillet 1904, Grosoli, mis en minorité par la droite, qui prenait sa revanche, accourt à Rome et donne sa démission de président. Le pape la refuse, renouvelle à Grosoli l'assurance de toute sa confiance. Tout joyeux, le président écrit une circulaire à ses collaborateurs. Il paraît que certains termes de ce document déplurent à Pie X, car aussitôt une note officielle de l'*Osservatore Romano* infligea à l'auteur un désaveu sec et sommaire. Nouvelle et, cette fois, définitive démission du comte Grosoli. Coup de foudre : une ordonnance du secrétaire d'État ordonne la dissolution de l'*Œuvre des Congrès*.

Comment expliquer cette suite d'apparentes contradictions et ce coup d'autorité contre une organisation que Léon XIII avait mis près de trente ans à développer, et qui, si elle était quelque peu difficile à manier, n'en constituait pas moins une force sérieuse? Que dire de cette méthode, qui résout les difficultés à coups d'autorité, et qui détruit sans rien mettre à la place? Le pape a voulu supprimer toute infiltration politique dans un organisme dont la politique devait rester exclue; mais il n'a tué le microbe qu'en tuant l'organisme qui lui paraissait atteint. Le moyen est efficace, mais quelque peu sommaire.

*
* *

Dès les premiers jours du nouveau pontificat, certains catholiques de France et autres pays s'en allaient répétant

avec candeur : « Enfin, nous avons un pape religieux, qui ne fera pas de politique! » Pie X lui-même a protesté contre cette ineptie : dans sa première allocution consistoriale aux cardinaux (9 novembre), il a relevé l'absurdité d'une théorie qui voudrait que le gouvernement de l'Église universelle se désintéressât de la vie publique des églises particulières. Mais quelle serait la politique de Pie X?

A l'égard de l'Italie officielle, de son roi et de son gouvernement, il faut peut-être chercher dans le passé de l'évêque et du patriarche, les précédents qui font prévoir la conduite du pape. S'inspirant des vieilles traditions municipales des cités italiennes, à la veille d'entrer dans sa ville épiscopale de Mantoue, monseigneur Sarto avait adressé une lettre de bienvenue au maire, où il exprimait l'espoir d'entretenir de bons rapports avec l'autorité civile : « J'espère que l'administration de la ville voudra me donner son concours lorsqu'il s'agira de l'exercice de mon ministère pastoral; quelque différents que soient les terrains de notre action respective, nous devons cependant nous trouver unis en vue du but suprême, le bien de nos concitoyens. Aucune collision entre les deux pouvoirs n'a de raison d'être, puisque religion et société procèdent d'une origine commune. » Et, dans cette ville où les partis radicaux occupaient le *municipio*, l'évêque, à force de bonne grâce avenante, réussit toujours à demeurer en bonne entente avec les autorités, sans dissimuler jamais les ambitions de son zèle sacerdotal : « Défiez-vous, écrivait-il dans sa lettre pastorale d'adieu au clergé mantouan, de ceux qui, pour se concilier les ennemis déclarés de l'Église, rêvent d'une certaine conciliation bâtarde des deux puissances. Ils voient sans doute le mal du conflit, mais ils en attribuent toute la responsabilité à l'Église, sans tenir compte ni des doctrines de la sagesse traditionnelle ni des manifestations de l'autorité toujours opportune du Saint-Siège ».

A Venise, les relations avec la préfecture varièrent, suivant le tempérament des représentants du gouvernement royal : des problèmes délicats se présentèrent. Dans les grandes villes d'Italie honorées de la visite des souverains, comment les évêques doivent-ils offrir leurs hommages aux Majestés piémontaises? Au temps du premier roi d'Italie, l'abstention des

évêques était de règle : Victor-Emmanuel II l'acceptait volontiers. Sous le règne de Humbert Ier et de la dévote reine Marguerite, il fallut bien trouver les *combinazione*. Il fut admis que, dans les régions autres que les anciens États pontificaux, les évêques pouvaient, sans déroger aux principes, recevoir les souverains à la porte de leur cathédrale, avec le rituel consacré dans l'ancien patrimoine de Saint-Pierre ; si un simple évêque de Terni ou de Spolète suivait cet exemple, il était plutôt excusé au Vatican que désavoué. Mais la question se compliquait quand l'évêque était cardinal de l'Église romaine, représentant-né du Souverain Pontife, prince de la famille papale, l'un des héritiers présomptifs de la tiare. Généralement, le cardinal trouvait un motif plausible d'être absent de sa ville épiscopale à l'arrivée du roi. L'effet produit sur l'opinion publique fut considérable lorsqu'à Naples, en 1884, durant l'épidémie cholérique, on vit le roi Humbert et le cardinal Sanfelice se rencontrer au lit des malades.

Le cardinal Sarto avait à peine passé quelques mois à Venise, lorsqu'au printemps de 1895 le roi Humbert vint y recevoir la visite de l'empereur Guillaume. Le cardinal demanda des instructions à Rome, et Léon XIII l'ayant laissé libre de se comporter comme il le jugerait opportun, il dédaigna l'expédient de l'absence : il se présenta au palais royal dans l'appareil des grands jours, sur la gondole patriarcale. L'entrevue fut courtoise : le roi se déclara enchanté de la déférence du patriarche, et le cardinal avoua sa satisfaction d'avoir présenté ses hommages au souverain national de la Vénétie. Monseigneur Sarto ne renouvela pas cette visite solennelle toutes les fois que le roi vint à Venise ; on assure, toutefois, qu'il fut souvent reçu par le souverain en audience privée. Puis on remarqua son empressement à ordonner des *Te Deum* en toutes les circonstances heureuses pour l'Italie ou pour sa dynastie. D'autre part, lorsqu'à la fin de juillet 1900 le roi Humbert fut frappé par un anarchiste, le cardinal Sarto, le premier de tout l'épiscopat italien, publia, dès les premières heures de la matinée, un manifeste où il flétrissait en termes émus l'attentat et ordonnait la célébration de services funèbres pour la royale victime. Et lorsque, quelques semaines plus tard, la reine Marguerite alla réfugier sa dou-

leur dans la solitude de Murano, il s'empressa de porter à l'auguste veuve ses hommages et ses consolations.

Le nouveau souverain vint à Venise en mai 1903, et le patriarche fit sa visite officielle. Victor-Emmanuel III lui témoigna toutes les déférences, s'excusant que les cérémoniaires du protocole eussent mal observé l'ordre des préséances à son égard. Quelques jours auparavant, avait été posée la première pierre du Campanile nouveau. La cérémonie était présidée par le comte de Turin, assisté du ministre italien Nasi et du ministre français, M. Chaumié. Le patriarche, dans toute la pompe de la pourpre romaine, prit part à cette fête municipale; il fit un discours sur l'alliance à Venise du sentiment patriotique et des traditions religieuses. M. Nasi eut le mauvais goût de prononcer une harangue où il réveilla le souvenir des conflits entre la Sérénissime République et la Papauté. L'opinion sut gré au patriarche de l'attitude silencieuse qu'il garda en cette occasion... Trois mois plus tard, il entrait au conclave et en sortait pape : qu'allaient devenir ses bons rapports avec l'Italie officielle?

Le nouveau pontife, tout d'abord, n'innova rien. Il donna sa première bénédiction à l'intérieur de Saint-Pierre et ne notifia pas son avènement au roi d'Italie, dont les troupes avaient d'ailleurs fort bien maintenu l'ordre sur la place de Saint-Pierre durant le conclave, et présenté les armes au cardinal-diacre proclamant l'élu. A ce moment, M. Zanardelli commit un impair. Il avait autorisé les préfets à assister aux services funèbres pour l'âme de Léon XIII, dans les villes où les évêques les conviaient. Il leur défendit au contraire d'aller entendre les *Te Deum* pour l'avènement de Pie X. Mais M. Zanardelli mourait bientôt et M. Nasi disparaissait de la façon singulière que l'on sait; la politique italienne se trouva aux mains opportunistes de M. Giolitti. Pie X, après une protestation en termes généraux et sobres contre l'occupation piémontaise de Rome, ne se laissa porter à aucun acte agressif ni même déplaisant à l'égard du gouvernement royal. Au contraire, rompant avec les traditions longtemps maintenues, il ouvrit les portes du Vatican au personnel du Quirinal : dames d'honneur de la reine et gentilshommes de la Cour, fonctionnaires et diplomates royaux, députés et

sénateurs allèrent recevoir la bénédiction du successeur de Pie IX et de Léon XIII. Les « dames blanches » étaient dans le ravissement : « Nous ne sommes donc plus des excommuniées! » A plus d'une reprise, la légende narrait même de mystérieuses visites de la reine Marguerite dans les salles Borgia, où Pie X, par hasard, se serait trouvé à contempler les fresques du *Pinturicchio*.

Il est vrai que les hommes politiques qui traversaient la salle des Suisses étaient surtout des Vénitiens, à la suite des Romanin et des Brandolin. Il est vrai encore que la facilité avec laquelle Pie X distribuait ses audiences en diminuait la signification. « Toutes ces audiences dont on exagère l'importance, disait un jour le secrétaire d'État, n'en ont aucune en réalité; le pape est porté à recevoir tout le monde : il recevrait M. Zanardelli, il recevrait le roi, s'ils se présentaient..., sauf à les excommunier le lendemain, si les canons de l'Église lui en faisaient un devoir. » Mais ces petits épisodes n'en étaient pas moins une nouveauté que salons « blancs » et salons « noirs », Guelfes et Gibelins, commentèrent vivement durant tout cet hiver.

Nouvelle surprise : Victor-Emmanuel III va à Bologne et le cardinal-archevêque de Bologne est invité par le pape à présenter ses hommages au roi. Bologne est une ancienne ville de l'État pontifical. Le pape entendait-il donc renoncer à sa revendication du patrimoine de Saint-Pierre? Les officieux, après coup, expliquèrent que Bologne n'était pas Rome. Mais alors, se demanda-t-on, qu'est-ce désormais que le domaine de Saint-Pierre? est-ce le Transtévère? la cité Léonine? l'enceinte de la Zecca? Après l'audience, le cardinal reçut du roi une invitation à dîner et l'accepta; le roi et le prince de l'Église parurent au balcon et saluèrent la foule en liesse, aux lueurs des feux de Bengale voilant de leur fumée la grande ombre de Jules II. Or, la veille précisément, l'ambassadeur de France auprès du Vatican avait quitté Rome. Cette coïncidence fit courir une émotion à travers le pays de France. Cette émotion, le Vatican l'avait-il prévue et voulue? Trop souvent, il ne prévoit pas les effets que ses actes pourront produire au delà du pont Milvio.

Tout cela permet de prévoir en quel sens évoluera la poli-

tique pontificale à l'égard du roi et du gouvernement italien. Tant qu'un conflit de caractère strictement religieux ne se produira pas, cette politique sera empreinte de déférence et d'accommodante souplesse. On ne renoncera à rien formellement; mais on ne revendiquera rien sous des formes violentes. Et l'Italie, de son côté, avec son esprit politique, saura se contenter de ces tacites équivoques. Elle l'a montré déjà dans l'épisode de cette fameuse note aux puissances, où M. Jaurès a vu une insulte à la France. Sur les bords du Tibre, on sentit bien qu'en ce malencontreux début diplomatique, les novices actuels du Vatican visaient la maison de Savoie bien plus que le gouvernement de la République. La phrase sur « celui qui détient au palais apostolique du Quirinal un pouvoir usurpé » était assez claire; elle aurait soulevé en d'autres moments des tempêtes bruyantes; cette fois-ci, on ne voulut pas y prendre garde; on trouvait des avantages sérieux au dîner royal de Bologne. Cet esprit politique réaliste continuera d'inspirer les rapports entre le pape vénitien et le roi piémontais, sauf les imprévus qu'une situation fausse peut faire survenir à certains moments.

*
* *

Après le roi, la nation. La conduite à tenir envers les catholiques italiens est délicate. Pie IX leur avait défendu de prendre part à n'importe quelle élection. Léon XIII distingua entre les scrutins politiques pour le parlement national, et les élections administratives pour les municipalités et conseils de provinces. Le veto pontifical était levé pour ces dernières; il était maintenu pour les premiers. Les catholiques, groupés pourtant et organisés, s'abstenaient donc dans les élections législatives, et les députés, tantôt sectaires, tantôt opportunistes, étaient élus par les partis extrêmes. Au contraire, grâce aux voix catholiques, les conseils municipaux, non seulement dans les communes de peu d'importance mais dans la plupart des grandes villes, et les conseils généraux de bon nombre de provinces ont des majorités ou de très fortes minorités cléricales.

A mesure que le parti socialiste s'est affirmé, ces élections administratives ont été plus vivement disputées. Presque par-

tout, les électeurs cléricaux s'allient au parti monarchique; les modérés des partis monarchiques attachent grand prix à cette alliance et désirent ardemment qu'elle s'étende au terrain politique : elle pourrait leur fournir l'appoint décisif contre le radicalisme et le socialisme. Dans les débuts, on avait espéré que Léon XIII inclinerait vers une *conciliazione* entre le pape et le roi, entre l'Église et la Patrie, entre le Vatican et le Quirinal. Mais le vieux pape résista jusqu'au bout. Il semblait dire à ses fidèles : « Contentez-vous des municipalités et des assemblées provinciales. Considérez-les comme un terrain d'utiles exercices, par lesquels vous préparerez vos forces et votre expérience aux luttes politiques. Lorsque vous serez suffisamment organisés et aguerris, alors nous verrons. »

A présent, on scrute le passé du patriarche Sarto pour essayer de deviner ses dispositions intimes. Évêque de Mantoue, il était trop occupé par la réorganisation ecclésiastique du diocèse, et le groupement des forces catholiques était encore trop embryonnaire pour qu'il pût songer à la lutte contre la municipalité radicale de l'endroit. A Venise, la situation était différente : le patriciat conservait des sentiments religieux; les libéraux étaient animés de dispositions plus modérées que leurs homonymes d'autres cités; la foule n'était pas envahie par la propagande socialiste. Il fut aisé au patriarche populaire de satisfaire son tempérament d'organisateur : sous sa main active et souple, les organisations catholiques se multiplièrent et se fortifièrent; un collaborateur vénitien de la *Tribuna* a pu écrire : « Sarto se révéla comme un politique de premier ordre qui a su admirablement organiser le parti clérical de Venise et par là dominer le municipe, la vie publique, la cité... L'élan que le cardinal avait rapidement imprimé aux forces cléricales, la puissante et merveilleuse organisation dans laquelle il avait su les enserrer, leur donna le sentiment de leur force. Bon nombre d'entre leurs chefs voulaient tenter la lutte pour leur propre compte. Mais l'esprit sagement politique du patriarche imposa à ses troupes l'alliance avec le parti des monarchistes conservateurs. » Le résultat fut qu'au bout de huit mois, Venise vit sa municipalité radicale remplacée par une administration

clérico-modérée, que, depuis, les élections successives ont maintenue.

Pour transporter cette alliance des forces conservatrices et cléricales sur le terrain plus large des élections politiques, le prince de l'Église avait les mains liées par le veto pontifical : le regrettait-il au fond comme certains l'ont affirmé ? En fait, des personnalités du parti monarchiste, connues pour leurs sentiments religieux, posèrent leur candidature à Venise sans que le patriarche leur en marquât un blâme, ni qu'il interdît expressément à ses ouailles de voter. On prétend même qu'il aurait pris sur lui de calmer les scrupules d'un candidat, en lui donnant une dispense personnelle. Et ainsi est-il advenu que la députation de la région vénitienne est composée d'hommes plutôt sympathiques à la liberté religieuse.

A l'heure présente, sans doute, le pape pourrait abroger le veto imposé par ses prédécesseurs. Ceux qui prétendent connaître sa pensée prévoient qu'il laissera le débat s'assoupir et ne modifiera pas les déclarations de ses prédécesseurs; mais il ne les renouvellera pas et procédera par ce que les Italiens appellent « la voie de fait »; il laissera à chaque évêque la faculté de rassurer les scrupules des candidats catholiques, en les dispensant, eux et leurs électeurs, d'observer la loi générale, vu les conditions spéciales, *attentis peculiaribus circumstantiis*.

Mais on affirme que, dans ses entretiens intimes, Pie X déclare qu'il ne veut à aucun prix de la formation d'un parti catholique, d'une sorte de « centre » clérical à l'allemande, dans le parlement italien. Un groupe de soixante ou quatre-vingts cléricaux — tel est le pointage de prévision, — ne pourrait que compromettre ou gêner l'autorité pontificale, en la mêlant à toutes les combinaisons de couloirs. Ou bien cette minorité ne serait pas compacte, alors quelle manifestation de faiblesse et d'impuissance! Ou bien sa cohésion provoquerait, par un effet de choc en retour, la concentration en un « bloc » de tous les éléments anticléricaux. Pie X souhaiterait qu'un certain nombre de députés sympathiques à l'idée religieuse, élus avec le concours plus ou moins avéré des électeurs catholiques, se répartissent dans les différents groupes de la Chambre, selon leurs affinités conservatrices ou démo-

cratiques, progressistes ou même radicales, car il existe déjà à Montecitorio quelques types de « radicaux cléricalisants ». De la sorte, il y aurait, non pas un parti catholique, mais une transformation insensible des divers groupes parlementaires qui deviendraient moins hostiles aux intérêts religieux. Ce ne serait pas la *conciliazione*, mais la détente et l'assoupissement.

Cette subtile méthode a l'avantage de ne pas déplaire à l'opportunisme de M. Giolitti[1]. L'entrée d'un parti clérical, enseignes déployées, dans l'enceinte de Montecitorio ne pourrait que gâter et compromettre son jeu. Au contraire, une pénétration de détail sera un appoint nouveau à cette politique qui cherche à consolider la monarchie démocratique par l'émiettement des groupes à tendances extrêmes. La politique intérieure de l'Italie y gagnerait peut-être en stabilité et en sécurité. Mais, surtout, sa politique extérieure en tirerait avantage. Ni au Quirinal, ni au Vatican, ni dans la Rome « blanche », ni dans la Rome « noire », il n'est un seul Italien qui n'ait la patriotique passion de *l'italianité* et de son rayonnement au delà de la péninsule, en Orient surtout. Il n'est pas un seul homme politique qui, pour ce motif, n'ait les yeux fixés sur la Propagande et les missions religieuses : cette préoccupation intense fait passer à l'arrière-plan l'anticléricalisme le plus enflammé.

Et pour tous ces Italiens, ce fut toujours une pensée douloureuse que tant de moines et missionnaires italiens fussent forcés de recourir au protectorat de la France dans l'empire ottoman. Ce n'est pas là simple affaire de sentiments. Si les Italiens envient ces florissantes écoles de frères, de lazaristes, de capucins, de jésuites français ; ces nombreux asiles et dispensaires tenus par des bataillons de sœurs de charité ; ces institutions des Sœurs de Saint-Joseph et des Dames de Nazareth où les jeunes et riches levantines de Smyrne ou de Beyrouth apprennent, outre l'usage parfait de la langue

1. Ces pages étaient écrites avant que M. Giolitti improvisât inopinément la campagne électorale dont l'issue a comblé ses désirs. L'intervention des électeurs cléricaux qui, de Rome à Milan et à Venise, ont voté, en ordre dispersé, pour les candidats constitutionnels et ministériels, confirme, au delà de toute attente, les prévisions esquissées ci-dessus.

française, la curiosité des modes parisiennes; c'est qu'autour de ces maisons se groupe une clientèle énorme, qui fait ses commandes de draps ou de quincaillerie, de confections, de chapeaux ou de lingerie à Marseille, à Paris ou à Lyon. Pourquoi cette clientèle, s'est dit le patriotisme italien, ne tournerait-elle pas ses commandes vers Naples, Gênes ou Milan, le jour où nous aurions neutralisé les écoles françaises par de puissantes écoles italiennes, pour lesquelles nous avons là-bas un personnel de religieux et de religieuses bien plus nombreux? Le tout est de les grouper sous notre pavillon national, de les soustraire au pavillon français.

En 1887, un groupe d'hommes politiques et de notabilités universitaires fondait à Florence l'*Association nationale de secours aux missions italiennes*, dont le succès s'annonçait rapide et intense, lorsque M. Crispi conçut le projet de fonder dans tout le Levant des écoles laïques. Il envoya dans les Échelles un personnel d'instituteurs et d'institutrices, de directeurs et d'inspecteurs, et il inscrivit au budget un crédit d'un million sept cent mille francs, le double du chiffre qu'allouait le Parlement français à nos établissements du Levant. M. Crispi n'était pas encore descendu du pouvoir que, déjà, cette grande pensée de son règne s'évanouissait : le personnel s'était découragé et dispersé, les élèves ne lui étaient pas venus. Les successeurs de M. Crispi, réduisant le crédit à un million, eurent l'ingénieuse idée de faire rentrer en scène l'*Association nationale* de Florence et lui confièrent la gestion des écoles abandonnées.

L'Association nationale prit possession des locaux et y mit son personnel : c'étaient des sœurs d'Ivrée ou de Plaisance, de Milan ou de Gênes pour les filles; des frères de Turin ou de Florence pour les garçons. Ces sœurs d'Ivrée, surtout ces Salésiens de Turin, dont l'organisation est merveilleusement moderne, déclarèrent qu'ils n'avaient pas besoin de l'autorisation du Saint-Siège, que celui-ci ne leur donnait rien et qu'ils ne fondaient pas un établissement congréganiste, puisqu'ils étaient simplement aux gages d'une société italienne laïque. Et la Congrégation de la Propagande, embarrassée, fermait les yeux et tolérait. Le mouvement s'étendit rapidement. Après Alexandrie et le Caire, les Salésiens s'ins-

tallaient à Jérusalem et à Smyrne; demain, ils s'installeront à Constantinople. Leurs écoles professionnelles, techniques, commerciales, aussi bien que leurs collèges classiques et modernes de langues orientales et européennes, sont mieux outillés, plus soigneusement tenus, plus pratiquement conduits que les établissements français des Frères de la Doctrine ou des Lazaristes, qui commencent déjà à voir leur prestige pâlir et leur clientèle s'égrener.

Au cours de l'hiver dernier, le cardinal Gotti, voyant cette irruption irrégulière de l'*italianité*, voulut rappeler aux fils de Don Bosco les principes canoniques et les égards dus au protectorat français : Pie X lui recommanda d'y mettre de la prudence. Les agents officieux de la Consulta avaient apporté au Vatican de séduisantes promesses et aussi de discrètes menaces : M. Giolitti sait habilement jouer de toutes les cordes. Ces jours derniers, le directeur du collège des Salésiens à Smyrne, don Rubino, au sortir de l'audience du pape, écrivait au roi Victor-Emmanuel : « Majesté, je vais porter aux élèves des écoles italiennes de Smyrne la bénédiction du Saint-Père, mais je serais heureux de leur porter aussi le salut du Roi d'Italie. » L'intelligent souverain fit venir Don Rubino au château de Racconigi, demanda avec sollicitude des nouvelles du Saint-Père, félicita le moine des progrès accomplis en neuf mois par la jeune école italienne de Smyrne, l'assura de sa bienveillance pour les œuvres patriotiques et religieuses et le congédia avec la croix de la couronne d'Italie. Il avait reconnu en don Rubino un ancien officier de *bersaglieri*.

★★★

(La suite prochainement.)

ESCLAVE[1]

II

Le lendemain soir, vers six heures, après une journée de flânerie, Antoine arriva rue Terpsichore. Il n'avait fait aucune visite d'affaires ou de politesse, aucune des courses projetées. Il avait seulement mis des cartes, en passant, chez la femme de Francis. Rue Terpsichore, il s'arrêta devant la maison de madame Mirbel. Il hésita et n'ébranla pas la chaîne en fer de la sonnette. Il recula, fit quelques pas et regarda. Sur la façade jadis rose et alors repeinte à la chaux, le balcon noir et bombé était toujours là, comme la dentelle grillagée qui termine les masques par une barbe.

Antoine marcha lentement dans la rue. Cette idée de masque lui rappelait des carnavals joyeux qui facilitaient l'intrigue et la perfidie. Il eut un sourire fat.

Deux enfants noirs surgirent, en gambades et en disputes : ils étaient simiesques et gentils. Ils se donnèrent quelques petites gifles, ainsi que les macaques font entre eux, se poursuivirent avec agilité et remplirent l'air de cris aigres. Puis négrillon et négrillonne, réconciliés, choisirent, pour s'accroupir face à face, deux petits tas d'épluchures et commencèrent à jouer à un jeu mystérieux. Elle leva son index marron de diablotine et dit :

— Tim, tim !

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

Le petit grimaça, tel un sorcier, et répondit :

— Bois sec !

Ces mots incompréhensibles avaient pour eux un sens secret et séduisant. La petite conclut par une phrase pleurarde et peu décente qui les fit éclater de rire. A ce moment, passa une jeune négresse portant sur sa tête un panier plat couvert d'une étoffe jaune et rouge. Elle avait entendu et leur fit honte avec un geste drôle et un claquement de doigts, en s'écriant :

— Fi ! le vilain petit monde !

Les négrillons s'enfuirent, puis se retournèrent vers Antoine immobile et souriant, et le gratifièrent de quelque sombre injure accompagnée de gestes fatidiques et irrévérencieux.

Antoine revint vers la maison de madame Mirbel. Pensif, contrarié, il songeait que Grâce ne voudrait sans doute pas le voir, quand il entendit ouvrir des jalousies. Encore une fois il se recula, leva les yeux et vit l'épaisse silhouette de la grosse maman au balcon. Elle en remplissait la corbeille par l'ampleur de son peignoir et de ses hanches énormes. En vieille curieuse, elle accourait aux criailleries du « petit monde ». Elle se pencha et laissa tomber son éventail. Elle tapota sa coiffure, toujours noire, et joua un étonnement puéril :

— Dieu me sauve ! — dit-elle joyeusement ; — c'est un revenant, c'est un fantôme... Hé ! Antoine ! est-ce bien vous ?

— C'est moi-même, — dit Antoine avec beaucoup de galanterie ; — je suis de retour depuis hier et viens vous présenter mes hommages.

— Plus que jamais charmant, irrésistible ! — minauda la bonne mère. — Attendez, je vais dire qu'on vous reçoive... Grâce est là ; mon gendre est en France... Quant à moi, je vais m'habiller.

Et elle disparut.

Antoine ramassa l'éventail et le remit à Dominique, qui lui ouvrait la porte. Le vieux nègre était un peu plus courbé que jadis dans sa veste en toile blanche ; ses pieds étaient toujours nus dans ses pantoufles étranges d'où sortait parfois un orteil épaté, remuant et prenant comme ceux des singes.

Dominique salua le visiteur sans aménité. Il lui fit traverser le vestibule dallé, le vaste salon : là, sur le parquet très

ciré, luisaient les étroites bandes de lumière filtrant par les lames des volets clos. On voyait par les portes ouvertes la salle à manger et ses meubles d'acajou plein et rouge ; elle ouvrait, comme le salon, sur une véranda soutenue de légères colonnettes. Du geste, Dominique désigna au delà, en grommelant, le jardin.

Au visiteur ce jardin sembla peut-être encore plus fleuri qu'autrefois. C'était un des plus beaux de la ville, et madame Mirbel le soignait jalousement. Les plantes grimpantes avaient grandi et couvraient les murs ; les chèvrefeuilles écartaient leurs doigts de nains et les jasmins sauvages commençaient à s'étoiler de leurs larges fleurs jaunes qui répandent dans les chaudes nuits une odeur inoubliable.

Grâce et Charlie étaient là.

Trois immenses magnoliers, aux racines apparentes, chevelues et gigantesques, formaient par leurs troncs rapprochés un demi-cercle. Au centre, Charlie était assis sur un banc, à l'ombre opaque et vernie des admirables feuillages.

Partout s'élançaient les citronniers, les orangers et les lauriers-roses aux fleurs panachées, les œillets variés, les héliotropes géants et les rosiers de toute espèce. C'était une folie, une orgie de roses. Elles bondissaient, étreignaient la maison, atteignaient les fenêtres, les encadraient, rampaient sur la véranda, s'enroulaient à ses colonnes, se suspendaient en grappes, en cascades, en touffes. Il y en avait de sanglantes, de blanches, de pâles qui semblaient n'avoir pas fini de rosir, de safran, de jaunissantes, de verdâtres et d'aurore comme certains papillons, et de rondes et plates, dont les innombrables fleurs serrées et minuscules se groupaient en longues guirlandes. Le sable du jardin, la terre des plates-bandes étaient nuancés par leurs petits pétales tombés.

Sur des rosiers voisins s'ouvraient d'autres fleurs plus solitaires et plus grandes. L'une de celles-là, lourde et penchée, était pareille à un visage frais. Debout, près de cette corolle épanouie qu'elle abaissait vers sa bouche, Grâce semblait y poser un baiser fraternel.

Antoine, un instant, en silence, admira la beauté du bras tendu que dégageait la manche mouvante. Ainsi, autrefois, son premier désir pour Grâce avait été provoqué par un geste

semblable, quand il l'avait vue, en ce même jardin, mais un soir tout bleu de lune, lever son bras nu pour cueillir une fleur... La rose qui parfume ce crépuscule est-elle fille de la rose lointaine et nocturne? A-t-elle jailli sur le même rameau toute odorante et moite de vie et de sève nouvelle, en même temps que l'amour renaissait en lui?

Il salua, dit quelques mots, et s'avança dans le jardin. Charlie se leva en soupirant, très triste que sa tranquillité fût troublée, et Grâce pâlit un peu plus. Elle lâcha la branche flexible qui se releva dans l'air tiède en se balançant.

Elle dit :

— Quoi! c'est vous!

Elle s'assit, accablée, sur le banc où était Charlie.

De l'index, machinalement, elle caressa un collier bizarre qui ornait son cou. Il était fait, ce collier, de toutes petites coquilles chatoyantes et nacrées et se nouait derrière la nuque par un mince lien de velours noir.

— Vous ne pouvez pas savoir, madame, — dit Antoine, incliné devant elle, — quelle joie, quel plaisir sans mélange j'éprouve à vous revoir, dans ce même jardin, toujours si jeune et si belle... Ne m'avez-vous pas reconnu hier soir, au lac Pontchartrain?

Elle mentit et dit :

— Non.

Elle évitait de le regarder; absorbée, hostile, elle contemplait les racines méduséennes des magnoliers séculaires.

Charlie revint, traînant deux fauteuils en bambou pris sous la véranda, et en offrit un à Antoine, qui s'installa.

— Voulez-vous une citronnade? — demanda Charlie poliment; — il fait déjà si chaud!

Antoine refusa et pensa :

« Mais il paraît chez lui, ce Charlie! »

En effet, Charlie, gêné par le silence et l'attitude de Grâce, faisait le maître de maison, et s'efforçait de mettre quelque aménité dans cet entretien peu cordial.

Il dit :

— Vous êtes ici pour peu de temps?... ou ferez-vous un long séjour à New Orleans?

Antoine lui lança un regard bref et reporta tout aussitôt

les yeux sur madame Mirbel. Appuyée au tronc d'un magnolier, la tête maintenant levée, elle semblait ne plus voir que leurs cimes obscures.

« Ce freluquet — pensait Antoine — a vraiment un certain agrément de jeunesse, un charme enfantin et pourtant protecteur... Il est beau ! — ne put-il s'empêcher de constater. — Serait-il déjà son amant ? »

Et, tout haut, il dit :

— Je ne sais combien de mois je vais demeurer ici. Plusieurs années peut-être... J'ai beaucoup de choses sérieuses à entreprendre... beaucoup d'affaires à mener à bien...

Il s'aperçut qu'un long tressaillement agitait les épaules de Grâce.

— Charlie, — dit-elle, — j'ai froid : allez chercher mon châle.

Docile, Charlie s'éloigna. Alors elle osa regarder Antoine en face. Elle parla d'une voix nette, sans aucune émotion saisissable :

— Vous désirez véritablement vous établir de nouveau ici ?... Et qu'y ferez-vous, mon Dieu ! Vous vous y ennuyiez mortellement autrefois... Que sera-ce, maintenant que vous n'y avez même plus d'amis !

— Mais... j'en ai quelques-uns encore, — reprit ironiquement le jeune homme. — Votre maison ne sera-t-elle pas pour moi, comme jadis, ouverte amicalement ? C'est tout ce que je souhaite en me fixant ici, et le reste m'est égal.

— Ne comptez pas — dit-elle avec hauteur — sur la bienveillance de mon accueil. J'oublie qui m'oublie, et, depuis quatre années, j'ai eu tout le loisir de ne plus songer à vous.

— C'est ce que je venais déplorer près de vous dès mon arrivée (Antoine sourit, imperturbable), en vous suppliant de me pardonner ma conduite passée. Serez-vous assez cruelle, assez orgueilleuse, pour n'avoir pas pitié de mon repentir et me traiter encore en ennemi ?

— Oh ! — dit-elle, — en ennemi, non ! C'est un sentiment vivace que la haine. Je n'ai pour vous que de l'indifférence, c'est-à-dire quelque chose de mort. Ne me forcez pas à l'hostilité.

Antoine s'inclina et murmura :

— Trop aimable!

— Écoutez-moi... (Et Grâce se leva.) Je ne veux pas vous voir... Vous êtes parti sans un adieu. Je ne comprends pas votre présence auprès de moi. Je n'ai aucun plaisir à vous retrouver. Vous ne me rappelez que la détresse, l'humiliation, la souffrance. Épargnez-moi d'avoir à vous dire plus clairement, et devant les miens, ma volonté. Ma mère ne la comprendrait point. Ne revenez pas, voilà tout !

— Votre mère ne comprendrait pas?... Et Charlie non plus, sans doute?...

Elle le regarda avec défi.

— Cela vous importe peu.

Antoine fut profondément irrité par l'attitude de la jeune femme. Il l'avait connue toujours soumise à ses moindres désirs, courbée sous ses injustices, prête à ses fantaisies. Pour lui, de nouveau près d'elle, dans le même lieu, agité par un même espoir, le temps et l'absence étaient comme abolis. Il reprit le ton d'un amant, l'autorité d'un jaloux, et il dit, en baissant la voix :

— Cela m'importe, au contraire, beaucoup. Je ne viens pas dire des choses inutiles ou vous demander, pour ce qui est accompli, le pardon. Je n'en ai que faire. Je veux vous reconquérir, ou plutôt vous conquérir. Hier, au lac Pontchartrain, vous m'êtes apparue comme la plus adorable des femmes. Certes je ne vous le dirais pas ainsi, ce soir, si vous n'aviez été déjà ma maîtresse et n'aviez goûté dans mes bras un bonheur que vous n'avez pu si tôt oublier...

Il s'arrêta, plein de colère et de ressentiment, et poursuivit :

— Ce jeune homme est votre amant... Et cela, je ne le permettrai pas, je ne le veux pas.

— En vérité? — dit Grâce avec ironie. — Avez-vous donc quelque pouvoir sur ma pauvre personne?... ou êtes-vous devenu fou?... Qu'avez-vous fait pendant quatre années, pour maintenir vos droits, et mes regrets, pour mériter ma constance?... Je vous le répète, vous m'avez fuie sans un mot d'adieu, et vous ne m'avez plus écrit une seule fois depuis lors... (Elle haleta légèrement et se rassit.) Et d'ailleurs,

— dit-elle avec l'apparence de la sincérité, — Charlie n'est pas mon amant... et je ne sais pourquoi je vous l'affirme.

— Si ! vous le savez ! (Et Antoine lui saisit le poignet.) Vous sentez bien que vous êtes à moi et que, malgré votre orgueil et mon indignité, une femme telle que vous n'oublie plus qui elle a aimé. J'ai été votre tourment, votre folie, mais aussi votre amour et votre péché. Et cela, que vous ne pourrez effacer, me donne à jamais sur vous-même un pouvoir incontestable, un droit secret et souverain.

Grâce frémit et tenta d'arracher sa main à l'étreinte d'Antoine.

— Je ne veux pas que quelqu'un puisse vous transformer peu à peu et, en vous, se substituer à mon image ; qu'un nouveau sentiment tente d'effacer en votre cœur tous ceux inspirés par moi... Seriez-vous une autre tout au fond de vous même ? Avez-vous pu vraiment m'oublier ?

— Votre vanité est étrange, — répondit-elle sans le regarder, — insensée.

— Non ! détrompez-vous : en cet instant, pour moi, je n'ai pas de fierté... J'en ai pour vous-même, car assurément je vous admirais quand je vous croyais malheureuse et, malgré tout, fidèle.

— Et c'est pourquoi vous m'avez ainsi quittée ! — s'écria-t-elle avec douleur.

Un brusque effort dégagea son bras et elle dit :

— Ah ! laissez-moi ! Oui, je vous oubliais... j'allais vous oublier !...

Charlie revenait. Il observa, surpris, la figure défaite de Grâce, l'expression triomphante d'Antoine. Laissant paraitre une familiarité inquiète, il plia le châle en pointe et en drapa le buste de madame Mirbel.

— Merci, Charlie ! — dit-elle faiblement. — Avez-vous vu que là, tout en haut, à droite, deux grands magnolias se sont épanouis ?

— Où cela ?... Oh ! oui !... Qu'ils sont beaux !

Et il exagérait son charmant enfantillage.

Antoine contemplait Grâce. Elle serrait étroitement contre ses bras le châle à franges soyeuses. Il était rose, celui-là, vif comme un fard, et des papillons brodés s'y posaient, blancs,

sur des fleurs pareilles à leurs ailes; les effilés s'emmêlaient, alternés, des deux tons. Près de l'étoffe couleur de certaines façades créoles, le visage de madame Mirbel semblait exsangue...

— C'est moi, enfin!

Et la grosse maman arriva, essoufflée, poudrée, vêtue d'organdi et de « blondes », ayant élaboré une superbe coiffure et s'éventant à coups rapides d'un autre petit éventail. Malgré sa graisse, malgré son âge, elle était encore agile et parfois gracieuse, et l'on devinait en elle le corps jadis souple et mince, peu à peu déguisé par les oreillers des seins et les édredons des flancs.

— Cher Antoine, — dit-elle, — quel personnage bizarre vous êtes!... Pssst! vous partez. On ne sait pour où ni pour quelle raison... Quatre ans, pas signe de vie... Un beau jour, pffit! vous revoilà, aimable, gai, comme si on s'était laissé la veille... Drôle de type! drôle de type!... Voulez-vous souper ici? Il y a du *gumbo*.

Elle tourna, non sans peine, son cou trop gras vers sa fille.

— Maman, — dit Grâce, — je suis très fatiguée.

Ah! — dit la bonne dame étonnée. — Qu'as-tu? En effet, tu es bien pâle.

Elle cligna de l'œil vers Antoine et dit, affectant la malice :

— L'émotion de revoir un ami!... Alors, Antoine, vous viendrez une autre fois.

— Avec plaisir! — dit-il.

Et tous deux fixèrent une date.

Grâce eut un geste de colère. Elle n'ajouta rien.

— Je crois (et Antoine se leva) que je vais laisser madame Mirbel se reposer; elle a l'air, il est vrai, d'être souffrante.

Il prit congé de la mère, baisa sa main, et appuya longuement ses lèvres sur le poignet de Grâce, malgré la résistance qu'elle lui fit.

Il se tourna vers Charlie :

— Adieu, monsieur; ne vous dérangez pas...

Mais Charlie l'accompagna.

Plus loin, on entendait Dominique qui chantait un air créole et culinaire. Cela commençait avec une impétueuse gaieté et finissait dolemment, en mineur :

Quand patate la couite,
A manger quand patate la couite...

D'un geste irrespectueux, Dominique referma la porte sur Antoine, et il marmotta :

— Patate la couite, ce soir, pas pour tes dents, *choual !* [1]

***

Au jour fixé, Antoine ne dîna pas chez madame Mirbel : Il voulut se faire attendre et peut-être regretter.

Le lendemain il vint s'excuser, prétexta pour la veille une migraine, et revint ensuite à plusieurs reprises, jusqu'à une nouvelle invitation. Pas une fois il ne put voir Grâce seule : elle sut garder près d'elle Charlie, ou sa mère, ou quelque ami. Mais Antoine patientait, content de se remémorer la joie que lui avait causée Grâce par ce cri : « J'allais vous oublier! » Ce n'était donc pas encore accompli... Et Charlie, le cavalier servant, cet enfant inoccupé qui, entre l'éducation finie et une carrière à choisir, passait son temps à ramasser l'éventail de sa belle cousine ou à lui plier son châle à franges, Charlie n'avait peut-être pas encore obtenu un seul baiser...

Vaniteusement, il ne s'étonnait pas de la durable empreinte qu'il avait marquée au cœur de cette jeune femme. Cela lui semblait naturel et simple. Pouvait-on l'oublier, *lui*! comme n'importe qui?... Il était trop intelligent pour se juger unique et incomparable; mais il savait que, si une femme aimée vous oublie parfois assez vite, celle qu'on a fait bien souffrir ne vous oubliera jamais. Peut-être la douleur a-t-elle pour certaines femmes un attrait plus profond que la volupté, puisque celles-là se complaisent à prolonger en elles leur tourment, à en souffrir sans fin, et souvent avec plus de passion que de rancune pour celui qui jadis l'a causé.

Il jugeait Grâce un de ces caractères féminins. — Et certes, si l'on se souvient de son chagrin, elle ne pouvait ne pas

1. « Cheval ! »

se souvenir d'Antoine : car, tour à tour, son esprit, il l'avait méprisé, — sa tendresse, il l'avait dédaignée, — sa sensibilité, il l'avait meurtrie, — et son orgueil, il l'avait humilié...

Un soir, en amoureux transi, il lui plut de longer la maison de Grâce, rue Terpsichore. Aucune lueur ne filtrait par les croisées entr'ouvertes. Personne n'était au balcon. Antoine se promena dans la rue chaude et solitaire. Autour des rares réverbères se pressaient des nuées d'insectes ailés, qui encerclaient la lumière par leur anneau tournoyant, toujours rompu, puis refermé.

Une seule maison était encore éclairée ; en arrivant sous ses fenêtres, Antoine ne put entendre sans rire un refrain à boire jeté par une voix rauque et cessant brusquement... C'était, sans doute, un perroquet réveillé...

Et cela lui rappela une scène de son enfance. Sa mère aimait un petit perroquet appelé Vert-vert, en mémoire d'une lecture désuète. Un petit nègre, affublé du nom compliqué d'Amourasamémère, le soignait et recevait force coups de bec : Vert-vert était rageur, autoritaire et irritable. Un jour de carnaval, Antoine et ses amis gambadèrent autour du perroquet, couverts d'accoutrements bizarres et de masques grotesques. Vert-vert s'effara. Quand une toute petite fille vint compléter la ronde, minaudière sous sa trop longue mantille et son loup en velours, Vert-vert poussa des cris étranglés, se hérissa, se convulsa, et tomba du perchoir, évanoui... Depuis lors, Antoine n'avait plus perdu une occasion de provoquer chez le pauvre oiseau de folles colères, des frénésies et des syncopes... Que voyait Vert-vert sous le masque énigmatique ? Avait-il vécu une vie humaine ? Avait-il été une jeune femme mystérieuse, vêtue d'un domino vert et coiffée d'une aigrette ? Ou un jeune homme étrange, au fort nez busqué, comme son bec courbe, portant l'habit à basques pointues, telles que sa queue verdoyante ? Antoine s'était plu à imaginer les vies antérieures de Vert-vert... Mais sa mère, un jour, avertie, interdit le jeu. Antoine en fut mortifié. De plus, on lui confisqua le fameux « loup ». Vert-vert était trop aimé : l'enfant ressentit une extrême jalousie.

Au carnaval suivant, on racheta à la marmaille des faux nez, des costumes, des battes, des perruques et des chapeaux

biscornus. Pour épargner au perroquet toute terreur, on l'enferma à clef dans une chambre. Antoine et Amourasamémère, qui se vengeait de cuisantes morsures, glissèrent sous la porte un petit masque. Le pauvre Vert-vert fut trouvé mort. Son bec agrandissait l'œil fendu de ce masque, où pendait, déchiquetée en lambeaux, la barbe de dentelle.

Amourasamémère fut fouetté, et Antoine échappa, comme toujours, aux réprimandes maternelles...

Il sourit encore, à cette évocation cruelle de la langue noire et coriace du perroquet, de son œil rond et vitreux, de ses plumes ébouriffées et ternies, de ses pattes tordues, à la fois raides et molles, comme du caoutchouc écaillé. Quel plaisir pervers il avait ressenti et de cette mort singulière et de son impunité !

Oui ! il avait toujours été perfide. Grâce se rappelait peut-être sans joie, à l'heure présente, quelques autres traits où, bien après l'infortuné Vert-vert, elle avait joué le rôle du torturé. Antoine se retrouvait devant sa maison muette et dormante qui l'irritait et l'intriguait. Ne voyait-elle pas, cette demeure, Antoine se promener comme un sot sous les fenêtres d'une ancienne maîtresse ? Ne cachait-elle pas derrière ses murs cette maîtresse de nouveau convoitée ?... Grâce avait-elle conservé sa même chambre qui avait vue sur le jardin ? Peut-être était-elle accoudée à sa croisée, triste, troublée et languissante, ou bien, implacable, cherchait-elle comment écarter la présence d'Antoine ?... Non, elle sommeille à demi. Sa chevelure, pour la chaleur, est nattée en deux tresses épaisses au bout frisé ; ses bandeaux encadrent ses tempes ; elle est vêtue d'une transparente chemise à manches courtes. Ses bras si blancs entourent son front. Elle a l'air d'une petite fille sage, car on ne peut deviner que, lasse et les jambes allongées, elle rêve à des choses passées, voluptueuses et tristes... Antoine fut envahi d'amour pour cette forme évoquée par sa rêverie nocturne.

Elle avait changé d'expression, d'attitudes. Son corps était moins svelte, sa démarche moins vive. Mais l'harmonieuse, l'exacte beauté de ses gestes n'avait pas varié. Et, justement, c'étaient ces gestes qui précisaient les ressouvenances et ajoutaient au nouvel attrait je ne sais quoi de certain, de

connu et de ressenti... Ils donnaient un charme particulier au désir neuf inspiré par cette Grâce actuelle, pour l'amour de laquelle il était infidèle une fois de plus à l'amante de jadis...

Jusqu'au jour du dîner, Antoine ne fit qu'errer dans les rues du vieux « Carré » ou quartier français. Il se reprenait à aimer les arcades, les petites fenêtres, les murs peints en clair ou reblanchis à la chaux, les balcons qui surplombent, les toits de tuile, que le soleil, de plus en plus ardent, dorait. Quelquefois, par l'entre-bâillement des grandes portes cochères, il jetait un regard indiscret sur quelque jardin ou quelque cour intérieure, fleurie de bougainvilléas violet-pourpres, de grands feuillages exotiques, de bananiers et de hauts lauriers-roses.

Il s'attardait à boire des sorbets dans les confiseries, toujours animées par un continuel va-et-vient. Les gens, à New Orleans, ont l'air d'avoir tout le loisir de vivre et de perdre leurs heures : contraste avec l'aspect pressé et morne des villes américaines, où nul ne flâne. Il bavarda avec Francis, et réussit à éviter d'autres amis. Il ne s'occupa aucunement de ses affaires. De bonne foi, il se croyait là pour longtemps, ne pensait plus à s'en aller et se disposait à visiter quelques maisons pour avoir un logement tout prêt, le jour où madame Mirbel viendrait sans doute chez lui et retomberait dans ses bras, fort honorée d'y être et fort confuse d'avoir tardé à s'y précipiter.

Antoine arriva de bonne heure chez Grâce. Dominique étant affairé dans sa cuisine, il fut reçu par sa fille, mulâtresse toute jeune encore, qui devait être une enfant quatre ans plus tôt.

— Serait-ce toi la petite Migueline? — interrogea-t-il en lui tendant sa canne et son vaste chapeau de manille.

Elle sourit de toutes ses dents. Antoine remarqua que sa taille était onduleuse et que ses seins pointaient, déjà ronds, sous l'indienne à ramages.

La grosse mère accueillit Antoine au salon avec affabilité et essoufflement. Charlie était là, soucieux et vraiment sans emploi en l'absence de Grâce, qui se fit fort attendre. Deux

vieux messieurs étaient les seuls convives. L'un, grand, sec et décharné, à visage rasé et ironique ; l'autre, petit, replet et grave, malgré ses joues roses et ses favoris en houppes de clématite.

On parla de diverses choses auxquelles Antoine se trouvait étranger, car c'étaient des potins ou des faits d'intérêt local. On déplora, une fois de plus, que la Louisiane ne fût plus française. On huma le fumet pimenté qui s'exaltait et annonçait un repas succulent. Grâce enfin entra. Elle était vêtue de blanc qu'assombrissaient des nœuds en velours noir. Ses bras et son cou étaient demi-nus. Sous les entre-deux qui rayaient le corsage léger, Antoine apercevait la peau mate, plus secrète et plus blanche d'être ainsi presque cachée. La chevelure tordue était toujours aussi abondante et aussi belle. Les yeux regardaient en face et ne semblaient plus redouter ceux d'Antoine. Il les connaissait trop, ces beaux yeux, pour ne pas voir à leur couleur que la jeune femme était inquiète. Ils n'avaient pas ce vert étrange, un peu bleuâtre, qui révélait la quiétude et l'amour; mais, d'un gris verdissant de ciel d'orage, ils étincelaient sous les cils foncés.

Antoine ne fut pas à côté d'elle : Charlie et le vieux sec eurent cet honneur. Il dut se contenter d'être à la gauche de la maman, pendant que le vieux replet occupait la droite. La table était jonchée comme autrefois de roses cueillies au jardin. Leur fraîcheur embaumait les guirlandes damassées de la nappe. Les compotiers en cristal ancien étaient pleins de fruits variés, et la vieille argenterie Louis XVI, usée, scintillait.

Le tiède crépuscule assombrit peu à peu la longue salle à manger. Migueline servait, souple comme un chat, agile comme un singe, et, quand elle alluma les bougies, l'ombre des pointes de son madras figura sur le mur un petit lapin.

Antoine savoura la vraie cuisine créole, supérieurement exécutée par Dominique. On discuta gravement les mérites divers de chaque plat. Le vieux replet, qui était magistrat, plaisanta le vieux sec, qui était collectionneur, en lui demandant si la *jambonlaya* n'était pas meilleure qu'une grillade d'insectes, — ce que le vieux sec se défendit courtoisement de manger pour son déjeuner. — On parla des papillons, dont

il avait une quantité merveilleuse. Il émit, à ce propos, des opinions savantes, que la grosse dame écoutait, distraite, en s'éventant.

Antoine se pencha sur la table pour dire à madame Mirbel :

— Vous ressemblez, ce soir, à un papillon de France, dont le corps en velours noir, comme votre ceinture, sépare les ailes si blanches.

Mais elle n'eut pas l'air d'entendre ce compliment et sourit à Charlie lorsqu'il lui dit :

— Est-ce pour plaire à votre voisin de droite que vous avez mis ce collier de bestioles?

Mais Grâce avait pour elle-même le goût de ces humbles et bizarres parures exotiques. Elle portait au cou un fil de scarabées métalliques habilement sertis, qui brillaient comme des saphirs et comme des émeraudes.

Migueline présentait la farce d'écrevisses annoncée. Elle la passa avec un air modeste et assuré, car ce plat était un de ceux les mieux réussis par son père.

— Antoine, — dit la grosse mère, — prenez-en beaucoup : c'est votre mets favori; je l'ai commandé pour vous.

Antoine remercia avec effusion. Mais Charlie, qui, servi le dernier, mangeait vite sans attendre l'accompagnement du plat de riz, dit tout bas, contrit :

— La farce est ratée!

Grâce, à haute voix, le répéta au monsieur sec, qui fit, consterné et interrogateur :

— La farce est ratée?

— Pas possible!

Et la maman se trémoussa. Ratée la farce?... le triomphe de Dominique!...

— Ratée, la farce? — répéta, pour être consolé, le vieux magistrat.

— Eh oui! ratée, ratée, ratée! — grommelait dans sa cuisine Dominique sournois, averti par Migueline, — et ratée exprès encore!... Pas pour ton nez, *choual!* pas pour ton nez, *choual!*

Dominique chérissait Grâce, et il avait l'instinct mystérieux des êtres dévoués. Il détestait Antoine, sachant à moitié pourquoi, et il avait sacrifié son prestige culinaire au plaisir im-

mense de rater le plat préféré « du vilain petit moussu qui aurait bien dû rester tout là-bas dans son Paris... »

Le dîner s'acheva. Les bananes, frites à point, les sorbets à l'ananas et à la fraise rassérénèrent toutes les gourmandises, et, après les premiers cigares et cigarettes, on prépara la table à jeu.

Charlie et Antoine durent faire, tour à tour, au whist, le quatrième joueur.

Antoine se réjouissait du tête-à-tête que cela lui réservait avec Grâce dans le jardin obscur, tout baigné de tiédeur et de noirs aromes; mais elle ne quitta pas le salon... Elle fumait, à demi couchée sur un divan, et regardait les vieux portraits qui ornaient les boiseries claires. Sa fumée montait en spirale, ainsi qu'un encens, jusqu'à un portrait de femme en costume du XVIIIe siècle. C'était un charmant fantôme, sous la cendre oublieuse dont la robe avait la couleur. Le pastel s'effaçait. Les cheveux poudrés, les tendres yeux, la robe étroitement échancrée, étaient du même gris doux, sur un fond gris pareillement, tel que doit être l'air du temps passé.

« Comme on m'oublie! — semblaient reprocher la petite bouche décolorée et le geste découragé. — Comme on m'oublie!... »

Grâce la regardait, avec une pitié curieuse envers ce destin qui lui était aussi inconnu que celui du grand-père de Dominique. Elle aurait voulu savoir ce qu'avait souffert, attendu, regretté, cette personne triste et si jeune, cette amoureuse aux cheveux blancs, cette amante désillusionnée, cette presque petite fille déjà vieille.

— Est-ce de cette grand'mère qui éternise ici son maussade reproche et sa rancune éternelle que vous tenez votre entêtement et votre férocité? (Et Antoine se rapprocha de Grâce.) Que vous faut-il pour me pardonner?... Croyez-vous que cette dolente dame grise n'ait jamais été indulgente ni compatissante, même pour ce beau monsieur à parements écarlates qui lui lance un coup d'œil hardi du fond de sa toile enfumée?... Je suis revenu pour vous; je ne vivais plus sans vous; je resterai ici, à vos pieds, oui! malgré vous! jusqu'à ce que vous me tendiez cette main hostile et que vous me rendiez ce qui m'est dû.

— Que vous dois-je donc ? (Et ses yeux eurent une lueur verte.)

— Tout cet amour que vous m'avez repris.

— Je ne vous aimerai plus jamais, — dit-elle. — Mais je veux bien vous haïr.

— Tant mieux ! — répliqua fièrement Antoine ; — j'aime mieux cela que le mépris.

— L'un — dit Grâce — n'empêche pas l'autre.

Il frémit de rage et, vraiment, il aurait voulu la battre. Il s'éloigna et, voyant relégué au fond d'une coupe le collier de coquillages, il le prit et le mania longuement. Ce contact frais et lisse lui plut et le calma. Il porta la parure marine à son oreille. Il s'imaginait entendre une rumeur lointaine et qui n'était plus le bruit de la mer : un long soupir d'amour et de regret semblait remplir les minuscules spirales, soupir qui sans doute gonflait le cou qu'elles avaient enserré de leur nacre creuse.

Grâce revint vers lui pour lui arracher le collier avec mauvaise humeur. Elle murmura, maussade :

— Rendez-le-moi !

Malgré elle, ce « rendez-le-moi » n'avait pas l'air sérieux, mais moitié plaisant.

Il ne résista pas, et le lui rendit.

— Migueline — dit-il sans à-propos — est devenue une fort belle créature.

— Oui. Mais c'est une enfant honnête, sage et très surveillée par son père.

Et Antoine vit avec un plaisir moqueur le regard soudain méfiant de Grâce se détourner de lui, non sans embarras.

Le collectionneur avait perdu quelques *cents* : il abandonna la partie en remuant ses poches :

— J'ai perdu tout mon *picayune* !

La maman et le magistrat continuèrent seuls à jouer. Charlie, enfin libéré, put rejoindre Antoine et Grâce.

Grâce n'avait plus son attitude hostile. Elle se blottissait dans les coussins, semblait vouloir échapper à la séduction jadis subie et qui revenait encore la tenter. Elle maniait une cigarette éteinte, et Antoine, près d'elle, plus familier, lu parlait.

— Vous rappelez-vous? Vous rappelez-vous ce court voyage que nous avons fait ensemble, un été où votre mari était absent, jusqu'à ma plantation?... Vous rappelez-vous le bateau plein de musiques et de promeneurs qui nous emporta sur le Mississipi? Une fois débarqués, nous sommes partis à cheval. Vous rappelez-vous cet immense papillon brun et rouge, de teinte si vive que, lorsqu'il palpita près de votre visage, vous mîtes une main sur vos yeux, trop proches de sa flamme ailée? Vous rappelez-vous les champs de cannes où chantent les nègres?... Vous avez voulu tout connaître et parler aux serviteurs. Je vous vois encore goûtant un grand roseau sucré et juteux. Vous aviez l'air d'une Minerve gourmande quand, rassasiée, vous avez jeté, comme elle sa flûte, la canne succulente... Et la pluie soudaine et torrentielle est tombée. Nous nous sommes réfugiés dans l'habitation du gérant, qui devait nous héberger, la mienne étant toute délabrée, délaissée et refermée sur le passé dans une ombre brûlante... Vous rappelez-vous le chèvrefeuille et le jasmin sauvage qui cachaient les murs de cette maison et la transformaient en palais saturé de parfums et de rêves?...

Elle se rappelait. Elle ne luttait plus contre ce souvenir. Il leur était commun. De quel droit aurait-elle empêché Antoine de l'évoquer? N'avait-il pas alors tout partagé de ce présent disparu, le mensonge, la route, la lassitude, le plaisir et le repos? N'avait-il pas respiré près d'elle l'odeur de la nuit mouillée où tant d'aromes suintaient et s'exhalaient de tous les végétaux humides? Oh! dans l'air trempé, dans l'air lourd, le passionné parfum du jasmin jaune qui, avec une force étrange, semblait pénétrer jusqu'au fond de son être en même temps que l'amour souverain!... Dans le noir, tout là-bas, la pluie s'en va, goutte à goutte, et vraiment comme une femme qui s'éloigne sur la pointe d'un pied furtif... Et l'eau pesante tombe des branches; les thuyas et les « chênes vivants » la secouent; et les feuilles plates et luisantes du bananier reflètent obscurément les étoiles.

Et soudain elle revoit toutes les étoiles, auxquelles l'amour a parfois donné leurs plus beaux noms, les astres qui, l'été, semblent plus proches et, cette nuit-là, s'élargissaient au ciel moins sombre où couraient de grandes nuées...

Grâce renversa la tête sur les coussins. Le salon, les hôtes, tout s'effaçait. La réalité lui paraissait fantômatique; le songe était réel.

Près de ses cheveux, n'est-ce pas la main d'Antoine qu'elle voit s'avancer, — pour les répandre, sans doute?...

Elle rêve qu'ils sont épars et qu'elle s'éveille. Dans l'aube rafraîchie et gazouillante, elle s'éveille, s'étire à la fenêtre, et l'air pur lave son corps, comme une eau. Les minuscules oiseaux-mouches étincellent au soleil, piquent d'un long bec aigu les chèvrefeuilles en fleurs. Elle ne peut soutenir la lumière quand elle lève les yeux. Elle les abaisse et contemple sur le sol l'ombre des grands papillons, qui s'éploie en vol souterrain. Elle croit distinguer leurs espèces d'après leur dessin changeant. Celui-là doit être aussi noir que son ombre, et celui-ci noir et bleu, et cet autre, c'est le flamboyant, pourpre et or... Elle se retourne vers Antoine. Il sommeille, le visage enfoui dans son oreiller...

A cette image familière et trop précise, Grâce rougit violemment et sursauta. Antoine fut ravi de sa rougeur. Car il devinait ses pensées... Il savait quelle heure d'amour, de plaisir et de jeunesse venait de se remémorer son ennemie qui le détestait peut-être... et l'avait tant aimé!

Et Grâce souffrait de toute son âme sensible et fière... N'est-il pas affreux de partager avec ce qu'on n'aime plus ou ce qu'on méprise les souvenirs les plus chers et les plus doux? Ah! ne pouvoir les arracher de l'âme qui n'en est plus digne, les reprendre pour jamais, semblables aux siens ou différents, mais toujours marqués au sceau ineffaçable de l'heure révolue, être seule à les posséder, à les adorer ou à les maudire.

Et Grâce se détourna pour cacher ses larmes.

— Avez-vous — dit timidement Charlie — des nouvelles de M. Mirbel?

« C'est vrai, — pensa Antoine, qui eut envie de rire, — c'est jour de courrier. »

Et, feignant l'intérêt :

— Votre mari est-il content de son séjour en France? Il se porte bien?...

— Fort bien, merci.

Et Grâce eut à répondre encore aux questions des vieux messieurs : ils se rappelaient alors seulement qu'elle était mariée et s'enquéraient du voyageur.

Migueline passa des boissons fraîches et des gâteaux. Au piano, Charlie joua en sourdine des refrains créoles plaintifs et doux. La maman et le magistrat rangèrent les cartes. Ils s'effrayaient, sous les bougies vacillantes, de la dernière inondation. Rien n'arrêtait le Mississipi, ni digues, ni levées, ni jetées... Et le magistrat, secouant la tête, se targuait d'avoir prédit le désastre passé, prédisait encore le désastre futur. Puis il parla de ses plantations de coton et déplora la difficulté grandissante que l'on avait à trouver de bons travailleurs.

Le collectionneur, qui somnolait dans son fauteuil, aux sons assourdis du piano, se secoua. Il dressa l'oreille : ces paroles le ramenaient à ses manies favorites, à l'antique « dada » réenfourché à chaque occasion. Il puisa délibérément une prise de tabac fin dans une tabatière d'argent guilloché, puis il renifla, et, de son mouchoir au benjoin, épousseta les pointes de son col écarté et les pans de sa cravate. Il croisa ses jambes maigres. Son pied étroit et cambré, à la cheville duquel flottait un trop long lacet, battit le parquet. Moitié espagnol, moitié français, il était « Don Quichottesque », bilieux, sarcastique et desséché, hautain envers les hommes, exagérément courtois et chevaleresque envers les femmes.

Il n'aimait pas le magistrat; on s'obstinait néanmoins à les réunir dans tous les salons créoles de la ville, comme s'ils composaient à eux deux un ménage de célibataires.

— Monsieur, — dit-il au magistrat, — monsieur, cette abolition de l'esclavage a été une des plus grandes sottises et une des plus noires duperies du XIXe siècle.

— Noire est le mot! — concéda le magistrat, et, avec mélancolie : — Évidemment, cela nous a tous ruinés; mais je ne suis pas de votre avis. Ce fut un bel élan d'humanité.

— Ta ta ta et taratata! — reprit l'autre d'une voix aigre. — Ceux à qui cela ne coûta rien furent humains à bon marché. Et, d'ailleurs, fut-ce humain de faire couler tout ce sang de bons blancs pour l'affranchissement de ces nègres qui sont presque toujours inférieurs et sans intérêt?

« Peut-on — pensait Charlie — s'animer si souvent pour le

même sujet! se disputer perpétuellement pour cette cause lointaine, et vouloir, à tout prix, se convaincre l'un l'autre, quand, après tant d'années, on n'y est pas encore parvenu!... »

— Nous ne nous entendrons jamais là-dessus! (Et le magistrat caressa ses favoris d'argent, d'une main onctueuse et adoucie aux pâtes.) Ces nègres...

— Ces nègres, interrompit rudement le collectionneur, étaient pour la plupart très heureux, ou très suffisamment heureux; tout autant que nous, qui ne prenons pas les armes pour l'être davantage... Il n'y en avait peut-être pas mille qui souffraient les tortures contées par ce vieux bas-bleu sadique et larmoyant de Beecher Stowe... Les méchants maîtres sont plus rares que les autres, surtout dans nos pays indolents et chauds. La méchanceté raffinée, la réelle cruauté, monsieur, demande un fameux tempérament et ne court pas les rues!

— Permettez, monsieur, permettez! Ce paradoxe...

Mais le collectionneur semblait résolu à ce que le magistrat ne finît pas ses phrases, et il poursuivit :

— Toutes ces têtes crépues représentaient pour leurs maîtres une grosse part du capital : l'intérêt était donc de les bien garder, soigner et nourrir. La plupart vivaient sans misère et sans souci. Et pour eux on n'a pas hésité, toujours au nom de votre humanité, à ruiner inhumainement d'innombrables blancs. Ces blancs honorables s'étaient péniblement constitué une fortune... à la sueur de leurs nègres, il est vrai! Mais les dépouiller ne fut pas juste. Mes parents étaient fort riches. Ma jeunesse fut luxueuse... Ma vieillesse est maintenant minable et désargentée.

— Je ne nie pas, monsieur, que tout cela ne soit lamentable, mais...

— Oui, monsieur, lamentable, en vérité, lamentable, et de toutes manières. Que fallait-il, au moment de cette guerre, pour que la Louisiane redevînt française, sinon l'opportun appui de Napoléon III? Cet appui, il n'a pas osé l'offrir aux États du Sud, parce que la cause de cette lutte cruelle était, paraît-il, humanitaire. Il n'a pas voulu paraître protéger le parti esclavagiste.

Napoléon III, monsieur, était imbu des plus respectables principes d'humanité. Il fut nettement anti-esclavagiste.

Les deux vieux étaient debout et se parlaient l'un contre l'autre, exaspérés comme à leur première discussion sur ce sujet, qui leur en avait cependant fourni une série abondante.

Le collectionneur, imperturbable, tenait à son idée :

— Et pourtant, monsieur, quelle occasion unique, merveilleuse!... Les États du Sud, joints au Mexique alors occupé par les troupes impériales, quel bel empire colonial français à opposer à l'envahissante puissance anglo-saxonne!... Ah! la France a perdu beaucoup pour ces peaux noires! Et quel usage font-elles de leur liberté qui nous a coûté si cher?...

— Oh! oui, cette guerre de l'Indépendance fut affreuse, — dit tout bas en frissonnant la vieille dame, qui n'était plus gaie. — Je restais sans nouvelles de mon mari pendant des semaines, des mois entiers! J'étais toute jeune alors et mes cheveux — dit-elle en oubliant leur belle teinture noire — sont devenus tout blancs!

Mais on ne l'écoutait pas.

— La liberté, monsieur, — reprit onctueusement le magistrat, — est un bien qui doit être commun à tous les hommes.

— Excepté, monsieur, à ceux que les gens de votre état tiennent sous les verrous, et parfois injustement et mal à propos!

— En vérité...

— La vérité, monsieur, c'est moi qui viens de la dire. Il n'y avait pas plus de raison de supprimer l'esclavage pour des cas exceptionnels de nègres indûment maltraités qu'il n'y en aurait de supprimer la magistrature pour des cas regrettables, bien que rares, d'erreurs judiciaires et pour quelques têtes innocentes trop vite coupées.

— Il est évident — dit la maman, timide — que nous avons toujours été très bons, ma famille et moi, pour les esclaves, qui nous adoraient... et que nous sommes, à présent, ruinés tout de même.

— Et c'est cela qui n'est pas humain! — grogna l'autre, — pas humain, pas humain!

Le magistrat était fort mécontent. Il avait beau connaître l'impétuosité du collectionneur, elle l'empêchait toujours de développer ses périodes. Il chercha au fond de sa boisson glacée une réponse, qu'une grandissante envie de dormir lui rendait pénible à trouver.

— Il n'est pas humain, non plus, monsieur, de tuer ces innocentes bestioles pour satisfaire vos curiosités scientifiques et votre amusement personnel.

— Parfaitement, monsieur!... Vous me comprenez enfin! Ce sentiment, dit humain, ne doit s'exercer que d'homme à homme, du même au même, du blanc au blanc, et non de l'homme à l'animal ou au nègre.

— Je n'avais jamais ainsi restreint le sens du mot « humain ». Monsieur et cher ami, vous êtes un mauvais plaisant!

— Sachez, monsieur, que je ne plaisante jamais. J'ai perdu ce goût avec ma fortune!

Antoine se serait ennuyé durant cette éternelle altercation, si les têtes grimaçantes et les gestes rageurs des deux vieux ne l'eussent diverti. Il s'étonnait, comme Charlie, qu'on pût encore se passionner pour cette vieille cause dont l'effet était subi depuis longtemps. Ruinés, évidemment, mais c'était fait; et comme, sur ce point, seul important, tout était accompli et déjà lointain, il restait indifférent à ces radotages.

Madame Mirbel avait écouté avec attention. Elle semblait songeuse et un peu ironique. Sa mère, navrée par cette inutile discorde, essayait d'apaiser les partis :

— Vous avez, sans doute, raison en principe, — dit-elle au magistrat, — mais est-ce que Dominique ou Migueline ou mes autres serviteurs seraient moins heureux s'ils étaient encore esclaves? Je les traiterais exactement avec la même bonté, la même affection. J'aime beaucoup mes nègres.

— Certes, — reprit le magistrat, pendant que le collectionneur, croisant haut ses jambes, s'éventait avec son mouchoir et se renversait au dossier de son siège, — certes! Mais cette petite Migueline, par exemple, vous auriez le droit effroyable de la vendre à qui voudrait, vous pourriez la séparer à jamais de sa famille!

— Voilà — dit-elle — ce qui ne s'est jamais fait chez nous.

— Sans doute! sans doute!... Mais ce droit, bien que n'en usant pas, vous le possédiez, et cela seul était inique, atroce, inadmissible.

— Et c'est un droit que Migueline saura bien s'arroger elle-même, — dit brusquement Grâce, — de se vendre au plus offrant, c'est-à-dire à celui qui offre ou le plus de luxe

ou le plus de séductions, ou le plus de tendresse ou le plus de plaisir !

— Oui, mais cela, c'est son affaire! — reprit paisiblement le magistrat. — Elle est libre.

— Libre ?... (Et Grâce eut un étonnement violent.) Libre ?... Mon ami, le pensez-vous ? Et qui de nous est donc libre ici? Nous sommes tous esclaves de quelqu'un ou de quelque chose, d'une manie, d'une circonstance, d'une affection, d'une habitude, d'un préjugé, d'une dévotion, d'un amour ou d'un souvenir. Et quand même ne le serions-nous pas de toutes ces choses, nous sommes asservis, oui, nous le sommes tous! par la nécessité, la fatalité, la vieillesse et la mort...

— Hélas! par la mort, cela n'est que trop vrai. Mais tant que je suis en vie, — goguenarda le magistrat, — je ne me sens pas esclave du tout.

Il avait pourtant une peur bleue de sa gouvernante, quarteronne encore jeune qui le menait au doigt et à l'œil et dont on le soupçonnait d'être fort épris.

— Vous avez bien de la chance! — lui dit Grâce, — et je vous félicite d'être arrivé à votre âge, et dans votre métier, en pouvant croire à la liberté personnelle pleine et entière de chacun.

— Oui! suis-je libre, moi? ronchonna le collectionneur; est-on libre quand on est pauvre ?

— Mais, mon Dieu, je suis très libre, moi! — dit la maman, oubliant que sa graisse gênait ses moindres mouvements, — libre comme l'air!

« Comme un ballon dans l'air! » pensa Antoine, qui dit tout haut :

— Mais je me trouve, quant à moi, fort à l'aise et très en liberté.

— Ah! vous! peut-être, — dit Grâce; — mais sera-ce toujours ?... Votre tour viendra. Vous serez enchaîné par quelque chose de mystérieux encore, et qui sait ? proche !... la maladie, le chagrin, l'ennui, l'âge..., que sais-je?

— Vous êtes charmante, vraiment!

— J'omets à dessein la fidélité. Vous ne semblez pas être un de ceux qu'elle entrave.

— Qu'en savez-vous ? — dit-il, d'un ton sérieux.

Elle ne répondit rien. Charlie, au piano, songeait que lui non plus n'était pas libre. Est-on libre quand on est amoureux, qu'on est timide, qu'on est un enfant? O prison de la jeunesse, prison dorée et merveilleuse, mais prison!

Les deux bavards, ayant pour cette fois vidé leur sac, épuisé leur salive, se levèrent, soulagés de s'être bien disputés. Le collectionneur redressa le toupet dru de ses cheveux à peine grisonnants. Le magistrat caressa d'une main discrète son crâne rose et nu, et ils firent leurs adieux.

— Alors, belle dame (et le collectionneur baisa galamment la main de Grâce), vous êtes pour l'esclavage?

— Je ne sais encore, mon vieil ami, — dit-elle avec un sourire un peu triste; — je vous dirai cela un autre soir... Mais je pense seulement que, si l'on est parvenu à affranchir nos bons nègres de tout ce qui rend les blancs de vils et éternels esclaves, je voudrais bien être à leur place et je changerais volontiers de peau avec Migueline.

— Et vous auriez tort! — dit hypocritement le magistrat, connu pour son goût très vif des négresses.

Les deux vieillards s'en allèrent ensemble, afin de se chamailler encore en chemin.

— Adieu, — dit Grâce à Antoine, qui ne se disposait pourtant pas à partir.

Il n'osa pas rester après ce congé qui lui était signifié d'un air soucieux. Il ne se retira pas sans presser longuement les mains de la jeune femme, les baiser et la voir pâlir sous le regard suppliant de ses beaux yeux pleins d'espoir.

Avant de refermer la porte, il entendit Grâce dire nettement :

— Restez, vous, Charlie.

Et il sortit, tourmenté de jalousie, sa tendresse transformée en une sorte de rage, son désir en dépit.

Il se promena de long en large dans la rue Terpsichore. Elle était mystérieusement bleuie par le premier quartier de la lune — au dessin recourbé comme le grand fleuve qui donne à la ville bâtie sur son bord arqué le surnom gracieux de « Cité du Croissant ».

GÉRARD D'HOUVILLE

(La fin au prochain numéro.)

MALADIE, IMMUNITÉ

ET

SÉROTHÉRAPIE

Il est bien difficile, sinon impossible, de donner de la maladie une définition vraiment générale. La maladie, disent quelques-uns, est un état anormal de l'organisme dont la santé est l'état normal. Mais cette définition ne soutient pas l'examen. Qu'une ligne ne soit pas tout à fait droite, on peut s'en assurer en la plaçant à côté d'une ligne droite, qui sert de règle, de *norme* : car on peut toujours tracer une ligne droite et la prendre comme terme de comparaison. Mais, pour affirmer que l'état d'un organisme est anormal, il faudrait pouvoir se procurer un organisme normal et les observer tous deux en même temps ; comment reconnaître et affirmer qu'un organisme est normal? Tel symptôme que nous considérons comme morbide chez un individu peut se rencontrer chez un autre personnage qui se déclare bien portant. Les différences physiologiques entre individus sont trop considérables pour qu'on puisse parler du type normal d'une espèce ; tout au plus, peut-on parler de type moyen.

Au lieu de comparer un organisme à un autre organisme choisi comme type, on peut essayer de définir l'état de maladie en comparant les aspects successifs d'un même individu ; mais ici encore la définition exclut toute précision ; l'individu vivant ne reste jamais semblable à lui-même : il évolue. Cette

évolution est lente ; elle ne s'en poursuit pas moins, sans repos, sans trêve, depuis la naissance jusqu'à la mort. Indépendamment même de cette évolution inéluctable, il se produit dans la physiologie des hommes des fluctuations quotidiennes. La méthode des graphiques est trop répandue aujourd'hui pour qu'on s'arrête à la définir ; toute mère dont le bébé a été malade connaît les courbes au moyen desquelles le médecin note les variations journalières de la température ou du pouls. Or il est certain que, même pour des êtres considérés comme bien portants, si l'on trace les courbes qui, chaque jour, représentent les variations de la physiologie individuelle, on voit que, d'un jour à l'autre, ces courbes ne sont pas superposables ; il y a dans les hasards de la vie des causes incessantes de variation : une course rapide suffit pour donner au pouls une accélération qui peut effrayer. Ici donc encore, pour un même individu, il ne peut être question que de moyenne ; tel symptôme sera considéré comme morbide s'il s'écarte notablement de la moyenne des jours précédents ; une maladie ne sera bien caractérisée que si plusieurs courbes de la physiologie individuelle s'écartent notablement de la moyenne habituelle.

Mais s'il faut des différences notables, quelle précision mettre dans la définition du mot maladie ? On ne pourra définir à coup sûr que des maladies sérieuses. Si l'on voulait recourir à la précision des sciences exactes, il faudrait choisir comme normal un graphique moyen, c'est-à-dire un graphique qui ne coïnciderait jamais avec le graphique réel, et l'on serait amené à cette conclusion plaisante que les gens les mieux portants seraient toujours un petit peu malades ! Il est donc impossible de dire dogmatiquement, à un instant précis : tel individu est sain ; tel individu est malade. Cela est bon dans le langage courant, mais impossible dans le langage scientifique, et il faut se réduire à constater que l'organisme varie, passe à toute minute d'un état à un état différent.

Le langage courant, en attribuant à chaque individu une dénomination fixe, donne à cet individu une apparence d'immutabilité. Ainsi, quand nous disons « Pierre est malade », nous pensons malgré nous que quelque chose de nouveau, la maladie, est surajouté à cet organisme fixe, immuable, que

nous connaissons et que nous appelons Pierre. Quand on nous apprend ensuite que « Pierre est guéri », nous nous disons que Pierre est redevenu ce qu'il était autrefois, parce qu'il est débarrassé de la maladie surajoutée momentanément à son mécanisme. Et ce n'est pas seulement quand nous parlons d'autrui, c'est aussi quand nous réfléchissons à notre physiologie personnelle, que nous commettons cette erreur de croire qu'une guérison représente le retour pur et simple à un état antérieur. Or il n'en est jamais ainsi ; toute maladie transforme l'organisme ; jamais un malade ne redevient ce qu'il était ; la maladie le fait autre. Il aurait changé dans le même temps s'il n'avait pas été malade, mais il aurait changé d'une manière quelconque, non définie ; ayant été malade il a subi des changements qui sont en rapport avec la maladie qu'il a eue.

Au cours d'une excursion dans l'Ilha Grande, sur la côte du Brésil, je pris plaisir à laisser se poser sur mes mains une foule de petites mouches noires qui, par succion et sans piqûre sensible, causaient chacune une petite ecchymose ronde de moins d'un millimètre de diamètre. Quand je rentrai à bord, des gens expérimentés me dirent que j'avais été attaqué par des *borachudos* et que je ne tarderais pas à m'en ressentir, ce qui me parut invraisemblable puisque, n'ayant pas été piqué au sens propre du mot, je ne pouvais croire qu'un poison quelconque fût introduit dans mon organisme. Or, dès le lendemain soir et pendant une semaine environ, chaque ecchymose, remplacée par un bouton, me causa une cuisson douloureuse ; j'eus de la fièvre et des insomnies. Puis, toute douleur se calma, et je me crus débarrassé. Les borachudos n'existent pas partout au Brésil ; je restai un mois environ sans en voir. La première fois que de nouveau j'en rencontrai, je fis tout mon possible pour les éviter ; mais ces petites mouches ne font aucun bruit et leur piqûre n'est pas immédiatement sensible. Je rapportai donc de ma promenade une douzaine d'ecchymoses ; je m'attendais à les voir se transformer en d'insupportables boutons. Il n'en fut rien ; à peine une légère démangeaison le lendemain, et tout disparut. Je m'étais trompé en pensant que, la première fois, j'avais été purement et simplement débarrassé de mon intoxication par

les petites mouches noires ; j'avais été, comme disent les médecins, *immunisé* ; j'étais devenu inattaquable : il y avait eu transformation de mon organisme en quelque chose de différent ; mais cette différence n'était constatable que par le réactif même qui l'avait fait naître, le poison des borachudos.

*
* *

Pour toutes les maladies, dont nous nous occuperons dans cet article ; — et ces maladies sont celles dont l'étude est le plus avancé, — il y a introduction dans l'organisme de quelque chose d'inusité. Entendons-nous bien sur ce mot *introduction*, et notons la différence essentielle entre l'*ingestion* d'un corps dans le tube digestif et son *entrée* dans l'individu lui-même. L'animal est un sac entièrement clos que traverse de part en part un tube digestif, comme un manchon de femme est traversé par un cylindre creux dans lequel se mettent les mains : le contenu de notre tube digestif est « extérieur » à la cavité close dans laquelle le sang et la lymphe, « milieu intérieur », baignent les cellules ou éléments anatomiques qui constituent nos organes. Et par conséquent, c'est tout autre chose que d'avaler une substance, l'ingérer dans le tube digestif, ou de l'introduire directement dans le milieu intérieur. Tout le monde sait ,que le venin des serpents, dont l'inoculation par morsure est fatale, peut être avalé sans danger, ingéré dans un tube digestif intact ; on peut sucer sans crainte la plaie provenant d'une dent de vipère, si l'on n'a pas d'érosion à la muqueuse des lèvres ou de la bouche. On comprend alors l'intérêt capital que l'homme et l'animal ont à défendre l'intégrité de leur paroi cutanée ou intestinale ; nous devons considérer comme nos pires ennemis les êtres qui nous percent la peau ; la plus minime piqûre peut servir de porte d'entrée à des facteurs inusités. L'homme a redouté de tout temps les serpents, les guêpes, les vives, etc. ; les conquêtes récentes de la science nous ont appris à craindre, peut-être plus encore, les attaques en apparence si bénignes des puces, des punaises, des moustiques ; ces insectes peuvent nous transmettre les maladies les plus terribles, peste, fièvre récurrente, malaria, etc...

Mais si l'homme ou l'animal est un sac parfaitement clos, les parois de ce sac ne sont pas imperméables, sans quoi la mort serait fatale. Les éléments anatomiques constituant les organes, nerfs, muscles, foie, etc..., dont l'activité incessante et coordonnée se traduit par le phénomène d'ensemble que nous appelons la vie, sont incapables de travailler constamment sans rien dépenser; ils consomment sans cesse des substances dites alimentaires et fabriquent des substances excrémentitielles, et tout cela se fait dans le milieu intérieur et à ses dépens. Ce milieu intérieur est limité; il n'est pas inépuisable; l'activité des organes qu'il baigne ne pourrait donc pas se poursuivre semblable à elle-même, si ce milieu n'était constamment renouvelé. Et l'on dit qu'un être est vivant quand il réalise sans cesse et convenablement le renouvellement de son milieu intérieur. La circulation brasse ce milieu; l'excrétion, à travers les parois perméables du rein, du poumon et des autres glandes, le débarrasse des produits excrémentitiels; l'absorption de substances gazeuses ou liquides à travers les parois perméables du poumon et de l'intestin lui fournit les substances alimentaires utiles aux tissus.

Ainsi, dans ce sac clos qui constitue l'individu vivant, à travers des parois perméables, il entre sans cesse des substances empruntées au monde extérieur, à l'ambiance, comme on dit en jargon biologique. Or l'extérieur, l'ambiance, est essentiellement variable et l'on est effrayé en songeant aux hasards qui résultent de cette variabilité. La vie ne se conserve qu'à la condition d'un renouvellement convenable du milieu intérieur; ce renouvellement est subordonné aux conditions de l'ambiance; il faut donc, ou que ces conditions ne changent pas trop, ou que l'animal soit outillé pour résister aux variations les plus habituelles. Cette seconde hypothèse est réalisée quand l'être vivant est adapté à son milieu.

Pour l'absorption des éléments gazeux, que le milieu intérieur reçoit à travers la paroi des poumons, nous voyons d'ordinaire que, l'atmosphère ayant une composition sensiblement constante, l'homme respire sans trop de peine ni de risques et se trouve bien de ces conditions auxquelles il est habitué; mais son organisme est désarmé quand une variation imprévue modifie la teneur gazeuse de l'ambiance; un dégage-

ment d'oxyde de carbone dans une chambre à coucher est mortel; ce gaz délétère, qui traverse le poumon aussi bien que l'oxygène, détruit l'hémoglobine de notre sang. L'absorption des éléments liquides au niveau de l'intestin s'opère en des conditions un peu différentes. La constance de l'atmosphère permet à l'homme de vivre presque désarmé contre les variations trop brusques de sa composition; au contraire, la variabilité presque infinie des substances alimentaires, solides ou liquides, qui se trouvent à notre portée, a fait que l'animal, pour rester vivant, a dû acquérir petit à petit des instincts ou des connaissances qui lui permissent de choisir sa nourriture : ces instincts existent chez l'animal; chez l'homme, ils se sont, petit à petit, dégradés, ayant été remplacés par une connaissance raisonnée qui se transmet de génération en génération.

Donc, nous choisissons notre nourriture et nous la choisissons convenable; du moins croyons-nous le faire et en réalité nous ne nous trompons pas trop, puisque quelques-uns de nous vivent fort longtemps. Mais quelquefois nous commettons des erreurs : nous sommes empoisonnés par des champignons ou des charcuteries d'un goût agréable; il nous arrive aussi de gagner la fièvre typhoïde ou d'autres maladies qui, pour être moins graves, n'en sont pas moins fort pénibles. Dans le cas des champignons ou des charcuteries, nous sommes trompés par notre instinct, au même titre qu'une vache qui, dans une prairie, mange la terrible racine de l'*Œnanthe crocata*[1]. Dans le cas de la fièvre typhoïde, l'instinct ne saurait être mis en cause; l'aliment ne peut nous être suspect; le poison ne préexiste pas dans cet aliment; il s'y trouve seulement un microorganisme que nous ne pouvons ni voir ni sentir et qui, se cultivant dans notre intestin, y produit des substances très vénéneuses. Dans notre alimentation, il est donc des dangers qui, avant l'ingestion, échappent à nos organes des sens et n'ont pu donner naissance à des instincts capables de guider notre choix.

1. L'Œnanthe crocata est une ciguë dont les tiges et les feuilles sont inoffensives pour les bestiaux; mais sa racine contient un poison convulsant; quelquefois, les crues des ruisseaux mettent à nu ces terribles racines que les vaches, n'étant pa habituées à les rencontrer, mangent sans défiance.

Ainsi le contenu de notre intestin comprend des substances que nous avons choisies, mais aussi des microorganismes que nous n'avons pas aperçus en les ingérant et qui interviennent, pour une part formidable, dans la transformation de nos bols alimentaires. Nous ne pouvons pas prévoir le résultat de la consommation d'un mets; notre flore intestinale est d'une richesse inquiétante, et cependant, nous survivons en assez grand nombre pour que la population humaine du globe ne décroisse pas. C'est qu'il y a, dans les matières alimentaires que nous consommons habituellement, des microorganismes habituels, auxquels les hommes se sont adaptés. Cette adaptation peut résulter de circonstances très diverses. Ou bien ces microbes habituels, qu'on appelle les « bactéries banales », sont détruits par nos sucs digestifs. Ou bien ils végètent dans notre intestin mais ne produisent que des poisons qui, comme le venin des vipères[1], ne sont pas absorbés par la muqueuse saine. Ou bien encore, ils fabriquent des substances qui sont absorbées, mais auxquelles nous sommes tellement habitués et qui nous sont même devenues tellement utiles que nous ne pouvons plus nous passer des commensaux bienfaisants qui nous les fournissent : on a prétendu que certains états morbides proviennent de l'absence, dans notre intestin, de microbes indispensables. Mais, à côté de ces bactéries banales, il en est d'inusitées ; à côté de ces éléments utiles, il en est de dangereux, qui, faute d'adaptation de notre organisme, peuvent modifier gravement son état habituel, déterminer un état insolite, une maladie; ce sont les éléments pathogènes.

*
* *

Il est facile de classer en deux catégories ces éléments pathogènes. Dans la première catégorie, se placeront les substances solubles que l'on appelle, suivant les cas, poisons,

1. Il serait exagéré de prétendre que c'est par adaptation que le venin des vipères a perdu la faculté de traverser notre tube digestif; il est probable que nos ancêtres n'en ont pas fait leur nourriture habituelle; nous ne devons donc voir dans cette particularité qu'un heureux hasard; il est légitime de faire appel au hasard quand il ne s'agit pas d'une particularité très compliquée.

toxines, venins, etc., et qui pénètrent en nous, soit à travers un orifice pratiqué dans notre peau (morsure des serpents, injection de morphine, etc.), soit simplement par suite de la perméabilité de nos parois protectrices (poisons du tube digestif, oxyde de carbone, etc.)... Dans la deuxième catégorie, nous rangerons les microorganismes vivants qui, introduits dans notre milieu intérieur par une porte quelconque, s'y multiplient et y sécrètent leurs poisons spécifiques (parasite de la malaria inoculé par la piqûre des *anopheles,* spirille de la fièvre récurrente pénétrant grâce à la trompe des punaises, microbe de la rage entrant avec la morsure des chiens, etc.)... Il ne faut pourtant pas mettre entre ces deux catégories de distinction trop tranchée : plusieurs poisons, que nous absorbons à travers nos muqueuses, proviennent de microbes cultivés dans notre intestin, et certains microorganismes pathogènes, celui de la diphtérie, par exemple, après s'être introduits avec effraction dans notre individu, se tiennent modestement à la porte et pullulent en ce vestibule d'où ils inondent de leurs produits excrémentitiels notre milieu intérieur.

Dans les deux cas, il y a maladie par suite de l'addition d'un facteur inusité; mais, quand cette maladie résulte d'un microbe qui se multiplie, la quantité de substance nuisible absorbée s'accroît tant que le microbe pullule, tandis qu'une substance soluble étant introduite une fois pour toutes, sa quantité ne s'accroît pas. C'est là la principale différence à établir entre les empoisonnements ou intoxications et les infections microbiennes.

Bornons-nous au cas où le facteur inusité est un microbe. Cet élément nouveau trouble l'équilibre préétabli ; il y a maladie. Quelquefois, le microbe s'acclimate dans son hôte et, quoique troublant l'équilibre, ne le détruit pas assez complètement pour amener une mort rapide ; tel est par exemple le cas de la tuberculose, qui est le type des maladies « chroniques » : alors, il n'y a pas de véritable bataille entre le microbe infestant et l'animal infesté; il s'établit une sorte de paix armée, mais qui finit par épuiser l'hôte. Il existe, au contraire des maladies « aiguës » : prenez pour exemple le charbon des moutons. Les microbes agents de cette maladie, les bactéridies charbonneuses ayant pénétré dans le sang du

mouton, une lutte terrible s'engage entre les deux espèces vivantes, le mouton et les bactéridies ; ici, il n'y a pas de paix armée possible ; la guerre ne peut se terminer que par la mort rapide de l'un des combattants. Quelquefois, c'est le mouton qui meurt. D'autres fois, au contraire, les bactéridies sont détruites, et, alors, on dit que le mouton est guéri ; il recommence une existence normale et il a l'air d'un mouton ordinaire, quand il broute tranquillement l'herbe des coteaux.

En réalité, il n'en a que l'air ; car il est devenu différent, comme j'étais devenu différent après avoir été piqué par les borachudos du Brésil. Il a récupéré un état d'équilibre, non pas identique, mais analogue à celui dont il jouissait avant d'être atteint du charbon ; c'est un « nouvel » état d'équilibre. Sans vouloir entrer dans le détail des phénomènes, on peut en donner une idée d'ensemble en disant que le mouton, sorti vainqueur de la lutte appelée maladie charbonneuse, s'est habitué à lutter contre les bactéridies. S'il subit une nouvelle inoculation du charbon, il y résistera victorieusement, sans même paraître gêné. On peut dire de lui qu'il est devenu réfractaire au charbon, et il conserve cette précieuse immunité assez longtemps. Mais si l'on n'a pas soin de lui inoculer de temps en temps un peu de virus charbonneux, il finit par perdre cette immunité, comme nous perdons toutes nos habitudes, faute d'usage : il lui faut donc entretenir son immunité, comme un maître d'armes s'entretient la main, par l'exercice.

Dans le cas où le mouton succombe, c'est la bactéridie qui, sortie victorieuse de la lutte, s'est habituée à tuer les moutons ; on dit qu'elle a subi une augmentation de virulence ; si on l'inocule à un nouveau mouton, elle le tue plus sûrement et plus vite ; mais si on la laisse se cultiver à ne rien faire et vivre paresseusement dans du bouillon, elle perd petit à petit ses qualités acquises, comme on perd ses bonnes habitudes dans l'oisiveté. Dans tous les cas, celui des deux ennemis qui sort victorieux de la lutte est le seul dont nous pouvons suivre l'histoire. De celui qui est mort, nous ne savons rien, sinon que sa mort a aguerri son ennemi. Et cette seule considération suffit à montrer combien il est dangereux de ne pas incinérer les cadavres dans les épidémies de maladies

aiguës; par là même qu'on est mort, on devient un réceptacle des microbes les plus virulents.

Ce fait est général; dans une maladie aiguë bien caractérisée, c'est-à-dire dans une maladie qui se termine forcément par la mort rapide d'un des combattants, celui qui survit est aguerri par la lutte : l'homme qui est guéri d'une maladie devient réfractaire à cette maladie pour un temps plus ou moins long. Il serait donc avantageux d'avoir été malade, pourvu qu'on ne le fût plus. Mais quand on commence une maladie, on ne sait jamais si l'on n'y succombera pas : autrefois, on inoculait la variole pour conférer l'immunité; mais on tuait ainsi un certain nombre de patients qui, par conséquent, n'y avaient rien gagné. Avant d'introduire un microbe pathogène et de causer une maladie, il n'est donc pas inutile d'éprouver ce microbe et, si possible, de le désarmer, de l'amollir, de l'abâtardir. Un immense intérêt s'attache à la connaissance des races de microbes désarmés, abâtardis, atténués : on sait d'avance qu'ils seront vaincus dans la lutte contre l'animal auquel on veut conférer l'immunité. Et en résistant d'abord à cet ennemi vaincu d'avance, l'homme acquiert la faculté de résister à un ennemi plus dangereux : les Japonais, ayant vaincu les Chinois, ont attaqué les Russes. Or, le hasard a fait que Jenner a trouvé dans le *cow-pox* une forme atténuée du microbe de la variole; mais le fait que Jenner a découvert par hasard, Pasteur l'a érigé en méthode. On fabrique aujourd'hui, suivant son indication, deux races atténuées, graduées, de virus charbonneux; on inocule d'abord aux moutons la plus inoffensive, que les moutons détruisent sans peine puis, les moutons guéris, on leur injecte la plus vaillante, que les moutons détruisent encore grâce à l'expérience qu'ils ont rapportée de leurs premiers combats : ensuite, ils peuvent affronter sans crainte les meilleurs soldats de l'armée bactéridienne. Un tel résultat pourrait étonner si nous ne savions aujourd'hui raisonner comme il suit sur les phénomènes les plus merveilleux de l'habitude : Quand un animal est soumis à un nouveau facteur d'action, de deux choses l'une : ou il meurt, et alors ne nous intéresse plus, ou il survit, et alors il *s'habitue*. Nous, êtres actuels, descendons tous d'êtres qui, depuis l'apparition de la vie, ont survécu au moins

jusqu'à l'âge de la reproduction; nous avons donc, par hérédité, l'habitude ancestrale des divers dangers auxquels nous sommes exposés.

Cette immunité, qui suit la maladie aiguë, est connue depuis fort longtemps : l'accoutumance aux poisons n'était pas ignorée de Mithridate, et les morphinomanes d'aujourd'hui sont forcés d'augmenter le dosage de leurs injections, pour continuer à en ressentir les effets toxiques. Dans cette dernière lutte entre un animal et une substance soluble, il n'y a qu'un acteur vivant; l'habitude, facteur vital, ne se manifeste donc que chez l'un des ennemis; l'homme s'accoutume à la morphine, mais la morphine, même quand elle tue l'homme, ne devient pas plus vénéneuse. A part cela, la comparaison avec les maladies microbiennes est parfaite, car, sans entrer dans le détail des phénomènes, ce sont des substances solubles élaborées par les bactéries, qui en sont le principal agent pathogène. Il devient alors évident qu'un organisme peut résister de deux manières aux attaques de microbes, soit en s'accoutumant aux poisons que les microbes sécrètent et en détruisant ces poisons, soit, ce qui est plus radical, en détruisant immédiatement les microbes eux-mêmes, producteurs des poisons.

***

Nous arrivons à la sérothérapie. L'homme, roi du monde, ayant trouvé fastidieux et dangereux de s'habituer lui-même aux maladies, a cherché s'il ne pourrait pas forcer les lapins ou les chevaux à s'y habituer à sa place; il y a réussi, et il profite aujourd'hui des habitudes imposées à ces animaux domestiques.

Il serait dangereux de croire *a priori* et sans entrer dans le détail des faits que cette méthode peut se généraliser à tous les cas. M. Metchnikoff a montré, par exemple, que, dans beaucoup de cas, la guérison des maladies est due à l'action directe de certains éléments anatomiques qu'il a appelé *Phagocyte*[1], parce qu'ils mangent les microbes. Or, les éléments anatomiques du lapin ne peuvent vivre que dans

1. *Phagocyte*, formé de deux mots grecs, veut dire « cellule qui mange ».

le lapin, et meurent quand on les introduit dans le corps de l'homme ; par conséquent, ils ne sont pas capables de continuer, dans ce nouvel hôte, la lutte pour laquelle ils étaient préparés. Même quand il s'agit de deux individus d'une même espèce, les éléments anatomiques de l'un ne peuvent pas vivre dans le corps de l'autre : on essaya, sans succès, de transfuser le sang d'une personne vigoureuse à un malade ; infructueuse fut aussi contre la tuberculose l'injection aux malades du sang emprunté à des animaux naturellement réfractaires à cette terrible affection. Avant d'espérer transmettre à un individu l'immunité acquise par un autre individu, il faut d'abord constater que cette immunité acquise n'est pas *directement* liée au fonctionnement d'éléments anatomiques vivants. Je souligne *directement*, car il est bien certain que toutes les modifications réalisées dans un animal qui continue de vivre sont, en dernière analyse, imputables à l'activité de ses cellules vivantes.

Mais dans un organisme devenu capable de détruire soit une espèce microbienne, soit le poison caractéristique de cette espèce, soit même un poison non microbien, il arrive que cette immunité, due évidemment à des activités cellulaires, s'exerce par l'intermédiaire des liquides de l'organisme ; ces liquides, ces *sérums*, ne sont pas vivants ; une fois extraits et mis à l'abri de la corruption ils conservent leurs propriétés ; si on les inocule à un autre individu, ils se comporteront dans ce nouvel hôte comme dans le précédent, de même qu'un liquide chimiquement défini conserve dans un nouveau vase les mêmes propriétés que dans l'ancien. Évidemment, c'est l'expérience seule qui permet d'affirmer que le sérum emprunté à un animal réfractaire à telle ou telle maladie pourra communiquer l'immunité à un animal différent : cette immunité transmise prouvera *a posteriori* que la résistance à l'infection s'exerçait par l'intermédiaire des liquides, des sérums : c'est le cas de la diphtérie.

Ayant préparé, au laboratoire, la terrible toxine diphtéritique, on en injecte des doses minimes à des chevaux : de peur d'accident, on commence même par leur injecter cette toxine mélangée, suivant la méthode de Roux, avec une solution iodo-iodurée qui en neutralise partiellement l'action ; puis,

après s'être assuré que le cheval est habitué, on arrive à injecter des doses croissantes de toxine pure; quand le cheval a été définitivement habitué au poison de la diphtérie, son sérum permet d'arrêter les ravages du croup chez les enfants et même de les vacciner préventivement et de les abriter pour quelques jours contre la contagion.

Je me contente de signaler cet exemple célèbre; j'ai voulu m'en tenir, dans cet article, à des considérations d'ensemble sur le rôle de l'habitude en pathologie comme en biologie générale. Lamarck a établi son immortel système sur ce banal aphorisme que « les habitudes forment une seconde nature », affirmation qui, j'essaierai de le montrer ici un jour, peut être établie scientifiquement au moyen de simple réflexions sur les phénomènes les plus élémentaires de la vie. Au fond, vivre, c'est s'habituer sans cesse aux conditions toujours nouvelles qui sont réalisées autour des êtres vivants. Si l'on avait eu depuis longtemps cette idée erronée que la maladie est « quelque chose à part », si l'on n'avait pas systématiquement séparé la pathologie de la biologie générale, on aurait pu prévoir les plus admirables résultats des recherches de Pasteur et de son école. Les pages précédentes prouvent du moins que si l'on tient aux manifestations d'ensemble les faits connus sont d'une narration facile dans le langage courant. Il n'en est plus de même dès qu'on veut pénétrer dans le détail des phénomènes; étant donnée la complexité de la vie animale, on rencontre des difficultés énormes et qui sont encore loin d'être surmontées. Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir le beau livre de M. Metchnikoff *sur l'Immunité* et les résumés de mémoires que publie chaque mois le *Bulletin de l'Institut Pasteur*. Le langage y est encombré d'un nombre formidable de néologismes barbares, prouvant à eux seuls que la science dont traitent ces publications est encore dans l'enfance; mais c'est une enfance qui promet.

FÉLIX LE DANTEC

MÉMOIRES

D'UN

PAYSAN BAS-BRETON

— PREMIÈRE SÉRIE —

C'était en 1897, un soir de juin. J'habitais alors la vieille maison de Stang-ar-C'hoat, à l'orée de Quimper. On vint m'avertir qu'un *glazik* était dans le jardin, qui demandait à me parler. *Glazik* — comme qui dirait : « azuré » — est le terme par lequel on désigne en breton, à cause de leur veste et de leur pourpoint bleu de roi, les paysans de la région cornouaillaise comprise entre Rosporden et Pont-Labbé. Je priai que l'on fît entrer le visiteur et je vis paraître un homme d'une soixantaine d'années, très vert encore d'aspect et d'allure, plutôt petit, bas sur jambes et les épaules trapues, tout à fait le type du paysan quimpérois dont il portait le costume et dont il avait tout l'extérieur, avec cette particularité, néanmoins, qu'au lieu d'avoir la figure rasée, comme ses pareils, il laissait librement pousser sa barbe couleur d'étoupe, qui lui hérissait le visage d'une abondante broussaille inculte. Il était chaussé de sabots. Ses vêtements étaient propres, quoique fatigués.

Il se présenta le plus décemment du monde, gardant à la main son chapeau de feutre à larges bords, orné d'un ruban de velours noir, un tantinet fripé, dont les bouts pendaient. Je le fis asseoir et, pensant le mettre ainsi plus à l'aise, j'entamai le colloque en breton.

— Si vous voulez bien, dit-il, nous parlerons français. Je le sais un peu.

Je ne fus pas long à m'apercevoir qu'il le savait fort couramment et qu'il s'en servait même, le plus souvent, avec une justesse d'expression que bien des bourgeois lui eussent enviée. Il poursuivit :

— Je viens à vous, parce que j'ai appris que vous frayiez volontiers avec les gens de ma sorte, les pauvres gens. J'ai lu les histoires que vous avez recueillies parmi le peuple. (Un journal local, *Le Finistère*, reproduisait à ce moment-là l'ouvrage intitulé *La Légende de la Mort*.) Alors, j'ai songé que mon histoire à moi pourrait peut-être aussi vous intéresser. Les autres ne vous ont raconté que des imaginations superstitieuses, des fables; moi, ce que je vous apporte, c'est de la vérité.

Il y avait une certaine âpreté dans son accent. Grande fut ma surprise d'entendre un paysan bas-breton s'exprimer avec cette désinvolture sur des croyances qui sont peut-être les plus profondément enracinées au cœur de la race. Il devina mon étonnement et, fixant sur moi le clair regard de ses yeux gris, qu'ombrageaient d'épais sourcils en auvent :

— Ah ! voyez-vous, c'est que je suis un paysan qui a fait du chemin, tandis que les autres piétinaient sur place, reprit-il. Et, si je suis resté le plus pauvre d'entre eux, j'ai du moins acquis quelque chose que je ne donnerais pas pour tout leur argent. Vous n'aurez pas de peine à vous expliquer cela, quand vous connaîtrez ma vie.

Je crus qu'après ce préambule il allait me la conter de vive-voix et je m'apprêtais à en écouter le récit, quand, au lieu de continuer à parler, il sortit de la poche intérieure de sa veste un paquet enveloppé dans un journal qu'il déplia et d'où il sortit une liasse de manuscrits. C'étaient de ces cahiers dits « cahiers écolier », dont les couvertures sont agrémentées de dessins et de peinturlurages. Il y en avait en tout vingt-quatre.

— Voilà, dit-il en les déposant sur mon bureau. Un jour que vous n'aurez rien de mieux à faire, jetez un coup d'œil là dedans. J'y ai marqué tout ce qui m'est arrivé, le bon et le mauvais, du plus loin qu'il me souvienne. Cela m'a aidé à tuer le temps, depuis que je suis seul. Car je n'ai plus personne ni rien qui me rattache au monde. J'espère que l'heure est prochaine où je m'en irai à mon tour. Le plus tôt sera le mieux. Quand j'ai eu fini de rédiger ces cahiers, je me suis demandé s'il valait la peine de les laisser après moi, si je ne ferais pas bien de les détruire, de disparaître en silence, tout entier. Puis j'ai eu un instant l'idée d'aller les enterrer sous une des roches du Stang-Ala, dans la vallée où j'ai passé une partie de mon enfance à garder les vaches. « Peut-être, me disais-je, un petit pâtre les découvrira-t-il par hasard, quelque jour, dans le temps encore éloigné où tous les petits pâtres sauront lire; peut-être en donnera-t-il lecture à la veillée, et il se trouvera ainsi, après ma mort, une poignée de braves gens à savoir que j'ai existé. » Mais j'ai fait réflexion que l'humidité du sol aurait vite consumé ces pages. Alors, en fin de compte, ma foi! je viens vous les remettre. Prenez-

les, gardez-les, lisez-les, si le cœur vous en dit, ou bien faites-en du feu. Si je vous ai ennuyé, pardonnez-moi. Il me reste à vous dire merci et bonsoir.

Avant que j'eusse pu le retenir, il avait gagné la porte et s'en était allé dans le crépuscule. J'ouvris incontinent le premier cahier. Ce me fut une révélation. Je ne m'arrachai plus au charme puissant et fruste de ces confidences d'un Breton du peuple qu'après les avoir épuisées. Je brûlais d'en faire connaître mon impression à leur auteur et, dès le lendemain, je me mis à sa recherche. Il m'avait laissé entendre, au cours de notre conversation, qu'il logeait sur l'autre rive de l'Odet, dans le quartier du Pont-Firmin. Grâce à une balayeuse de rues, je parvins à le dénicher. C'était dans un misérable taudis de ménages ouvriers, sous les combles. Je poussai la porte d'une espèce de soupente, éclairée par une lucarne à tabatière. Mon visiteur de la veille était assis sur un grabat où il venait de faire la sieste et qui composait, avec une chaise dépaillée, une table boiteuse, quelques livres et un pot à eau, tout le mobilier de son galetas. Il m'accueillit avec un sourire.

— Vous êtes dans le tonneau de Diogène, dit-il en m'offrant la chaise dépaillée.

Je lui exprimai tout le gré que je lui avais de m'avoir choisi pour être le dépositaire de ses manuscrits et l'assurai que, sous une forme ou sous une autre, je m'efforcerais d'en tirer parti quelque jour. Il en fut très touché. Mais, lorsque je lui annonçai mon ferme propos de n'accepter son legs qu'autant qu'il me permettrait de le dédommager dans la mesure que je croyais légitime, il se récria.

— Je n'attends ni ne veux rien de personne. Mes campagnes d'Italie, de Crimée, du Mexique, m'ont valu de la générosité du gouvernement un bureau de tabacs dont la location me rapporte trois cents francs. C'est plus que n'en eut jamais Diogène, et il me suffit que j'aie, comme lui, un trou, du pain, de l'eau claire et mon franc-parler.

Je me montrai plus entêté que lui : je le menaçai de lui rendre sur l'heure ses cahiers. Il céda. Des mois passèrent, pendant lesquels il me revint voir de temps à autre, soit pour m'emprunter des livres qu'il dévorait avec une sorte de frénésie, soit pour m'entretenir de ses idées sur la politique et la religion, car les questions sociales et surtout les questions religieuses le passionnaient. Puis, brusquement, il s'éclipsa, disparut de mon horizon. Avais-je froissé, à mon insu, sa susceptibilité extrêmement ombrageuse? Avait-il été pris d'une de ces crises de misanthropie aiguë, auxquelles il était sujet, m'a-t-on dit, et qui le faisaient se terrer à la campagne, dans les retraites les plus sauvages, comme un animal blessé? C'est un point qu'il ne m'a pas été possible d'éclaircir. Le certain c'est que je n'eus plus de ses

nouvelles. Et maintenant, laissons-lui la parole : les pages qui suivent, extraites de ses *Mémoires*, sont l'autobiographie authentique d'un obscur paysan bas-breton [1].

ANATOLE LE BRAZ

I

MON ENFANCE

Je vais commencer aujourd'hui un travail que je ne sais comment ni quand il se terminera, si toutefois il se termine jamais. Je vais toujours l'essayer. Je sais qu'à ma mort, il n'y aura personne, ni parent, ni ami, qui viendra verser quelques larmes sur ma tombe ou dire quelques paroles d'adieux à mon pauvre cadavre. J'ai songé que, si mes écrits venaient à tomber entre les mains de quelques étrangers, ceux-ci pourraient provoquer en ma faveur un peu de cette sympathie que j'ai en vain cherchée, durant ma vie, parmi mes parents ou amis. J'ai lu dans ces derniers temps beaucoup de vies, de mémoires, de confessions de gens de cour, d'hommes politiques, de grands littérateurs, d'hommes qui ont joué en ce monde des rôles importants; mais, jamais ailleurs que dans les romans, je n'ai lu de mémoires ou de confessions de pauvres artisans, d'ouvriers, d'hommes de peine, comme on les appelle assez justement, — car c'est eux, en effet, qui supportent les plus lourds fardeaux et endurent les plus cruelles misères. Je sais que les artisans et hommes de peine sont dans l'impossibilité d'écrire leur vie, n'ayant ni l'instruction ni le temps nécessaires. Quoique appartenant à cette classe, au sein de laquelle j'ai passé toute ma vie, je vais essayer d'écrire, sinon avec talent, du moins avec sincérité et franchise, — puisque je suis rendu à un loisir forcé, — comment j'ai vécu,

1. NOTE DE LA DIRECTION. — La *Revue* publiera de longs fragments de ces *Mémoires;* mais il faudrait d'interminables séries de copieux articles pour reproduire en son intégrité le texte serré de ces vingt-quatre cahiers, qui représenteraient environ mille ou douze cents pages de la *Revue*. Il était difficile de publier ce texte sans quelques corrections : une orthographe trop souvent fantaisiste le rendait obscur et souvent illisible; une surabondance de formules et de mots inutiles l'encombrait. Mais on s'est efforcé d'y faire le minimum de corrections.

pensé et réfléchi dans ce milieu misérable, comment j'y ai engagé et soutenu la terrible lutte pour l'existence.

Je vins au monde dans de bien tristes conditions[1]. J'y tombai juste au moment où mon père, alors petit fermier, venait d'être complètement ruiné par plusieurs mauvaises récoltes successives et la mortalité des bestiaux. Je vis le jour le 29 juillet 1834. Deux mois après, mes parents furent obligés de quitter la ferme de Kilihouarn-Guengat en y laissant, pour payer leur fermage, tout ce qu'ils possédaient, jusqu'aux objets les plus indispensables à leur pauvre ménage. Ils vinrent à Quimper avec quelques planches pourries, un peu de paille, un vieux chaudron fêlé, huit écuelles et huit cuillers en bois. Ils trouvèrent à se caser dans un misérable taudis de la rue Vili, rue bien connue à Quimper pour sa pauvreté et sa malpropreté. Nous y restâmes deux ans, pendant lesquels je fus constamment malade. Plusieurs fois, la chandelle bénite fut allumée pour éclairer mon passage dans l'autre monde. J'ai su tout cela, plus tard, par ma mère et par d'autres personnes qui nous avaient vus dans ce triste bouge.

Mon père, qui ne connaissait d'autre état que celui de cultivateur, ne trouvait rien à faire en ville, et nous étions cinq enfants à la maison, dont l'aîné n'avait pas dix ans. Il trouva enfin à louer un *penn-ty*[2] au Guelenec, en Ergué-Gabéric, et pouvait alors aller en journée chez les fermiers où il gagnait de huit à douze sous par jour. Il faisait, en hiver, des fagots de bois ou de landes. Nous avions aussi un peu de terrain où l'on semait

1. L'an mil huit cent trente-quatre, le 19 juillet, à dix heures du matin, par devant nous soussignés, Jugeau, maire, officier de l'état-civil de la commune de Guengat, canton de Douarnenez, département du Finistère, est comparu à la maison commune François-Marie Duguines, cultivateur, âgé de trente ans, demeurant en cette commune, au lieu de Quillihouarn, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né à domicile de Quillihouarn, ce jour, à six heures du matin, de lui déclarant et de Françoise-Louise Quéré, son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Jean-Marie; lesdites déclaration et présentation faites en présence de Nicolas Pennanech, âgé de quarante-six ans, et de Jean Le Quéau, âgé de trente-sept ans, tous cultivateurs et habitants de Guengat, lecture ayant été faite aux susdits témoins qui ont déclaré avec le père présent ne savoir signé, de ce requit.

Signé : JUGEAU MARIE.

2. C'est le mot qui sert, en breton, à désigner les misérables chaumières, composées, en général, d'une seule pièce, où s'entassent avec leur famille les ouvriers agricoles, les journaliers. (A. LE B.)

des pommes de terre, de ces pommes de terre rouges, grosses et très productives, qui étaient alors la principale nourriture des pauvres et des pourceaux. Là, mon frère et ma sœur vinrent à mourir, par suite sans doute des misères et des privations qu'ils eurent à endurer dans ce cloaque infect de la rue Vili. Je me rappelle, car j'avais alors cinq ans, ces tristes et pâles figures qui n'avaient pas changé en passant de vie à trépas. Je me rappelle avoir vu ma mère ramasser de gros poux sur la tête de ma sœur après sa mort. Mon père et ma mère eurent l'air d'être contents : ils disaient que nous avions deux anges dans le ciel qui prieraient Dieu pour nous. Notre maisonnée, du reste, ne diminua pas, car j'avais déjà un autre petit frère, et une sœur ne tarda pas à venir. Le Dieu d'Abraham avait dit : croissez et multipliez. Nous multipliions, mais nous ne croissions guère, car à six ans, je n'étais pas plus haut qu'une botte de cavalier. Cependant le grand air de la campagne m'avait donné la vie, la santé et un peu de vigueur. J'allais alors tous les jours chez les fermiers des environs demander à dîner, et souvent, après m'avoir bourré mon petit ventre de bouillie d'avoine, on me donnait encore des morceaux de pain noir et des crêpes moisies pour emporter à la maison.

A huit ans, ma mère me confectionna une besace, et j'allai dès lors, non plus dans une seule maison, mais de ferme en ferme, pieds nus, à peine couvert de quelques haillons sordides, récitant ma prière de porte en porte; je rentrais le soir, exténué, avec ma besace pleine de grossières farines, de crêpes moisies et de rognons de pain noir. Je continuai ce métier sans interruption jusqu'à l'âge de dix ans et demi. J'étais la Providence de la pauvre maisonnée; j'y apportais plus de bien-être que mon père qui, cependant, bûchait aussi du matin au soir. Chose curieuse, et qui étonna bien des gens de nos environs, c'est que j'avais trouvé le moyen, dans ce triste métier et dans le milieu ignorant où je vivais, d'apprendre à lire le breton. Voici comment : il y avait dans notre village, qui était assez grand, une vieille fille qui était restée à coiffer sainte Catherine, et qui ne s'occupait guère en ce monde que d'assurer son salut éternel. Elle avait été servante chez le curé, où elle avait appris à lire le breton, du

moins dans son livre de messe, et le catéchisme. Pour mieux mériter les grâces célestes, elle s'était donné pour mission d'initier tous les enfants du village aux saints mystères de la religion. C'était chez nous qu'elle venait faire le catéchisme, car elle aimait beaucoup ma mère qui lui racontait ses misères dans ce monde et la joie qu'elle avait d'être pauvre, puisque Jésus avait dit que les pauvres seuls seraient admis dans son royaume céleste. Ma mère savait aussi un grand nombre de cantiques édifiants, qu'elle chantait fort bien, d'histoires de revenants, d'hommes et de femmes enlevés par le diable au milieu de la danse, ou engloutis en terre pour s'être moqués d'une croix en passant devant elle; des âmes de riches obligées de rester dans les caveaux, les cavernes ou au fond des étangs pour garder leurs trésors jusqu'à la consommation des siècles. D'autres femmes venaient encore chez nous, avec leurs grandes quenouilles et leurs longs fuseaux, accompagnées de leurs enfants, pour écouter les cantiques et les histoires, et aussi, sans doute, pour dire et écouter beaucoup d'autres choses. J'étais l'enfant gâté de la vieille fille, parce que j'étais gentil, disait-elle, docile et attentif, et parce que j'apprenais vite et bien. Au bout de dix-huit mois, je savais toutes les prières et tout le catéchisme sur le bout du doigt et lisais mieux qu'elle dans son vieux livre de messe, tandis que les autres étaient encore, pour la plupart, à bégayer les premières leçons du catéchisme : les trois quarts avaient renoncé à apprendre l'alphabet, et le reste était toujours dans les éternels b a ba, b o bo, b u bu.

Je fis alors ma première communion avec un grand succès. Le curé, sachant que je savais lire, me donna un joli livre de messe. J'étais heureux et fier, j'étais cité en exemple aux autres enfants. Ce fut le premier jour de bonheur de ma vie, et plus tard, alors que je sus un peu le français et que je vis un certain cantique sur un vieux livre, ce jour heureux me revint en mémoire. Dans ce cantique, il y avait un couplet qui disait :

Te souviens-tu de ce jour plein de charmes
Où, de Jésus adorant l'humble croix,
Ton cœur enflé, tes yeux mouillés de larmes,
Tu reçus Dieu pour la première fois?

O jour céleste! O pure et douce ivresse!
Amour sacré, qu'êtes vous devenu?
Dieu se souvient de la sainte promesse.
Mais toi, chrétien, dis-moi, t'en souviens-tu?

Après ma première communion, je n'allai plus mendier; j'allais en journée avec mon père dans les fermes pendant l'été, et l'hiver, je l'aidais à faire des fagots ou à creuser des trous pour mettre des plants. A treize ans, après les trois communions réglementaires parmi les enfants, je trouvai à me placer comme troisième domestique dans une ferme. Mes débuts ne furent pas heureux. J'avais plus de volonté et de courage que de force; je ne voulais pas perdre avec les autres domestiques, beaucoup plus forts que moi. Je fis tant d'efforts pour les suivre que, bientôt, je tombai malade et fus obligé, pour me guérir, de retourner chez mes parents. Ce fut en pleurant que je rentrai chez moi, où j'allais être encore à charge, là où il y avait déjà bien des bouches de trop. Je fis une terrible maladie. On crut encore une fois que c'en était fait de moi. Le curé était venu me donner les derniers sacrements. Les médecins, en ce temps-là, étaient complètement inconnus dans nos campagnes, et, ne l'eussent-ils pas été, nos moyens ne permettaient pas de les querir. En revanche, nos pays bretons étaient remplis de prétendus sorciers et sorcières. Il en vint plusieurs me voir. L'un disait que mes côtes étaient tombées, l'autre que c'était l'os du sternum, — *ench ar galon*.

Vint enfin la vieille fille, mon institutrice, qui prétendit que c'était un sort qu'on m'avait jeté, par jalousie, à cause que j'étais plus savant que les enfants des riches. Il fallait donc, selon la béate fille, trouver quelque chose de divin pour combattre la puissance diabolique, et, pour cela, elle ne trouva rien mieux que promettre une bonne chandelle à Notre-Dame de Kerdevot, qui, en ce temps-là, était en grande faveur dans toute la Basse-Bretagne, et qui était justement dans notre commune. Elle conseilla aussi d'aller chercher quelques bouteilles d'eau à la fontaine qui était auprès de la chapelle de cette bonne vierge, puis elle me dit de réciter le plus souvent possible des *pater* et des *ave* à l'adresse de cette divine mère, qu'elle allait elle-même supplier dans ses propres

prières. Elle alla chercher deux bouteilles d'eau à la fontaine miraculeuse. Je récitai plusieurs *pater* et plusieurs *ave*, après avoir dégusté, matin et soir, un verre de cette boisson miraculeuse qui devait être, surtout à cette époque, plus propre à communiquer des maladies qu'à les guérir. En ce temps-là, Notre-Dame de Kerdevot jouissait d'une réputation et d'une vogue extraordinaires, à peu près comme celles dont jouit plus tard, à la Salette et à Lourdes, la Vierge de l'Immaculée Conception. Tous les enfants scrofuleux, les teigneux, tous les hommes et les femmes affligés de plaies variqueuses ou cancéreuses allaient se plonger dans cette fontaine et y décrasser leurs plaies. Ma mère et la vieille fille me recommandèrent surtout d'avoir la foi et une grande confiance dans le Sauveur du Monde et en sa divine mère. De la foi, j'en avais alors de quoi transporter toutes les montagnes, et ce fut sans doute, comme disait la bonne fille, cette foi solide qui me sauva autant, sinon plus, que l'eau de la fontaine de Kerdevot.

Au bout de deux mois, je fus complètement rétabli, et je fus conduit par la vieille et ma mère, pieds et tête nus, porter une chandelle de vingt sous à la Vierge. Ce fut au printemps, et bientôt je retournai aider mon père à faire des fagots de landes ; puis, durant l'été, j'allai en journée, aux foins et à la moisson. J'avais alors quatorze ans. Nous étions en 1848. Louis-Philippe était parti et nos vieux paysans ne parlaient plus que de Napoléon, qui avait promis des croix, des médailles et des pensions à tous ceux qui avaient servi sous son oncle, et beaucoup de belles choses à tout le monde. Mon père avait aussi servi le « Vieux » aux derniers jours ; il avait assisté aux dernières batailles de 1814 : il fut blessé aux environs de Paris, et entra à l'hôpital, d'où, après sa guérison et après l'abdication de l'Empereur, il fut renvoyé chez lui sans congé, sans aucun papier. Il ne pouvait donc pas certifier qu'il avait servi le « Vieux » et ne put rien obtenir du neveu, pas même la fameuse médaille de Sainte-Hélène ou de chocolat, comme on l'avait appelée. Il en fut un peu déçu et chagriné, surtout quand il pensait à cette balle qui était restée dans sa tête, et qui, selon lui, était le meilleur des certificats de présence sur le champ de bataille.

II

EN SERVICE

Au premier janvier 1849 ; je trouvai à me placer dans une ferme, où travaillaient déjà deux autres domestiques mâles et deux femmes. A cette époque, toutes les prétentions, tout l'orgueil des jeunes campagnards consistaient à montrer leur force physique et leur adresse dans les travaux des champs ou dans les jeux. Aux pardons, dans les assemblées, entre jeunes gens, il n'était question que de force et d'adresse ; les fermiers en parlaient aussi entre eux, afin de pouvoir faire leur choix lors du louage des domestiques ; les jeunes filles à marier en jasaient également, car elles aussi avaient à faire leur choix. Mon père avait été et était encore un maître à manier tous les outils agricoles ; il m'avait donné de bonnes leçons pour l'entretien et le maniement de ces outils. Avec cela, et mon courage aidé par l'amour-propre, je me sentais capable de suivre sinon les plus forts, du moins ceux de moyenne force, et surtout les filles de fermes, avec lesquelles il ne fallait pas rester en arrière, sous peine de perdre tout prestige et l'estime même de ces filles, qui étaient très heureuses et très fières de vous battre, car elles obtenaient d'être citées et trouvaient à se placer plus avantageusement ou même à se marier ; le malheureux vaincu devenait un objet de moqueries et d'injures, et par suite, trouvait difficilement à se replacer. Je fus assez heureux pour me tirer de cette première année tout à mon honneur et à mon avantage. J'acquis ainsi d'emblée une double réputation à rendre jaloux tous les autres : j'étais un ouvrier capable, doublé d'un petit savant, car alors, quand on voyait un homme à la messe avec un livre, on le prenait pour un grand savant. J'emportais toujours le mien, celui que le curé m'avait donné. De plus, j'étais chargé par la fermière, sur les conseils du curé, de lire tous les soirs la *Vie des saints* et de dire les Grâces que je savais par cœur et que je scandais pathétiquement, avec une grande onction, un peu

mêlée, peut-être, de fierté et d'orgueil, qui pouvaient ôter à mes prières toutes leurs vertus.

Je passai ainsi mon temps entre trois ou quatre fermes, jusqu'à la fin de 1852 ; j'avais alors dix-huit ans et je commençais à me demander si j'étais condamné à passer toute ma vie dans ce rude métier et dans ce triste milieu de misères, de superstitions et d'ignorance. J'avais déjà entendu et vu certaines choses qui me faisaient réfléchir, des choses qui étaient en contradiction avec ce que nous disait le curé et avec ce que je lisais dans mes livres bretons. J'écoutais beaucoup les vieux, et ma mémoire bien développée retenait tout. De vieux marins, pendant l'hiver, quand la pêche ne donnait pas, venaient dans les fermes demander quelques morceaux de pain et souvent à loger, et promettaient, pour payer leur logement, de nous raconter leurs longs voyages. Tous, ils nous affirmaient avoir été jusqu'au bout du monde, ou du moins jusqu'à la limite au delà de laquelle il était interdit à l'homme de passer. Ce devait être là, d'après eux, l'entrée de l'enfer, car il y avait, disaient-ils, une puanteur insupportable. D'un autre côté, ils affirmaient avoir été tout près du soleil.

Un jour, ou plutôt un soir, je vis arriver un grand maigre, avec un gros livre sous le bras, demandant à loger. Celui-là n'avait pas l'air d'un marin, car nos marins bretons d'alors, je parle des pêcheurs, n'avaient que faire de livres. Après avoir formulé sa demande presque d'un ton d'autorité, il s'assoit à table sans même attendre de réponse. Qui était donc cet homme voyageant ainsi avec ce grand livre, et qui avait plutôt l'air d'un maître que d'un solliciteur? Nous étions en train de souper; on lui trempa une écuellée de soupe qu'il mangea de bon appétit, accompagnée d'une bonne tranche de lard et d'un morceau de pain noir. Je ne pouvais quitter mes yeux de cet homme et surtout de son livre, dans lequel j'aurais bien voulu mettre mon nez. Il avait les cheveux taillés en brosse, contrairement à l'usage du pays où tout le monde portait les cheveux longs, il avait des grands yeux bien ouverts, le front haut et découvert, le nez un peu long, sans être pointu, une large bouche, un menton plat et un peu rentrant. A cette époque, je commençais déjà à observer les hommes, surtout les hommes qui me paraissaient extraordi-

naires, qui étaient placés ou qui se plaçaient au-dessus des autres par leur talent et leur instruction.

C'était un phénomène en ce temps de trouver dans nos campagnes bretonnes, en dehors du curé, un homme sachant parler le français, et surtout sachant le lire et l'écrire. Lorsque notre homme se fut bien restauré et eut allumé sa pipe, il dit en mettant sa main sur son livre :

— Voilà un livre qui vous intrigue un peu, n'est-ce pas? Je vois que tout le monde a les yeux dessus.

— Oh! oui, sûr, répondit le patron, voilà le petit là (en me montrant du doigt), qui voudrait bien avoir ses yeux dedans et non dessus.

— Oh! oh! fit l'homme extraordinaire, il sait donc lire, le petit?

— Oh! oui, répondit à son tour la patronne avec un peu de flatterie, certainement il sait lire presque aussi bien que le curé. Regardez la *Vie des saints* qui est là, et le livre de messe que le curé lui a donné : il lit tout cela au galop.

— C'est fort bien, ça, dit l'homme, mais tout ça c'est du breton, et le livre que j'ai ici, ce n'est plus du breton ni même du français.

Une des bonnes dit alors :

— Jean-Marie — c'était moi — sait lire le latin aussi.

Elle croyait sans doute, cette pauvre fille, comme bien d'autres le croyaient alors, qu'il n'y avait dans le monde que le breton, le français et le latin.

Mais l'homme répondit que son livre n'était pas non plus en latin ; nous nous regardions tous, étonnés. En quelle langue pouvait-il être alors, ce fameux livre mystérieux.

— Ce livre, dit-il enfin, est en grec, une langue perdue depuis longtemps et qu'en Bretagne je suis le seul à connaître. Avec les choses qu'il y a dans ce livre, je pourrais faire tout ce que je voudrais, si je ne craignais d'épouvanter les gens ignorants comme ils sont tous dans ce pays-ci. Il y en a cependant quelques-uns qui commencent à m'écouter, comme il y en a qui ont écouté mon prédécesseur, celui qui possédait ce livre avant moi. Vous avez sans doute entendu parler des travaux extraordinaires qui ont été exécutés dans une seule nuit, sans le concours d'aucun être humain : des

murailles de plusieurs lieues de longueur ont été bâties de cette façon, de grands étangs et des marécages ont été desséchés, de grands taillis et des champs de landes ont été coupés et fagotés en une nuit, sans que personne y ait touchés. Vous avez eu parmi vous, et vous en avez encore, des hommes d'une force extraordinaire, soit pour la lutte, soit pour porter des charges ou pour travailler aux champs. Vous avez tous entendu parler d'un nommé Péron, qui portait à lui seul le fardeau que quinze hommes réunis ne pouvaient bouger, et faisait dans sa journée six cents fagots, quand les autres pouvaient à peine en faire deux cents. Il mit un jour, en place une auge de pierre que dix hommes avec des leviers n'avaient pu placer en une demi-journée. Vous voyez aussi des hommes qui gagnent toujours au jeu et d'autres qui découvrent des trésors. Eh bien, mes amis, ces choses-là, comme vous savez, ne se font pas par les forces, par les talents, ni par le savoir ordinaires : il faut pour cela savoir autre chose que son *pater*. C'est dans ce livre-ci qu'on peut trouver tous les moyens, toutes les recettes nécessaires pour pouvoir surpasser les autres en quoi que ce soit : il s'agit seulement de savoir par cœur certains noms et certaines formules qui sont là dedans, de posséder certaines herbes, du sang et le cœur de certains reptiles ou oiseaux, de soumettre son corps à certains procédés qui tous sont indiqués dans ce livre.

Personne n'avait soufflé mot, pendant que cet étrange personnage nous débitait d'un ton doctoral les belles choses qu'on pouvait faire avec son livre. Je n'avais pas quitté un instant mes yeux de la figure de cet homme. Je croyais voir ses yeux et sa bouche s'agrandir, et même sa taille, à mesure qu'il parlait; j'avais une grande envie de regarder sous la table pour voir les jambes de ce docteur ambulant : j'avais déjà entendu raconter que le diable se déguisait souvent pour venir dans les fermes tenter les paysans de toute manière, par des marchés, des propositions de mariages, par le jeu de cartes surtout, où il perdait des sommes fabuleuses ; seulement, s'il pouvait jouer toute une nuit sans être reconnu, tous les joueurs lui appartenaient de droit. Heureusement pour les joueurs, une carte ou quelques sous tombaient toujours à terre avant la fin de la nuit; alors on était obligé d'avoir la chandelle

pour les chercher, de sorte qu'en regardant sous la table, on apercevait les jambes poilues et les pieds fourchus du commis-voyageur de l'enfer. Aussitôt, celui-ci était obligé de détaler, non sans faire un bruit infernal, en renversant bancs et tables, et même en emportant un coin de la maison.

Ce diable-là allait aussi aux grandes noces, et là, déguisé en beau garçon, il invitait à danser les plus belles filles, qui étaient fières et glorieuses de danser avec un si beau gars, si bien habillé. Mais tout à coup, au milieu de la danse, le beau diable se rendait invisible ; il enlevait la jeune fille et partait avec elle à travers les airs. Toutefois, ici comme au jeu de cartes, le diable était souvent joué et perdait la partie. Car les joueurs de biniou, lorsqu'ils voyaient un beau couple qui dansait mieux que les autres et avec plus d'ostentation, ne le quittaient pas des yeux, et, quand ils s'apercevaient de la ruse du malin, ils s'empressaient de renverser la vapeur de leurs instruments, c'est-à-dire qu'ils entonnaient l'air de *Santez Mari*[1], auquel le diable ne pouvait résister. La jeune fille était sauvée ; il ne lui restait qu'à aller trouver le curé, pour se faire bénir en confessant son orgueil. Le curé la bénissait, la sermonnait et lui faisait promettre de ne plus retourner dans ces lieux de perdition.

Voilà des choses dont on entendait parler tous les jours à cette époque, par des gens graves et sérieux, qui affirmaient les avoir vues, de leurs yeux vues, ou les avoir entendu raconter par des gens dont ils étaient sûrs comme d'eux-mêmes ; et voilà à quoi je pensais ce soir-là, en regardant cet homme étrange, avec son livre plus étrange encore, sur lequel il tenait sa main comme s'il craignait de le voir s'envoler. Un moment cependant, il fit semblant de l'entr'ouvrir en disant : « Oui, il y a de belles choses, là dedans. » Il allait sans doute nous dire comment on pouvait arriver à posséder toutes les recettes indiquées dans ce livre, lorsque la fermière lui dit :

— Mais c'est un livre du diable que vous avez là !

— Non, dit-il, le livre n'est pas du diable ; le diable est trop bête pour faire des livres. Seulement il est question, dans ce livre, non d'un seul diable, mais de centaines et de

1. *Sainte Marie.*

milliers de diables, par lesquels l'univers est corrompu. Or, dans ce livre, on trouve tous les moyens de chasser ces esprits malins, lorsqu'ils font du mal, ou de les appeler lorsqu'on peut avoir besoin d'eux pour porter les gros fardeaux, faire des gros travaux, et, dans ces conditions, le bon Dieu doit être très content de voir l'homme plus fin que le malin des malins.

— Ta, ta, ta, ta! dit la fermière, notre curé défend tous les livres qui ne sont pas bénits, et celui-là ne l'est pas, car je vois des lettres rouges là dedans.

En effet, pendant que l'homme avait tenu son livre entr'ouvert, la patronne avait pu voir les grosses lettres qui étaient en tête de la première page; mais elle n'avait pas vu autant que moi, car, malgré qu'il cherchait à les soustraire à ma vue quand il sut que je savais lire, j'eus le temps de voir par-dessus sa main six lettres majuscules, qui formaient parfaitement le mot *Albert*; elles étaient effectivement imprimées en rouge.

Mais la patronne me dit :

— Allons, Jean-Marie, il est temps de dire les *Grâces* et d'aller nous coucher.

Je me levai et j'allai m'agenouiller au bout de la grande table, place d'honneur réservée à celui qui dit les *Grâces*. L'homme au livre alla aussi s'agenouiller au bout du petit banc, non loin de moi. Après avoir fait et prononcé mon signe de croix d'une voix grave et solennelle, comme l'usage l'exigeait, je jetai vivement un coup d'œil sur les jambes et les pieds de notre voyageur. Ne voyant rien de suspect, j'entamai les *Grâces*, qui commençaient toujours par : « Nous nous mettons à genoux en présence de Dieu et de sa très sainte Mère, pour implorer leurs grâces et leurs miséricordes, etc., » pour finir par « Doue a bardono d'an anaon (que Dieu pardonne aux âmes abandonnées). » Les prières du soir, en ce temps-là, étaient très longues : il fallait adresser de nombreux *pater* et *ave* à la mère du Sauveur, à tous les saints, patrons ou protecteurs de l'évêché, de la paroisse, des chemins, des bestiaux, du bon et du mauvais temps, des prisonniers et des soldats, puis beaucoup de *de profundis* pour la délivrance des âmes du purgatoire, surtout pour celles qui étaient parties de la maison et particulièrement la dernière.

Les prières terminées, la patronne nous dit, aux deux autres garçons et moi, de conduire le voyageur à son lit, qui était un petit coin de l'étable, où couchaient tous les mendiants ambulants; ils étaient libres d'aller prendre dans la meule autant de paille qu'ils en voulaient pour confectionner leur couche. Ceux qui avaient peur d'avoir froid ou qui trouvaient leur couverture de paille trop légère, l'un des garçons qui les conduisait prenait le trident qui était toujours là, et leur couvrait les pieds et les jambes d'une bonne couche de fumier frais. Notre homme s'y installa aussi avec son livre qu'il mit sous sa tête, par précaution, sans doute, ou pour faire mieux entrer dans sa cervelle les fameuses recettes qu'il voulait enseigner aux autres et dont il sentait probablement avoir grand besoin lui-même. Je vis bien alors que celui que j'avais été sur le point de prendre pour un diable déguisé était en effet un bien pauvre diable. Nous avons appris plus tard que c'était un vieux vagabond, qui avait été enfant de chœur dans sa jeunesse; après, il n'avait jamais voulu travailler. Il s'était procuré ce vieux bouquin, pensant peut-être trouver là sa fortune; mais, après avoir vainement essayé toutes les recettes que le livre contenait, il voulait les faire essayer aux autres moyennant finances.

C'était un de ces sorciers, jeteurs de sorts, guérisseurs, rebouteurs, dont nos campagnes bretonnes étaient infestées, et que beaucoup de gens craignaient et respectaient à cause de leur prétendue science cabalistique, avec laquelle ils pouvaient faire beaucoup de mal, mais aussi beaucoup de bien, disait-on. Du bien, je ne crois pas; mais, du mal, je suis sûr qu'ils en faisaient. Ils volaient tous les jeunes gens assez naïfs pour croire à leurs procédés de sorcellerie, en vue d'épouser de jolies filles riches ou d'avoir de la force et de l'adresse, de la chance aux jeux ou de découvrir des trésors. Ils volaient aussi les pères et les mères en leur vendant des recettes infaillibles pour bien placer leurs filles, pour faire tirer un bon numéro au garçon lors du prochain tirage au sort, en leur vendant de petits sachets, dans lesquels ils mettaient quelques herbes et de petits cailloux, pour protéger les maisons de l'incendie et de la foudre, pour garantir les bestiaux de toutes maladies contagieuses. Leur vaste science suffisait à tout. Les médecins,

les chirurgiens, les pharmaciens, les savants de tous métiers n'étaient que des imbéciles pour eux, et, de ce côté-là, ils étaient sûrs d'avoir raison auprès des campagnards qui ne croient pas à la science.

Mais où ils avaient tort, ces sorciers, c'était de mettre leurs pouvoirs au-dessus de la puissance des saints qui, pour les Bretons, étaient alors, et qui sont encore aujourd'hui, les plus grands médecins et les plus grands savants à qui l'on puisse s'adresser, dans les plus grandes calamités comme dans les plus petites misères de la vie. Sainte Anne, à Auray et à la Palud ; Notre-Dame, à Rumengol et à Kerdevot, attiraient et attirent à elles presque toute la clientèle des malades et des infirmes, des chercheurs de fortune et de bonheur. On n'avait donc recours aux sorciers que dans des cas exceptionnels, désespérés, après avoir vainement consulté tous les saints et toutes les Notre-Dame. On conçoit bien que les idées philosophiques, dont on peut apercevoir quelques-unes ci-dessus, ne m'étaient pas encore venues à l'époque dont je parle. Il était du reste bien difficile d'avoir des idées dans un milieu où il n'en existait pas. Je me trompe ; il y en avait quatre : la vie, la mort, le paradis et l'enfer.

Par la vie, on entendait un séjour d'épreuves terribles, de travail, de prières, de privations, de misère et de souffrance qui doivent conduire l'homme à la vraie vie, à la vie éternelle, dans ce beau ciel où sa place est prête depuis longtemps ; mais ceux qui ne suivent pas constamment cette voie douloureuse iront inévitablement au feu éternel. C'étaient là toutes les pensées des Bretons de ce temps. On était heureux d'être pauvre et de souffrir : on suivait ainsi le chemin suivi par Jésus lui-même. J'avais lu dans mon livre de messe certains passages des Évangiles : que le Messie n'était venu que pour sauver les pauvres, qu'il était plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux que de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille. Mais, sans avoir alors d'autres idées que celles de tout le monde, mon esprit commençait à avoir certaines inquiétudes ; il avait de vagues idées d'émancipation ; il lui semblait déjà qu'il y avait dans tout ce qu'il voyait et qu'il entendait des choses excessives, des contradictions désolantes.

J'avais souvent entendu mon père et ma mère dire qu'ils avaient vu et entretenu des âmes du Purgatoire, venues tout exprès leur demander des prières ou des messes pour être délivrées de ce lieu de supplice temporaire. Mon père voyait à chaque instant passer dans la nuit des convois funèbres, où des ombres fantastiques figuraient parfaitement les personnes, sans qu'on pût nommer cependant le futur mort, dont le fantôme faisait ainsi le trajet d'avance. Il affirmait avoir vu des propriétaires et de riches fermiers, morts dans l'impénitence dernière, venir ravager leurs propriétés après leur mort et empêcher les gens de prendre aucun repos la nuit. On était obligé alors d'avoir recours à un prêtre pour arrêter le perturbateur nocturne. Mais tous les prêtres n'avaient pas le pouvoir nécessaire : la besogne était rude. Mon père en avait vu plus d'un revenir à la ferme tout trempé de sueur, ayant lutté pendant plusieurs heures contre le délinquant, mais déclarant qu'il le tenait tout de même, bien garrotté et renfermé à double tour dans une espèce de valise noire destinée à cet usage. Il assurait alors les gens de la ferme qu'ils n'avaient désormais plus rien à craindre de ce vilain tapageur, qu'il se chargeait de lui régler son compte.

Mon père voyait aussi très souvent, surtout aux croisements de chemins, de petits lutins, des « courigans » ou « couriquets », qui lui jouaient de vilains tours, en l'obligeant à jouer ou danser avec eux toute la nuit, ou en le conduisant dans un mauvais chemin rempli de ronces et d'épines, d'où il ne sortait qu'au point du jour, avec ses hardes et sa peau en lambeaux et ensanglantés. Non seulement mes parents, mais tout le monde, même des jeunes gens de mon âge et au-dessous, disaient avoir vu toutes ces choses. Moi seul, je ne voyais rien. Cependant j'avais souvent voyagé la nuit, surtout quand j'exerçais la profession de mendiant, et plus tard quand, domestique, j'allais à toute heure de nuit chercher les bestiaux dans les bois et les garennes, aux endroits mêmes que l'on disait habités par les couriquets. Aucun de ces petits lutins ne vint jamais me troubler dans mes recherches nocturnes. Je n'étais donc pas fait comme tout le monde? Mes yeux ne voyaient pas comme les yeux des autres?

En 1853, parut une comète qui devint, dans nos campagnes,

l'objet de toutes sortes de prophéties plus ou moins sombres. Les uns y voyaient un signe de la colère de Dieu contre les crimes et les péchés du monde; les autres y voyaient l'annonce d'une grande famine; d'autres enfin, qui étaient les plus nombreux, je crois, y voyaient tout simplement l'avertissement d'une terrible guerre. Ceux-ci eurent raison et ne manquèrent pas de s'applaudir de leurs talents prophétiques : la guerre de Crimée fut déclarée moins d'un an après l'apparition de cette comète. Tout le monde, excepté moi, bien entendu, avait aussi vu, en ce temps-là, le ciel tout rouge une nuit. Cette rougeur céleste avait été l'objet à peu près des mêmes commentaires que la comète. Beaucoup assuraient avoir vu des armées immenses combattre à travers ces nuées rouges. Il y en avait même qui disaient s'être reconnu, avec beaucoup d'autres, dans ces mêlées effroyables, préludes d'autres luttes plus terribles qui devaient bientôt se livrer sur la terre. Plusieurs avaient vu Napoléon Ier, avec son petit chapeau et son cheval blanc, courir sus aux bataillons et escadrons qui fuyaient en jonchant leur route de cadavres d'hommes et de chevaux.

J'écoutais ces dernières prophéties avec un certain enthousiasme. J'avais souvent entendu raconter les grandes batailles de Napoléon par mon père et par d'autres, qui avaient été plus longtemps et plus loin que lui. J'avais dix-huit ans, et cette guerre, suivant la dernière prophétie, devait arriver sous peu ; j'en serais donc probablement, si toutefois mère Nature voulait se dépêcher de m'agrandir un peu, car alors je n'avais pas encore la taille d'un soldat.

III

POUR APPRENDRE A LIRE

J'étais alors au service de M. Olive, de Kermahonec en Kerleuntun. Ce monsieur était venu là pour enseigner l'agriculture aux Bretons ; il donnait des leçons théoriques à l'école des Likès, à Quimper, aux fils des riches propriétaires

du département, qui venaient une fois par semaine à la ferme pour faire de l'agriculture pratique. On envoyait souvent des escouades vers moi, soi-disant pour m'aider à couper les fourrages, les ramasser, les transporter et les distribuer dans les rateliers pour faire la litière, et, en vérité, pour rire et pour m'embêter dans mon travail. Ils pouvaient se moquer de moi à leur aise, puisque je ne savais pas un mot de français, et, à eux, il leur était défendu de parler breton. Ces jeunes gens laissaient tomber des morceaux de papier que je ramassais avec soin, cherchant à y déchiffrer quelque chose. Malheureusement, je ne connaissais pas les lettres écrites à la main.

Un jour, cependant, je ramassai une grande feuille, sur laquelle tout l'alphabet se trouvait en plusieurs formes ; il y en avait même qui ne différaient guère des lettres imprimées. Ce fut pour moi une grande découverte. J'eus bientôt fait d'apprendre ces lettres ; en moins d'un mois, je pouvais lire tous les morceaux de papier que les écoliers semaient dans la ferme. Ce n'était pas bien difficile, du reste, car tout ça était bien écrit, presque moulé, et tout des mots concernant l'agriculture, tels que *charrue*, *herse*, *vache*, *cheval*, etc. Un autre jour, je trouvai un crayon ; j'essayai de copier les lettres et les mots que je pouvais lire. Ce travail me parut plus difficile ; j'avais beau m'escrimer, je ne pouvais arriver à former une seule lettre semblable à celles que je voyais tracées sur mon alphabet. Je n'avais pas beaucoup de temps à donner à ce travail, et encore je ne pouvais ou je ne voulais le faire qu'à la dérobée : j'avais peur d'être surpris dans ce travail qui n'entrait pas dans mes attributions de soigneur de vaches.

Malgré les soins que je mettais à me dissimuler, je fus trahi et vendu par la mère de madame Olive. C'était une vieille bonne femme qui allait souvent, quand le temps était beau, se promener dans les champs, ramasser des fleurs sauvages et respirer l'air des bois et des prairies. Un jour, je gardais mes vaches dans un des champs les plus éloignés de la ferme, où je me croyais à l'abri de tous yeux indiscrets. Ce jour-là, je m'étais muni d'une grande feuille de papier blanc que je comptais couvrir dans ma journée. Des mots : *vaches*, *taureaux*, *cheval*, *charrue*, *arbre*, etc. Elle me vit travailler :

— Donnez-moi votre papier, me dit-elle, je veux voir cela de près. C'est vous qui avez fait ça ?

Je répondis timidement :

— Oui.

— Mais alors, vous savez donc lire et écrire? Où est-ce que vous avez appris tout ça ?

— Il y a longtemps, madame, que je sais lire le breton, et, depuis que je suis ici, grâce à ces morceaux de papier que les écoliers laissent tomber de leurs poches, je suis arrivé à lire un peu le français.

— Cela me paraît extraordinaire, dit-elle, sinon incroyable. Je vais montrer cela à mon gendre.

— Si vous faites cela, madame, lui dis-je, je suis perdu. M. Olive va me chasser tout de suite quand il saura que je m'occupe d'autre chose que de ses vaches. Je veux bien m'en aller à l'amiable, mais je ne tiens pas à être chassé comme malpropre.

La vieille mère m'assura cependant qu'il n'en serait rien, que M. Olive en serait même très content. Il fit semblant de l'être, en effet; mais je ne me trompais pas : il était plus étonné que charmé; il trouvait incroyable que j'aie pu apprendre cela par moi-même; il disait que c'était dommage que je n'eusse pas de fortune qui me permît d'aller faire mes études, qu'on aurait certainement fait de moi quelque chose. C'était me dire à peu près ce que je pensais moi-même, et depuis longtemps. Mes pensées allaient encore plus loin : j'avais entendu dire que certains enfants pauvres, orphelins ou abandonnés, avaient été recueillis par des gens charitables et, mis à l'école ou en apprentissage, étaient parvenus à de bonnes positions, voire même quelques-uns à la célébrité. Je songeais que si une pareille faveur était tombée sur moi, on aurait fait de moi tout ce qu'on aurait voulu : j'avais un tel désir d'apprendre, un tel goût et une si bonne volonté, que j'aurais, je crois, dévoré bien vite tout ce qu'on aurait bien voulu m'enseigner.

Mais je vis bien que cette faveur ne devait pas tomber sur moi, et que si je voulais m'instruire, — et je le voulais sérieusement, — je ne devais compter que sur moi-même: comment? Je ne voyais d'autre moyen que de me faire soldat. Mais je

n'osais pas me présenter encore de peur d'être refusé, faute de taille, ou pour quelque défaut physique. A la fin de l'année, ayant dix-neuf ans passés, je songeai qu'il était temps, sinon de chercher une position sociale, au moins d'essayer de sortir de l'état de vacher, qui était, alors comme aujourd'hui, considéré comme la plus basse de toutes les conditions. Je ne pouvais jamais m'absenter, mes bêtes exigeant une surveillance et des soins continus. Cependant, un dimanche soir, après avoir soigné mes vaches et bien regardé si rien n'était en défaut, monsieur et madame venant souvent passer leur inspection, je courus vite, à travers les champs, jusque chez M. Danion, grand propriétaire au Kerloch, non loin de Kermahonec. M. Danion était alors maire de Kerfeuntun. C'était un bon homme, un peu orgueilleux et fier d'avoir été choisi pour maire par « l'empereur », mais il aimait à rire et à plaisanter avec tout le monde.

En me voyant entrer chez lui à cette heure, il me dit tout de suite :

— Tiens, je parie que le *pot saout*[1] de Kermahonec a déserté; il est vrai que tu as fait plus que ton temps : jamais *pot saout* n'était demeuré là aussi longtemps que toi.

Et, sans me laisser le temps de répondre :

— Veux-tu venir chez moi, non plus comme vacher, bien entendu, mais comme domestique ordinaire. Il m'en faut encore un.

— Je venais justement pour cela, vous l'avez deviné, monsieur le maire.

— Eh bien, je te donnerai, comme au précédent, soixante-dix francs de gages, deux chemises et deux paires de sabots, et ici tu auras ta liberté le dimanche et les jours de fêtes; es-tu content comme ça ?

— Oui, monsieur le maire, répondis-je vivement.

Car j'étais bien content d'être enfin considéré presque comme un homme. Je retournai à Kermahonec, le cœur joyeux. On était en train de souper quand j'y arrivai. On ne s'était pas aperçu de mon absence, car il m'arrivait assez souvent d'être le dernier à table, à cause de mes travaux particuliers

1. Gardeur de vaches.

Lorsque madame apprit que je m'étais engagé ailleurs, elle me fit un petit sermon, en me disant qu'on comptait sur moi encore au moins une année, que M. Olive était très content de moi, et qu'il entendait augmenter mes gages. Je répondis à madame que je voulais changer un peu de métier, que j'avais dix-neuf ans, et que je me trouvais trop âgé pour rester garçon de vaches, et que, du reste, je m'attendais d'aller au service aussitôt que je pourrais. On ne me dit plus rien, et quinze jours après, j'étais installé chez Danion. Ce fut pour moi un grand changement ; plus de ces embarras, plus de ces tracas dont, à Kermahonec, j'en avais plus à moi seul que tous les autres domestiques ensemble. Je n'avais plus que ma journée de travail comme les autres, et la nuit je pouvais dormir tranquille.

Cependant, un embarras d'un genre tout particulier me fut bientôt suscité chez M. le maire. Il avait une nièce, orpheline, dont il était le tuteur. Elle avait alors seize ou dix-sept ans, et n'avait jamais rien fait que sa volonté : son tuteur la laissait faire. Elle n'avait jamais voulu rester à l'école ; je crois même qu'elle ne savait ni lire ni écrire. En revanche, elle savait parler le français, ayant été élevée en ville et continuant d'y aller presque tous les jours pour y dépenser son temps. M. le maire savait lire et écrire et passait même pour le paysan le plus instruit du pays : il recevait un journal deux ou trois fois par semaine. Ce journal, il le laissait souvent traîner dans la maison, dans les hangars, dans les étables et les écuries. Quand je le trouvais, je le ramassais et je me cachais pour le lire, car je comprenais déjà beaucoup de mots français : j'avais eu soin, au premier de l'an, quand j'avais reçu mes petits gages de Kermahonec, d'acheter un modeste habillement et un petit vocabulaire français et breton que je tenais soigneusement caché dans mes poches. Tous les jours, après la collation, je me dépêchais de courir du côté du champ où nous travaillions, et là, caché derrière une haie ou un buisson, je lisais mon journal, ou plutôt le journal du maire, tout en consultant mon petit vocabulaire presque à chaque mot, en attendant que les autres domestiques arrivassent lentement, en fumant leur *corn-butun* et en causant jusqu'au pied de l'ouvrage. Alors j'enfonçais mon journal et mon vocabu-

laire dans mes poches, et je me trouvais prêt à reprendre le travail comme les autres.

Je réussis à cacher ainsi mon jeu pendant plus de trois mois, car le maire ne faisait guère attention à la disparition de son journal, que je remettais du reste, le plus souvent, à la place où je l'avais pris, après avoir essayé, à l'aide de mon petit guide, de déchiffrer quelque chose de son contenu. Cependant, un dimanche du mois d'avril, j'allai chercher des nids, toujours avec mon petit bagage enseignant. La journée était belle, chaude même. Après avoir parcouru plusieurs champs sans trouver aucun nid, je m'assis dans un coin, sur l'herbe, déjà bien haute en cet endroit; je pensais être à l'abri de tout œil indiscret; je déployai mon journal et mon vocabulaire. J'avais déjà lu et relu pour la troisième fois ce journal en cherchant à comprendre ou à deviner tous les mots; malheureusement, beaucoup de ces mots ne se trouvaient pas dans mon petit vocabulaire, notre pauvre langue bretonne étant trop arriérée pour avoir des mots correspondant aux mots français. J'allais recommencer pour la quatrième fois, lorsqu'un éclat de rire, bien connu de moi, me fit dresser la tête. J'avais devant moi la belle nièce de M. le maire, — la folle, comme le maire lui-même l'appelait. Elle avait ses mains croisées sur son tablier, sa lèvre inférieure doublant sur la supérieure, et elle faisait, des yeux et de la tête, des signes d'étonnement; elle finit par dire : « Eh bien, eh bien, voilà un petit paysan qui veut lire dans les journaux! Pourquoi allez-vous vous cacher pour lire? » Je lui dis que j'avais appris à lire le breton étant tout jeune, et que, pendant l'année que je venais de passer à Kermahonec, j'avais essayé, grâce aux petits papiers semés par les écoliers, de déchiffrer un peu le français et même de l'écrire, et pour le lui prouver, je lui lis tout un article qu'elle comprenait très bien, me dit-elle, puisqu'elle savait le français, tandis que moi je le comprenais à peu près comme je comprenais le latin, même moins, je crois, car le petit livre de messe que le curé m'avait donné était moitié breton et moitié latin, et j'avais appris tout le latin qui était dedans; je l'avais trouvé plus facile que le français.

Après avoir manifesté tout son étonnement, elle me dit

qu'elle était venue chercher des nids, mais qu'en réalité elle me cherchait aussi, ayant supposé que je devais être de ce côté. Elle était quelque peu embarrassée depuis quelque temps, ne me voyant jamais le dimanche à la maison jouer aux cartes avec les autres domestiques ou aller avec en ville ou au bourg pour prendre une bonne petite soulographie. Maintenant elle était contente d'avoir éclairci le mystère, seulement elle me demanda si c'était toujours dans les champs que je passais ainsi mes dimanches.

— Non, dis-je, quand il fait froid ou quand il pleut, je me renferme dans le grenier où je suis sûr de ne pas être dérangé.

J'avais ramassé mon journal et le petit vocabulaire, et nous nous acheminâmes vers la ferme en causant. En arrivant, elle n'eut rien de plus pressé que de raconter à son oncle la découverte qu'elle venait de faire.

Je ne pouvais ni ne voulus rien nier. Le maire, après avoir laissé percer un peu aussi son étonnement, me demanda pourquoi j'allais ainsi me cacher pour lire : que je devais être, au contraire, fier de montrer mon savoir. Étant assez familier avec le maire, je lui dis franchement que ce n'était pas la peur qui me faisait me cacher ainsi, que jamais personne n'avait réussi à me faire peur, ni avec les lutins ni avec les couriquets, ni même avec le diable ; seulement, j'avais toujours craint, là comme ailleurs, de contrarier et de déplaire à mes maîtres en employant mon temps à autre chose qu'aux travaux de la ferme. Il se mit à rire et voulut mettre immédiatement mon intelligence à l'épreuve. Il me fit lire l'article que j'avais déjà lu à sa nièce dans le champ ; mais, ayant appris à lire dans le breton seulement, où toutes les lettres se prononcent, le maire me fit remarquer qu'en français il y avait beaucoup de lettres qui ne se prononçaient pas : car je disais *ministrès*, *bataillonse*, *ils marchaiant*, *commandante*.

A partir de ce jour, il me faisait lire presque tous les jours quelque article, soit dans son journal, soit dans quelque vieux livre, pour avoir le plaisir de rire de ma prononciation et peut-être aussi l'agrément de me corriger. Car il était très bon homme en tout, un peu moqueur, comme sont la plupart des

Bretons, surtout ceux qui se croient un peu riches ou qui croient en savoir plus que les autres.

Maintenant que la mèche était vendue et que j'étais mis à mon aise par M. le maire, je n'avais plus besoin d'aller me cacher dans le grenier ou dans les champs pour étudier. Mais j'avais trouvé un embarras, cet embarras dont j'ai parlé plus haut, bien plus grand que celui d'aller me cacher dans les greniers. La jeune mineure, héritière d'une centaine de mille francs, avait pris avec moi, depuis quelque temps déjà, certaines familiarités qui me contrariaient beaucoup. Mais, à partir du jour où elle avait découvert le mystère, ce fut bien pis encore : je ne pouvais plus aller nulle part, dans les champs, au travail, sans qu'elle fût auprès de moi à m'agacer, à me tourmenter, à me faire toute sorte de niches. Cela était d'autant plus importun et plus pénible pour moi, que je ne pouvais, ou que je croyais ne pas pouvoir y répondre ni me défendre, trouvant qu'un pauvre valet de ferme de la plus basse extraction commettrait un crime en touchant ou en plaisantant une si riche héritière. Cela dura ainsi pendant tout l'été, pendant la fenaison et la moisson qui eurent lieu de très bonne heure, cette année de 1854.

IV

JE M'ENGAGE

C'est alors que je résolus de tenter l'essai pour entrer dans l'armée, tant pour me soustraire aux importunités de la jeune héritière, qui devenaient de jour en jour plus gênantes, que pour mettre à exécution le projet, depuis longtemps arrêté dans ma tête et toujours remis par crainte d'un refus. L'occasion était bonne. La moisson était terminée : on ne pouvait pas me reprocher de vouloir me soustraire aux rudes travaux de la récolte. Et puis on parlait beaucoup de la guerre déjà déclarée entre les Russes et les Turcs, et à laquelle la France et l'Angleterre, nous disait le maire, allaient aussi prendre part.

C'est vers ce temps-là qu'on avait posé le premier fil télé-

graphique entre Brest et Quimper; j'avais vu les ouvriers planter les poteaux et poser les fils; j'avais demandé au maire ce qu'on voulait faire avec ce fil-là. Le maire, qui était plus farceur que savant, me répondit que c'était pour envoyer des lettres de Quimper à Brest et *vice versa*, qu'on roulait la lettre et qu'on la fourrait dans le fil qui était creux, puis on soufflait et elle arrivait instantanément. Je savais bien que cela n'était pas vrai, puisque j'avais vu les ouvriers couper le fil. On parlait aussi du chemin de fer, et le maire, qui ne voulait jamais être pris au dépourvu, nous expliquait aussi, à sa manière, ce qu'était le chemin de fer. C'était un chemin étroit, juste la largeur d'une voiture, ferré au fond, des deux côtés, et couvert également en fer. Là dedans, on mettait plusieurs voitures, attachées les unes aux autres, dans lesquelles montaient les voyageurs; derrière on mettait une voiture plus grande, tout en fer, dans laquelle on allumait un grand feu; alors toutes les voitures se sauvaient au galop, comme si elles avaient le feu au derrière, « *eguis mar vige bet an tan en o reor* ». Je fus obligé de croire à cela comme aux sermons du curé, puisque je ne pouvais pas démontrer le contraire.

Néanmoins, ces questions-là me trottaient aussi dans la tête et contribuèrent pour leur part à me faire brusquer le mouvement. Puisqu'on avait besoin d'hommes pour la guerre et qu'on en prenait par force, je pensais qu'on devait bien prendre aussi les volontaires sans les regarder de trop près. Pour que personne ne sût rien avant d'être sûr de mon affaire, un jour, après la collation de midi, et pendant que les autres fumaient leurs pipes, je courus jusqu'à la place Saint-Corentin, à Quimper. Là se trouvait toujours un vieux bonhomme attendant quelque commission ou quelqu'un pour lui payer un verre de *schnic*, car il avait toujours soif. Il s'appelait Robic et était connu de tout le monde. C'était, comme il disait lui-même, un vieux de la vieille : il était à Waterloo et avait vu mourir la garde. En arrivant sur la place, je vis mon Robic arc-bouté contre le coin de la cathédrale, qui était sa place ordinaire quand il n'était pas au débit d'en face.

Je l'accoste vivement en lui demandant s'il n'avait pas soif, et, sans attendre sa réponse, je saute dans le débit et je fais servir un demi-quart au vieux de la vieille et une chopine

de cidre pour moi. Robic, après avoir dégusté son demi-quart d'un seul trait et fait claquer sa langue, me demande ce qu'il y avait de nouveau, que j'avais l'air si pressé. Je lui demande où il fallait aller, pour voir si j'étais bon pour le service.

— Bon pour le service, qu'il me dit, mais certainement que tu es bon pour le service. Tu veux t'engager?

— Oui.

— Eh bien, viens avec moi, je vais te montrer. Bien sûr que tu es bon, c'est moi qui te le dis, on ne te fouillera même pas, tu vas voir. On a besoin d'hommes maintenant; tu ne sais donc pas que nous avons la guerre?

Tout cela était dit en marchant du côté de l'endroit où il voulait me conduire. Arrivés au bout de la rue, près du quai, il me dit :

— C'est ici.

Je levai la tête; au-dessus de la porte je pus lire : *Bureau de recrutement*. Aussitôt une espèce de tremblement me saisit, mon cœur sautait à se rompre. Robic me regarda et me dit :

— N'aie pas peur, va, tu n'as rien à craindre.

Ce n'était pas la peur, certes, qui me faisait cet effet; c'était toujours cette malheureuse et stupide timidité, de laquelle je n'ai jamais pu me défaire complètement, que j'avais dû sucer avec le lait maternel, et qui avait été fortifiée durant mes années de mendicité. Nous entrons. Je vis plusieurs militaires en train d'écrire et un officier, un capitaine, je pense, qui se promenait dans le bureau. Il vint vers nous, et Robic lui dit quelques mots que je n'avais pas compris, étant préoccupé à faire taire mon cœur et à me raidir contre cette fatale timidité. J'aurais voulu voir ma figure dans une glace : je craignais qu'elle ne fût trop pâle. Heureusement, on ne me laissa pas longtemps dans ma triste position. Robic, me prenant par le bras, me poussa devant lui vers un coin du bureau. De ce coup, je crois, si j'étais blanc auparavant, je devins tout rouge. L'officier était là qui me regardait des pieds à la tête. J'étais pieds nus; il me prit les deux mains qu'il secoua un peu, puis me fit entrer sous la toise. A peine étais-je dessous, j'entendis l'officier prononcer ces mots qui faisaient

autrefois tressaillir de malaise beaucoup de jeunes gens : « Bon pour le service ». En passant sous la toise, je sentis à peine ma tête toucher la mesure, mais, après avoir entendu ces trois mots, je crois que je l'aurais poussée en l'air si on m'eût remis dessous, car je croyais que j'avais grandi de plusieurs centimètres.

On me demanda mon nom, qu'un soldat inscrivit sur un registre, puis on me dit d'aller tout de suite chercher mon extrait de naissance et un certificat de bonne vie et mœurs du maire de ma commune. En sortant, Robic me dit :

— Eh bien! mon petit, je t'avais pas dit que ce serait bientôt fait. Es-tu content, maintenant?

— Oui, je suis bien content. Viens boire encore un bon demi-quart que je coure vite chercher mes papiers, car je ne veux plus retourner au Kerloch avant d'avoir fini.

Je courus d'abord à Guengat chercher mon extrait de naissance, et ensuite j'allai à Ergué-Gabéric voir mon père et savoir ce qu'il en dirait. Il ne me dit pas grand chose :

— Peut-être, tu fais bien d'aller maintenant : l'année prochaine tu serais toujours obligé d'y aller.

Il vint avec moi chez le maire de la commune qui demeurait tout près. Celui-ci passait alors pour le plus savant de tous les paysans de la commune : il me demanda si j'avais été m'assurer que j'étais bon pour le service. Sur mon affirmation et quand je lui présentai mon extrait de naissance, il alla à son bureau en me disant :

— Je vais alors te donner le consentement de ton père et un certificat de bonne vie et mœurs ; on ne t'a pas demandé ça?

— Non, on m'a dit seulement de produire mon extrait et un certificat du maire de ma commune.

— Eh bien, c'est moi le maire de ta commune puisque ton père demeure ici, et je sais les papiers qu'il te faut.

Je lui fis observer que j'étais aussi chez un maire.

— Ça ne fait rien, va, avec ces papiers-là, on ne te demandera pas autre chose.

Cela m'arrangeait bien si je pouvais passer ainsi, car j'aurais été embarrassé d'aller demander un certificat à mon maire et patron.

Il était trop tard ce jour-là pour revenir à Quimper. Je

restai loger chez mon père, dans ce triste logement et dans ce même lit qui me rappelèrent tant de misères. Ma mère pleura un peu et fit son possible pour réunir de quoi me faire des galettes pour la dernière fois. C'était la dernière fois, en effet. Je ne devais plus les revoir ni l'un ni l'autre. Tous deux, après avoir mené une assez longue vie de misère, ont fini par en mourir, quelques années après mon départ.

Le lendemain, après un dernier adieu, je les quittai, le cœur gros et les larmes aux yeux. En arrivant à Quimper, j'allai tout droit chez mon vieux Robic, en lui disant que j'avais tout ce qu'il fallait, et aussitôt nous nous dirigeâmes vers le recrutement après, toutefois, avoir lavé à mon vieil ami son gosier toujours « crassé » comme il le disait. Cette fois encore ce ne fut pas long. Aussitôt qu'on eut jeté un coup d'œil sur mes papiers, on me fit conduire à la mairie par un soldat, pour contracter mon engagement. Robic vint aussi pour servir de témoin. En traversant la place Saint-Corentin, je regardai partout pour voir si mon patron, qui se trouvait souvent de ce côté, n'y était pas; par bonheur, il n'y était pas. A la mairie on me demanda si j'étais content de contracter un engagement de sept ans. Je répondis fortement :

— Oui.

— Vous ne savez pas signer?

Je répondis : « Non! » quoique j'aurais bien pu mettre mon nom peut-être, tant bien que mal. Quand ce fut fait, le soldat me dit de retourner au bureau de recrutement à deux heures.

Je fus exact. On me dit alors que j'étais versé au 37e de ligne, à Lorient, où je devais être rendu le 25 août, et nous étions le 21. On me donna ma feuille de route avec trois francs pour mon voyage ; c'était alors toute ma fortune et je disais à Robic qui m'accompagnait toujours :

— Si maintenant Danion refuse de me donner mes gages, n'ayant pas fini mon année et étant parti de chez lui sans rien dire, je vais arriver au régiment sans un sou, ce qui ne sera pas sans doute bien agréable.

— Non, — dit mon vieux, — il te faudrait, pour bien arriver, au moins cinquante ou soixante francs ; autrement, tu seras malheureux de suite en commençant. Mais le maire ne peut pas te refuser ce que tu as gagné, et puis, tu as bien

quelques hardes que tu peux vendre, car il est probable que tu n'en auras plus besoin.

— Oui, — dis-je, — j'ai un joli habillement tout neuf, une demi-douzaine de chemises, trois pantalons et deux blouses, une bonne paire de galoches que je n'ai portée que deux fois.

— Cours vite trouver le maire et explique-lui ton affaire en lui montrant ta feuille de route; après, tu ramasseras tes effets. Moi je vais, en t'attendant, chercher quelqu'un pour les acheter, et surtout n'aie pas peur de parler; songe que tu es soldat maintenant, et qu'un soldat ne doit jamais trembler que lorsqu'il aperçoit sa tête à quinze pas devant lui.

Tout en écoutant les recommandations de mon vieux de la vieille, je filais vers Kerloch. Je n'avais pas de temps à perdre, le soir approchait, et je devais me mettre en route le lendemain matin de bonne heure. En marchant vers la ferme, j'essayai de me donner un air crâne et fier, et je résolus de résister bravement à la lutte qui allait s'engager certainement entre le maire et son dernier domestique. Quand j'entrai, le maire était à lire son journal. En me voyant il dit :

— Tiens! on te croyait perdu; on ne t'avait jamais vu faire des absences comme ça.

— Je ne suis pas encore perdu, monsieur le maire, mais voici une feuille de papier qui va peut-être bien me conduire à ma perte.

Et je lui jette ma feuille de route sur la table, en restant crânement devant lui, attendant qu'il eût fini de lire.

— Ah! oui, dit-il, quand il se fut assuré que j'étais bien engagé, tu te sauves comme ça de chez moi comme un voleur, sans rien dire, sans me consulter, moi ton maître et ton maire. Tu sais que je ne te dois rien maintenant, puisque tu ne restes pas pour finir ton année.

— Ça vous regarde, monsieur le maire, je n'ai pas besoin d'argent, moi; maintenant, je serai nourri et habillé par le gouvernement. Je vais vendre mes effets : avec ce qu'on me donnera, j'espère avoir assez pour payer mon entrée au régiment. Du reste, je n'ai pas le temps de discuter, je dois partir demain matin de très bonne heure.

Et, sans en écouter davantage, j'allai faire un paquet de

mes hardes et je me sauvai sans plus dire un mot, et descendis presque en courant vers la ville. J'étais près d'y entrer, lorsque j'entendis une des bonnes, qui était seule à la maison pendant mon entretien avec le maire, crier après moi ; je m'arrêtai un instant ; quand elle fut près de moi, tout essoufflée, elle me dit que le maire serait dans une heure au café de la Liberté, sur la place Saint-Corentin, et qu'il me priait de m'y rendre, qu'il avait encore quelque chose de sérieux à me dire. Je répondis à la bonne que je n'y manquerais pas. Deux minutes après, j'étais sur la place, au moment même où Robic arrivait à ma rencontre, en me disant qu'il avait trouvé mon affaire. Il me conduisit dans la rue Vili, dans cette triste rue où j'avais trouvé mes premières misères, chez un tailleur de campagne. Celui-ci, après avoir examiné mes effets, m'en offrit quarante francs ; ils valaient bien le double, mais je n'avais pas le temps de discuter : j'acceptai son offre. Je pensais du reste, que puisque le maire me faisait appeler, c'est qu'il avait peut-être envie de me donner quelque chose. Je payai même encore à boire au tailleur et à mon vieux de la vieille, puis je dis à celui-ci d'aller m'attendre dans son débit habituel, en attendant que j'allasse voir ce que M. le maire avait à me dire.

En entrant au café de la Liberté, je fus saisi d'un éblouissement subit ; il y avait beaucoup de monde, tous des messieurs, mais j'en voyais encore, sans doute, plus qu'il n'y en avait, car mon éblouissement me faisait voir double. Instinctivement, je tirai mon chapeau de la manière que je faisais quand je mendiais mon pain. Un homme à tablier blanc, une serviette sous le bras, vint à moi le bras tendu et j'allais être mis à la porte, lorsque le maire, que dans mon ahurissement je n'avais pas remarqué, me saisit avant le garçon par le bras et me conduisit à une table où il y avait un monsieur que je ne connaissais pas, mais qui, ayant été sans doute instruit de mon cas par le maire, me dit :

— Comme ça, jeune homme, vous allez faire la guerre?

— Je ne sais pas, monsieur, mais j'irai certainement de bon cœur si j'y suis appelé.

— C'est bien ça, mon petit, je vois que vous allez faire un bon soldat.

On me servit quelque chose, dont je ne me rappelle plus le nom, dans un grand verre, et le maire me dit :

— J'espère que nous n'allons pas nous quitter fâchés. Tu pouvais bien penser que je ne voulais pas te laisser partir sans rien te donner. Tiens, voilà non seulement ce que tu as gagné, mais toute ton année, septante francs.

Je voulus protester, mais le monsieur me dit :

— Prenez toujours, vous n'aurez pas trop; d'abord, en arrivant, vous pourrez verser quarante francs à votre masse, ce qui est un bon point pour commencer, et puis vous aurez beaucoup de petites choses à acheter pour vous mettre à hauteur du premier coup; croyez-moi, je suis un vieux soldat, moi aussi, et je connais le métier.

Je dus ramasser les septante francs; jamais de ma vie je n'en avais tant vu. Je voulus alors aussi payer une tournée. On nous en servit une, mais on ne me laissa pas payer :

— Conservez votre argent, me dit le monsieur, vous trouverez bien à l'employer; surtout faites attention qu'on ne vous le vole pas.

Puis il me dit d'aller acheter une ceinture spéciale pour le mettre pendant mon voyage. Après avoir dit adieu et serré la main à M. le maire, ainsi que celle du monsieur, je sortis et j'allai tout joyeux trouver mon ami Robic lequel, du reste, pour tuer le temps en m'attendant, avait déjà absorbé deux ou trois verres à ma santé et à mon compte. Nous bûmes encore chacun un verre, puis je voulus donner cinq francs à Robic pour sa peine, mais il refusa.

— Je veux bien boire un verre, dit-il, mais je n'accepte jamais d'argent pour rendre service à un ami.

Je lui dis que le maire m'avait donné soixante-dix francs, beaucoup plus que je croyais, et qu'un monsieur, un ami du maire, m'avait dit d'acheter une ceinture pour les mettre, crainte de les perdre. Mais je vis bien alors que mon Robic avait plus que son compte. Je lui dis bonsoir en l'invitant à se trouver le lendemain matin de bonne heure sur la place.

J'allai alors acheter une ceinture, puis je me dirigeai vers la rue des Reguaires, sans savoir trop où aller passer la nuit, car, depuis qu'on m'avait dit de faire attention aux voleurs, j'étais devenu plus inquiet. Je vis enfin une enseigne : *Ici on*

vend à boire et à manger, loge à pied. J'étais à pied, même pieds nus : je ne voulais pas aller voyager avec des galoches qui étaient trop lourdes, et je ne voulais pas non plus acheter des souliers pour deux jours. J'entrai dans la maison. Je tombais bien; aussitôt entré, je reconnus la patronne : c'était une paysanne que j'avais bien connue à Ergué-Gabéric. Je fus bien reçu, et je n'avais rien à craindre pour mon argent, car on me donna une petite chambre pour moi tout seul. Pour le souper, je ne lui fis pas grand honneur; j'avais tant bu dans la journée que mon estomac ne pouvait rien recevoir. J'avais hâte aussi d'aller dans ma chambre. Je réglai mon compte tout de suite et dis à la patronne que je partirais de belle heure le lendemain matin.

Une fois dans ma chambre, je m'empressai de déployer ma ceinture et j'y plaçai mon argent, pièce par pièce, dans des petits compartiments séparés par une couture, afin que les pièces ne pussent se réunir sur un même point et former une bosse. Ceci fait, je posai ma ceinture sous ma chemise, sur la peau, puis je m'étendis sur le lit sans le défaire. Je ne dormis guère cette nuit-là, et, quand je m'endormais un instant, il me venait des rêves épouvantables : je me voyais poursuivi sur la route de Rosporden par des voleurs avec des pistolets et des cordes; à d'autres moments, je croyais entendre la porte s'ouvrir doucement, et je voyais entrer une femme et, derrière elle, un homme, un grand couteau à la main. Chaque fois que je me réveillais, je me levais sur mon séant en portant involontairement ma main à ma ceinture et fixant mes yeux tout autour de la chambre; une fois même j'allai voir si la porte était réellement bien fermée. J'entendais sonner les heures à la cathédrale. Aussitôt que j'entendis sonner les quatre heures, je me levai : je pensais sortir sans réveiller personne; mais la porte était fermée et je fus obligé d'appeler.

La bourgeoise descendit bientôt, en me disant que j'avais bien le temps, que les jours étaient longs, et comme je n'avais rien mangé la veille, elle me dit que je ferais bien de prendre quelque chose avant de partir. Elle me mit sur la table de la viande, du beurre et du pain; tout en me servant, elle regardait mes pieds :

— Je ne m'étonne pas, dit-elle, que je ne vous aie

pas entendu descendre, vous êtes pieds nus ; et vous allez voyager comme ça ?

— Oui ; vous savez bien, moi, j'ai l'habitude de marcher plus souvent nu-pieds qu'avec des chaussures.

— N'importe, ça ne sera pas joli de vous voir arriver là-bas pieds nus ; on se moquera de vous. J'ai là une vieille paire de souliers, prenez-la ; si vous ne pouvez pas marcher avec, vous les mettrez seulement pour entrer à la caserne.

L'idée n'était pas mauvaise ; j'acceptai les souliers que je mis sous mon bras en remerciant la bourgeoise, et je courus vers la place Saint-Corentin pour voir si Robic y était : il n'y avait personne. Je voulus entrer dans l'église, mais la porte était fermée : alors je m'agenouillai dans le porche et j'adressai de tout mon cœur, avec une grande ferveur, deux *pater* et deux *ave*, non à saint Corentin, mais à Notre-Dame de Kerdevot, laquelle m'avait déjà sauvé la vie une fois, à ce qu'assurait ma vieille institutrice, qui était morte depuis quelques années. En sortant, je regardai encore autour de la place : je ne vis personne ; Robic n'avait pas pu s'éveiller, sans doute, ayant un peu trop bu la veille. Alors je pris par le pont de l'Évêché et la Rue Neuve, pour gagner la route de Rosporden.

JEAN-MARIE DÉGUIGNET

(A suivre.)

POÉSIES

I

VIRGILE

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Il avait renvoyé son esclave encore ivre,
Afin de n'avoir pas à le punir demain,
Et seul il demeurait, son front nu dans sa main,
Grave devant la nuit, triste, un peu las de vivre.

La fête de Faunus Latin, maître des champs,
Allumait sur les prés obscurs de grands feux d'herbes,
Et, par moments, un char qui rentrait lourd de gerbes
Roulait dans l'ombre, plein de flûtes et de chants.

Et, mêlant à l'écho leurs notes incertaines,
Au camp proche sonnaient les nocturnes buccins,
Et les tièdes jets d'eau pleuraient dans les bassins,
Et les bœufs mugissaient dans les fermes lointaines.

Sous la vigne éclairée aux pampres transparents,
Il méditait, son doigt maigri contre sa tempe,
Et la flamme tremblait au bec long de la lampe
Comme l'âme palpite aux lèvres des mourants.

Il songeait qu'avant même, hélas! son doux Horace,
Il s'en irait bientôt dans l'ombre où tout s'enfuit,
Et qu'alors, seuls, pourraient le sauver de la nuit
Ses vers harmonieux où s'exaltait sa race.

Et, lent, il corrigeait, du style retourné,
L'humble cire où rêvait parfois quelque lacune;
Et, parmi le silence amical de la lune,
Souvent un vers plus doux le laissait étonné...

Célébrant le dieu bon qui fait germer la terre,
Dans l'air vibraient toujours les chants rauques et gais;
Mais, les yeux affaiblis et les nerfs fatigués,
Il se sentait, ce soir joyeux, plus solitaire.

Et, relevant son front où tout un monde naît,
Énée en pleurs, Didon ceinte de violettes,
Il repoussait d'un geste alangui ses tablettes,
Et, le regard et l'âme au loin, se souvenait.

Il revoyait l'Éridan jaune, ailé de cygnes,
Mantoue en fleurs parmi ses roseaux limoneux,
Et l'Hellas dont les monts semblent porter en eux
Le rythme des beaux vers, frères des belles lignes.

Et là-bas sa jeunesse ondulait, comme un chœur
Où les jours, plus heureux sous la douceur première,
Glissaient, en se tenant les mains, dans la lumière,
Et d'infinis regrets gonflaient soudain son cœur.

Puis, vague, dans les bruits plaintifs de l'eau que moire
La lune reflétée aux bassins miroitants,
Religieuse et plus secrète par instants,
L'Églogue à Pollion chantait dans sa mémoire,

La tendre et sibylline Églogue à Pollion,
Aux vers mystérieux tout tissés d'or et d'ombre,
Et, comme une aube immense au bas d'une nuit sombre,
En lui naissait alors un grand espoir sans nom.

Mais, un désir de gloire invitant son cœur mâle,
Il reprenait sa chère Énéide, inquiet;
Et toute la grandeur romaine tournoyait
Comme un vol d'aigles noirs autour de son front pâle.

II

SOIRS

Soirs souverains de poésie
Où l'on sent toute la beauté,
Où, dans le songeur exalté,
La vie est ivre et s'extasie;

Où, le rêve et la fantaisie
Sonnant de leur cor enchanté,
La rime, dans l'écho hanté,
Répond avant qu'on l'ait choisie !

En une auguste frénésie
Tout prend un sens illimité :
Un bouquet semble tout l'été,
Une perle toute l'Asie !

L'âme heureuse, que rassasie
Une essentielle ambroisie,
Dispense à tout l'éternité !

Soirs d'orgueil et de royauté,
Soirs souverains de poésie
Où l'on est toute la beauté !

III

A MES CHIENS

Et seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien !

LAMARTINE

Et Ponto me regarde avec son œil honnête.

HUGO

Riquet...

ANATOLE FRANCE

L'ami qui m'avait offert ce chien lui avait donné, peut-être par antiphrase, le nom assez imprévu de *Pelléas*.

MAURICE MÆTERLINCK

Les hommes sont méchants et l'art même est cruel :
Avec eux le combat, avec lui le duel,

Partout la lutte, hélas! dont l'âme sort brisée...
Loin, loin, la vie amère, et loin, la rime usée,
Ce soir! — Venez plutôt, venez, mes deux bons chiens;
Viens, toi, Fenris le loup, toi, belle Yadça, viens,
Que je vous voie, et vous admire, et vous caresse!
Je vous puis sans rougir confesser ma tendresse :
Naguère de plus grands l'ont avouée aussi.
Lamartine à Fido confiait son souci,
Le plus haut, le plus pur, le plus divin peut-être
Qu'un enfant de la femme ait jamais senti naître,
Et lui, le tant aimé, désirait cet amour.
Hugo, plus viril, âpre ou morne tour à tour,
Pour consoler sa gloire inquiète, battue
Par l'envie assaillant sa future statue,
La statue encor vague au marbre intérieur
Que déjà l'envieux lui-même et le rieur
Sculptent sans le savoir au fond des grands poètes,
Hugo triste eut Ponto fidèle aux yeux honnêtes;
Et Vigny célébra vos ancêtres, les loups,
En vers dont nous pouvons tous trois être jaloux.
Hier même, en ces temps aux cœurs simples contraires,
Vous eûtes sous des toits prochains d'illustres frères :
Jamais France, riant et fin comme son nom,
A Riquet familier ou frileux n'a dit non,
Et Mæterlinck, penché sur sa noire figure,
A lu dans Pelléas la destinée obscure.
Bien que promis sans doute à moins d'honneur, venez,
Mes chiens, gais d'un rayon et d'un souffle étonnés.
Allongez votre tête épaisse et délicate,
Que je mire mes yeux dans vos beaux yeux d'agate,
Vos yeux si clairs, si francs, vos yeux meilleurs qu'humains.
Venez, que je promène au hasard mes deux mains
Dans l'ondulation douce de vos fourrures,
Comme le vent rebrousse en juin les herbes mûres;
Et puis, que je vous conte aussi mon pauvre émoi.
Vous êtes, à mes pieds, près de moi, contre moi,
Un peu d'âme voisine et sœur, bien qu'endormie,
Un peu de chair pareille, un peu de vie amie.
Vous êtes, dans le mal qui là-bas gronde en chœur,

Bien vague et bien épars sans doute, un peu de cœur,
— Ce cœur que nous cherchons durant la vie entière,
Dans la passion trouble ou dans la gloire altière,
Sur les lèvres d'un peuple, entre de chers genoux;
Ce cœur dont l'amour veut aussi jaillir de nous,
Et, soudain refoulé, comme un sang nous étouffe!...
Approchez, que, lustrant vos poils soyeux par touffe,
Je mette mon front lourd sur votre front léger.
Pourquoi, dans ce vieux monde où l'homme est l'étranger,
Refuser, sur la terre infinie et déserte,
Une seule amitié candidement offerte?
Pourquoi surtout, poète hésitant, aujourd'hui
Que le vers le plus beau tremble et doute de lui,
Négliger, dans l'effort anxieux de l'étude,
Même la plus petite et vaine certitude,
Et, sous la trahison lente du verbe obscur,
Ne pas sentir qu'au moins votre humble amour est sûr?
Venez donc, mes deux chiens naïfs, à l'âme vraie,
Que la mienne à vos jeux se calme et se distraie;
Venez, que, me parlant sans mots, du seul regard,
Votre ingénuité me repose de l'art
En ces jours où la forme épuisée est comme ivre,
Et que votre bonté m'apaise encor de vivre!

IV

TRÊVE

Dimanche. L'air est plein de cloches balancées;
L'après-midi trop longue est vide et comme blanche;
Il neige du repos sur les âmes lassées,
Il fait doux, il fait triste et calme, il fait Dimanche.

Je suis là, solitaire, et fidèle à m'asseoir
Sous l'or tiède et pâli d'Octobre et de cinq heures,
Au fond du vieux jardin où le soleil du soir
Attarde ses clartés baissantes et mineures.

Ah ! que la tendre paix du jour comme du ciel
Coule aussi dans mon âme où souffre encor le rêve !
En cet air où le lait se mêle avec le miel,
Pauvre homme las, respire enfin la bonne trêve !

N'as-tu pas lentement déjà, de jour en jour,
Cueilli les biens dont ta jeunesse avait envie :
Un peu de force, un peu de joie, un peu d'amour ?
Que veux-tu donc encor demander à la vie ?

V

NOCTURNE

Sur la mer, cette nuit, au travers des nuages,
La lune filtre à peine une lueur diffuse ;
Seul, parfois, un éclat de phare cligne et fuse
Sur un cap deviné d'invisibles rivages.

La mer pâle jusqu'au ciel pâle monte et fuit :
On ne voit plus le trait léger de l'horizon ;
Et, par une innombrable et douce liaison,
Tout se mêle, la mer et le ciel, dans la nuit.

Mais ce n'est pas la mer : la mer est moins paisible ;
Et ce n'est pas le ciel : le ciel est plus visible.
Nulle blancheur d'étoile ou de voile ne passe...

C'est un infini neutre où se perd l'œil avide,
C'est une immensité sans forme, grise et vide ;
Ce n'est plus ni le ciel ni la mer : c'est l'Espace.

VI

CONSEIL

La haine, au fond de l'ombre, a piétiné ton âme
Avec des cris méchants.
— Les beaux soirs ont-ils moins de silence et de flamme
Sur la mer ou les champs ?

Tes yeux ont fait rougir, détournant son visage,
Un ami d'autrefois.
— Est-il moins doux de voir un léger paysage
Sous l'entrelacs des bois ?

Des hommes ont meurtri d'un refus volontaire
Ton cœur nu qui s'offrait,
Ton cœur qui, ne pouvant demeurer solitaire,
Se reprend à regret.

Peut-être avaient-ils droit de le haïr ? Peut-être
Est-il aussi trop nu ?
Il blessait leur tristesse en laissant trop paraître
Son orgueil ingénu.

— Mais la vie après tout n'en est pas moins la vie,
Et, dans l'éternité,
La mort n'en mettra pas moins d'accord leur envie
Avec ta vanité.

Peuvent-ils empêcher d'ailleurs qu'un cher poème
T'enlève ton souci,
Et que, si plein d'erreurs sans doute et de torts même,
Tu sois heureux ainsi ?

Et n'as-tu pas, le soir, toute la paix possible
Dans ta vieille maison ?...
Et puis ne sens-tu pas, d'une force invincible,
Que ton âme a raison ?

VII

PARFUM

Parfum de la glycine, ingénu, faible et pur !
Dans ces fleurs de velours qu'un blanc reflet satine,
Il semble qu'on respire une chair enfantine.
Vierge et frileux parfum de tout l'été futur !
On dirait qu'une abeille éternelle y butine
Un miel aérien qui n'est pas encor mûr.

Parfum de la glycine, ingénu, faible et pur,
Parfum bleu comme sont les fleurs de la glycine,
Bleu comme l'ombre aussi des grappes sur le mur!
Tout le ciel clair dont rêve en secret la racine,
Tout un infini tendre y flotte et s'y dessine,
Et c'est cette odeur-là que doit avoir l'azur!

VIII

AU DIEU INCONNU

Mon Dieu, — quel que soit l'Être ou la Chose que nomme
Ce mot si clair jadis et pour nous obscurci,
Mais qui, dans la ténèbre où nous errons aussi,
Reste le plus doré sur les lèvres d'un homme, —

Toi que mon cœur d'enfant sage et simple adorait,
Au temps des mains, le soir, jointes pour la prière,
Que mon esprit laissa, dans sa marche, en arrière,
Sans remords puéril et sans lâche regret,

Mais vers qui se retourne et monte encor mon âme,
En te sentant suprême ou peut-être pareil,
Comme les fleurs des bois aspirent au soleil
Ou le bas de la flamme au sommet de la flamme;

En cette heure de paix et de satiété
Où seul, ardent toujours et triste, et pourtant calme,
Le front nu caressé par l'invisible palme
Qu'est dans l'air bleu le vent nocturne de l'été,

Écoutant s'affaiblir en moi la rumeur brève
Et déjà moins altière, hélas! des passions,
Devant l'Ombre où tu veux que nous nous effacions,
Je m'arrête un moment sur la route et je rêve;

Dieu de naguère, plein d'amour et de bonté,
Ou Matière infinie et qu'un désir pénètre,
Ou Pensée apparue au sourd miroir de l'être
Et qui prend son reflet pour la grande Clarté,

Substance universelle ou Raison souveraine,
Vaste Inconnue où tient mon sort, qui que tu sois,
Force qui m'auras fait naître et mourir, — reçois
Dans l'humble vérité de cette heure sereine,

Reçois en mon esprit, silencieux autel
Où tremble ta lueur auguste qui dévie,
Au mystère où bientôt aboutira ma vie
Le consentement grave et tendre d'un mortel.

FERNAND GREGH

QUESTIONS EXTÉRIEURES

FRANCE ET ESPAGNE

Le 6 octobre 1904, les Gouvernements espagnol et français ont signé la déclaration suivante :

Le Gouvernement de la République française et le Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne,

S'étant mis d'accord pour fixer l'étendue des droits et la garantie des intérêts qui résultent, pour la France, de ses possessions algériennes et, pour l'Espagne, de ses possessions sur la côte du Maroc,

Et le Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne ayant, en conséquence, donné son adhésion à la déclaration franco-anglaise du 8 avril 1904, relative au Maroc et à l'Égypte, dont communication lui avait été faite par le Gouvernement de la République française,

Déclarent qu'ils demeurent fermement attachés à l'intégrité de l'empire marocain sous la souveraineté du Sultan.

Je crois comprendre que les deux Gouvernements ont d'abord étalé une carte du Maroc et que chacun d'eux, montrant ce qu'il considérait comme une dépendance naturelle et nécessaire de ses possessions, soit rifaines, soit algériennes, a dit : « Ceci est à moi, voici l'étendue de mes droits, et voici le tracé des frontières que je revendiquerai au jour du partage. » Puis les deux Gouvernements ont dressé une statistique des richesses et entreprises que chacun d'eux convoitait au Maroc, et chacun d'eux a dit à l'autre : « Voici la garan-

tie de mes intérêts. » Ainsi expliqué, ce début entraînerait une conclusion inévitable : « Je prends, tu prends, nous partageons. » Or, la déclaration conclut tout juste le contraire : « Nous maintenons l'intégrité de l'empire marocain : donc, nous n'établissons pas, ici une province espagnole, là une province française. Et nous maintenons la souveraineté du Sultan : donc, nous ne démembrons pas l'exploitation marocaine, et nos intérêts restent unis et solidaires. »

Pour éclairer sans doute le public, on le renvoie à la déclaration franco-anglaise, qui dit : « Il appartient à la France, notamment comme puissance limitrophe du Maroc, de veiller à la tranquillité de ce pays et de lui prêter son assistance pour toutes les réformes administratives, économiques, financières et militaires dont il a besoin. » L'Espagne adhère à cette déclaration : elle nous abandonne donc le soin — et le profit — de *toutes* les réformes marocaines ; nous devenons, de l'aveu des Espagnols comme de l'aveu des Anglais, les seuls administrateurs, les seuls économes, les seuls financiers, les seuls officiers de l'empire chérifien. Comme l'Angleterre, l'Espagne « n'entravera pas l'action de la France à cet effet ». Avec l'Angleterre, l'Espagne devra nous « prêter l'appui de sa diplomatie pour l'exécution des clauses de la précédente déclaration ».

Les initiés prétendent, il est vrai, que cette déclaration publique n'est que l'enveloppe un peu nuageuse d'une grande pensée, clairement et lumineusement exposée dans un traité secret dont nos fils ou nos petits-fils verront le texte en même temps que les résultats. Pour une démocratie, que vaut un traité secret, signé par un ministre sans la ratification du Parlement? Il n'engage assurément que ce ministre, et le Gouvernement espagnol, qui connaît les principes élémentaires de notre droit public, ne peut avoir eu d'autre opinion. Néanmoins, il faut bien croire à l'existence de ce traité secret puisque des gens « considérables » laissent entendre qu'ils l'ont vu et qu'ils l'approuvent. Le *Temps* du 9 octobre nous a livré une conversation « où M. Eugène Étienne a trouvé très ingénieusement le moyen de nous renseigner, sans commettre d'indiscrétions » : ainsi parlent les *Questions Diplomatiques et Coloniales* du 16 octobre 1904, et ce m'est une occasion

de recommander aux lecteurs cette excellente source de renseignements. Voici donc ce que nous révèle M. Étienne :

L'intégrité de l'empire marocain est proclamée : c'est parfait. L'Espagne adhère à l'accord franco-anglais : c'est parfait encore... Seulement, si nous avons obtenu cette précieuse adhésion de l'Espagne, c'est — relisez le texte — en *conséquence* de quelque chose. Ce quelque chose, c'est la fixation de « l'étendue des droits et des intérêts qui résultent pour l'Espagne de ses possessions sur la côte du Maroc » ; en d'autres termes, ce sont les concessions que nous avons consenties et qui font l'objet d'un arrangement non public.

Quelles sont ces clauses secrètes? quels droits — évidemment nouveaux — avons-nous reconnus à l'Espagne?... Je ne peux, et vous le concevez, répondre que par une hypothèse... Je suppose que ces droits et ces intérêts espagnols sont d'ordre exclusivement économique. Politiquement, pas de doute possible : notre situation privilégiée aux côtés du Sultan est acquise, incontestable, et, comme le Sultan est et reste souverain de son empire et de l'intégralité de son empire, il est évident que notre privilège politique subsiste tout entier. Par contre, il est juste que l'Espagne bénéficie, en y prenant part dans des limites géographiquement définies, de l'effort économique qui va se développer sur notre initiative.

Tout un programme est à établir. Il y aura des ports à creuser, des ponts à édifier, des chemins de fer à construire. Il est naturel que, dans la région où elle a des intérêts, l'Espagne ait sa part de tout cela. Il est naturel que, dans les conseils d'administration qui seront constitués pour l'exploitation de toutes ces affaires, l'Espagne soit représentée... Voilà quel peut être, quel doit être, selon moi, le sens des clauses secrètes.

Du coup, cette déclaration franco-espagnole devient parfaitement claire. L'Espagne, qui manque de capitaux pour mettre en valeur ses propres richesses, va participer à notre effort économique sur le Maroc. L'Espagne, qui hésite à creuser les ports de Tarragone et de Santander, demande à creuser les ports de Tanger ou de Tétouan. L'Espagne, qui depuis vingt ans rêve un grand pont entre Cadix et la terre ferme sans pouvoir, faute d'argent, le réaliser, va jeter des ponts et des passerelles sur l'Oued Sebou. L'Espagne, qui nous prie de l'aider à percer les tunnels pyrénéens et catalans, va entreprendre seule les tunnels du Rif et de l'Atlas... Faut-il nous demander de qui l'on se moque vraiment et douter, sinon de l'habileté, tout au moins de la bonne foi et du patriotisme

des négociateurs espagnols ? Je sais bien que, dans les conceptions coloniales, on néglige presque toujours ces règles d'arithmétique courante qui font que deux et deux font quatre, et ces préceptes d'économie bourgeoise, qui ordonnent de ne jamais engager ce que l'on n'a pas et de chercher sa vie dans le travail, non « dans les conseils d'administration qui seront constitués pour l'exploitation de toutes ces affaires ». Mais, si les Espagnols, peuple et gouvernement, ont leurs défauts, il est certain que leur bonne foi et leur patriotisme restent intacts, et je doute qu'aucun autre peuple et aucun autre gouvernement aient depuis cinq ans donné tant de preuves de sagesse. Voyez ce qu'ils ont fait depuis la guerre de Cuba : peut-être comprendrez-vous ensuite leur politique et leurs déclarations dans cette affaire marocaine.

*
* *

Au lendemain de la guerre de Cuba, un grand problème se posa à l'Espagne, le plus angoissant, le plus vital des problèmes : la question du pain quotidien. Depuis quatre siècles, l'Espagne vivait de ses possessions d'outre-mer. Jadis, elle en avait vécu royalement, impérialement, quand ses royaumes et fiefs d'Italie, de Flandre, des Amériques et des Indes lui faisaient un empire vingt fois plus grand que son territoire. Puis elle en vécut bourgeoisement, médiocrement, pauvrement enfin, quand les seules plantations de Cuba et des Philippines et les seuls nègres ou métis de ces îles toujours en demi-révolte lui restèrent.

Pauvres restes de la grandeur castillane ! l'Espagne en vivota, de moins en moins riche, jusqu'à la fin du XIXe siècle. Elle négligeait ses propres terres et laissait le chardon envahir ou le mouton dévaster ses plaines. Elle abandonnait ses mines et ses chemins de fer aux ingénieurs étrangers, ses finances à la spéculation étrangère, son commerce aux navires et aux commissionnaires français, anglais et allemands. Elle n'exploitait que ses fiefs coloniaux, son commerce d'outre-mer, et toute son industrie n'allait qu'à fabriquer, pour l'usage de ses nègres et métis, quelques produits spéciaux ou, seulement, à transformer des matières et des manufactures,

que lui fournissait l'Europe. Son pain quotidien était la tranche léonine que, chaque jour, elle prélevait sur chaque miche coloniale. Et ce dernier mot n'est pas une métaphore : Cuba ne recevait son blé, sa farine, son pain que de Santander ou de la Corogne, et ce blé, qui n'était pas produit par l'Espagne, mais qui venait à grands frais de la Russie ou des États-Unis, devait traverser les quais et entrepôts métropolitains, à seule fin de payer sa taxe ou sa commission au douanier et au minotier espagnol... Cuba affranchie et les Philippines américanisées, comment allaient vivre les ci-devant hidalgos? Deux théories et deux partis se formèrent sur cette question inéluctable.

Les gens de Madrid, civils et militaires, moines et « royaux », politiciens et généraux, étaient entraînés depuis des siècles à la conquête et à l'exploitation coloniales, qui leur livraient en même temps l'Espagne pieds et poings liés : j'ai expliqué aux lecteurs de la *Revue*, en mai 1902, le fonctionnement de cette tyrannie madrilène. Ils ne pensèrent donc qu'à réparer la vieille machine et à l'installer sur un terrain nouveau. L'Amérique et les deux Indes du levant et du couchant échappaient aux héritiers de Christophe Colomb; mais l'Afrique ne leur réservait-elle pas une revanche et un dédommagement? Sur le pourtour occidental du continent africain, de Melilla à Fernando-Po, la vieille Espagne avait planté quelques jalons, ménagé et gardé quelques ouvertures : l'Espagne nouvelle n'avait qu'à transporter ici tout son effort. Juste en face de Cadix, à quelques kilomètres, Tanger pouvait livrer la porte de ce continent mystérieux, presque vierge encore, où cependant d'autres Européens avaient trouvé déjà les Eldorados du Transvaal.

Refaire une flotte pour tenir le détroit, refaire une armée pour conquérir le Maroc, puis débarquer à cette côte prochaine et reprendre les traces des ancêtres sur les chemins de Fez et de Tétouan : pour les gens de Madrid, c'était le programme nécessaire, et ce programme leur semblait réunir tous les avantages. Il continuait ce qu'ils disaient être la tradition nationale, puisqu'il promettait un nouveau terrain de croisade aux gens d'Église, de pillage aux gens de guerre, d'exploitation aux gens d'affaires, de sinécures aux gens de

plume et de bureau. Il consolait l'orgueil populaire, rénovait le prestige monarchique, assurait contre les fantaisies novatrices des affamés la stagnation sociale et politique, et, surtout, il restaurait le pouvoir et les profits de la camarilla madrilène. On avait, d'ailleurs, un personnel tout prêt pour cette tâche : les Weyler et autres bourreaux de Cuba brandissaient déjà leur grand sabre; dans leurs congrès de Saint-Jacques de Compostelle, les moines promettaient que la bonté divine allait rendre au roi très catholique cet empire colonial, si lâchement perdu — ou vendu — par l'impiété révolutionnaire.

On apercevait bien quelques difficultés dans l'exécution : la France ne laisserait pas faire sans rien dire. Mais on pensa d'abord que l'on pourrait obtenir de la France une pleine liberté d'action, sinon dans tout le Maroc, au moins dans une partie. On espéra, on négocia un traité de partage et, en novembre 1902, on pensa même tenir ce traité. Certains vont jusqu'à dire qu'on l'eut en mains et qu'on le garde aux archives espagnoles : en novembre 1902, les représentants de la France se seraient fourvoyés un instant en des plans et des cartes de partage, qui installaient à Fez même le drapeau espagnol; si Madrid se fût contentée de cette part du gâteau marocain, la signature française, dit-on, eût été apposée à ces projets dangereux. Mais Madrid eut des appétits insatiables et Paris s'aperçut que jamais l'opinion française ne ratifierait cette erreur trop évidente...

Alors Madrid essaya de se passer du consentement de la France. Les discours officiels exposèrent au peuple et à ses représentants que, toute seule, l'Espagne ne pouvait songer à prendre le Maroc malgré nous, mais qu'elle pourrait lier parti avec des associés qui feraient la moitié ou les trois quarts de la besogne : l'Angleterre d'abord, l'Allemagne ensuite, d'autres encore, pouvaient trouver dans cette croisade espagnole leur profit, la sauvegarde ou la garantie de leurs intérêts politiques et commerciaux, et, même, le complément ou l'adjuvant de leur propre conquête. On disait à Madrid que Tanger semblait aux Anglais une utile dépendance de Gibraltar, que Safi ou Mogador semblait aux Allemands une relâche indispensable sur la route de leur Afrique occidentale et un

dépôt nécessaire pour leurs camelottes, sucres, alcools, armes et canons de contrebande... Se détournant de Paris, Madrid entama le dialogue avec Londres et Berlin.

Du côté de Londres, le dialogue fut court; ce ne fut même — et Madrid s'en aperçut dès le début — qu'un jeu de propos interrompus par les échanges de trop bonnes paroles entre Londres et Paris, et brusquement clôturés par la publication de l'accord franco-anglais du 8 avril 1904. Cet accord ne lésait en rien les intérêts espagnols; il les reconnaissait au contraire et leur promettait une juste, une pleine satisfaction :

Art. 8. — Les deux gouvernements, s'inspirant de leurs sentiments sincèrement amicaux pour l'Espagne, prennent en particulière considération les intérêts qu'elle tient de sa position géographique et de ses possessions territoriales sur la côte marocaine de la Méditerranée et au sujet desquels le gouvernement français se concertera avec le gouvernement espagnol.

Pour Madrid, c'en était fait des espoirs d'un accord avec l'Angleterre aux dépens de la France et de ses ambitions marocaines...

Avec Berlin, le dialogue fut beaucoup plus long. Peut-être fut-il entamé dès 1899, dès la fin de la guerre américaine, quand Madrid vendit aux Allemands les derniers débris des Indes espagnoles, les Palaos, les Mariannes et les Carolines, en réservant dans ces archipels trois dépôts de charbon et des points d'appui pour les flottes espagnoles, comme si quelque jour les flottes espagnoles devaient reparaître en ces eaux du Pacifique et user de ces relâches avec le consentement, la complicité amicale de l'Allemagne. Madrid pensait qu'en échange de ces îles lointaines, la reconnaissance allemande ne l'abandonnerait pas au Maroc. Une entente commerciale complétait cette première transaction : Berlin obtenait dans la péninsule un traitement de faveur pour ses manufactures. Cette alliance « hispano-allemande », comme déjà l'appelaient quelques prophètes, semblait donc dirigée contre le commerce anglais en Espagne et contre les prétentions françaises au Maroc.

Sur le Maroc, en même temps, les convoitises allemandes s'avouaient. Les journaux allemands prenaient un intérêt

grandissant aux affaires marocaines. La *Post* de Berlin rappelait quelle importance cette contrée fertile, bien arrosée, bien pourvue de troupeaux, pouvait avoir comme marché de manufactures allemandes ou comme terrain de colonisation germanique :

Chacun sait fort bien ici ce que vaut le Maroc, qu'un grand nombre d'explorateurs allemands ont visité. L'impression qui se dégage de tous leurs rapports, c'est que le Maroc est un pays précieux et pourtant bien négligé. Le sol est d'une fertilité remarquable; partout où il y a de l'eau, tout réussit et prospère... Il n'y a dans ce pays ni chemins de fer, ni télégraphes, ni routes, ni voies quelconques de communication. Il n'y a pas de ports, pas de phares... *Pourquoi l'Allemagne ne s'associerait-elle pas à l'œuvre qui doit ouvrir le Maroc à la pénétration économique?*

Combien de paysans allemands pourraient, au prix d'un travail modéré, trouver une existence facile sur cette terre maintenant déserte... Au cas où l'Allemagne voudrait maintenir le *statu quo*, pourquoi lui serait-il interdit de fortifier et d'étendre ses intérêts commerciaux dans le Maroc? Le comte de Bulow a su protéger les intérêts allemands en Chine : *nous avons lieu d'espérer que, dans la question du Maroc, l'Allemagne n'a pas encore dit son dernier mot.*[1]

Ainsi parlaient les journaux allemands durant l'été de 1902 et un *Comité pour la défense des intérêts allemands au Maroc* était constitué à Berlin. Dans toute l'Allemagne, les sociétés de géographie ou les *Vereine* pour l'exportation appelaient sur le Maroc l'attention de l'Empereur. Le grand *Comité de géographie commerciale et de défense des intérêts allemands à l'étranger* mettait cette question marocaine à l'ordre du jour de ses séances (octobre 1903) : quand, au début de 1904, une escadre allemande apparaissait dans les eaux de Vigo pour recevoir la visite d'Alphonse XIII, les journaux madrilènes laissaient entendre que Guillaume II, après de longues hésitations, s'était enfin décidé et que l'Espagne pouvait compter sur une collaboration allemande. C'était le moment où les pangermanistes wurtembergeois, en leur congrès du mois de mars 1904, invitaient le gouvernement impérial à développer les intérêts du commerce allemand au Maroc et même à envoyer des missions ou des expéditions scientifiques

1. Cité par les *Questions diplomatiques et coloniales*, 1902, 1er septembre, p. 370.

qui dresseraient le bilan de ce pays nouveau et étudieraient les voies et moyens de pénétration économique ; un port marocain, disaient-ils, était nécessaire aux flottes allemandes pour le service des colonies africaines et chinoises, puisqu'en temps de guerre (les Allemands ne prévoient plus qu'une guerre prochaine : contre l'Angleterre) les Anglais fermeraient le canal de Suez.

Il y eut assurément des négociations hispano-allemandes : de 1899 à 1904, elles furent longues, intimes, interrompues cependant, de loin en loin, soit par des tentatives de rapprochement entre Madrid et Paris, soit par les sautes d'humeur et de projets de l'empereur allemand. Mais toujours ces négociations furent secrètes, et le secret en demeure bien gardé, et rien jusqu'ici n'en a transpiré, sinon les instances de la reine-régente d'Espagne auprès de Guillaume II et les supplications de cette archiduchesse d'Autriche à la cour de Vienne pour intéresser la Triplice tout entière au sort du jeune Alphonse XIII. La reine disait à ses parents de Vienne et aux souverains de l'Europe qu'une intervention française au Maroc pouvait, par un contrecoup du mécontentement espagnol, faire tomber son enfant du trône.

A certaines heures, la situation de cette mère fut tragique : une entente avec l'Allemagne lui semblait utile pour écarter du Maroc la mainmise de la France et conjurer la révolution que les affaires marocaines pouvaient amener à Madrid ; mais la reine savait bien aussi qu'une entente avec la France est toujours la première nécessité de la monarchie espagnole : « Nul pays ne peut faire à la dynastie autant de mal ou de bien que la France », avait dit la reine elle-même lors de son passage à Paris, et elle avait alors chaudement remercié le gouvernement de la République qui, depuis vingt ans, ne prêtait la main ni aux mouvements carlistes, ni aux propagandes catalanes ou révolutionnaires.

Quelles furent au juste les pensées et les hésitations de Guillaume II ? Depuis depuis deux ans, cet homme éloquent, dont jadis les discours *de omni re scibili* venaient périodiquement renseigner ou amuser l'Europe, semble avoir appris la valeur du silence. Dans cette discussion marocaine, qui mettait aux prises les coloniaux et les marins de l'Allemagne, il n'a

pas jugé bon de prononcer le moindre oracle; mais peut-être a-t-il fait ou laissé parler des confidents de sa pensée. Le *Comité marocain* de Berlin essayait de rattacher le Maroc au grand plan de l'empire mondial et de l'avenir pangermanique; la *Kolonial Zeitung* publiait au contraire les déclarations d'officiers nettement hostiles à cette aventure marocaine :

Sur la côte atlantique du Maroc, disait le contre-amiral Rosenthal, il ne se rencontre aucun port dont il puisse être question soit comme point d'appui de la flotte, soit comme station de charbon. Quant à créer ce port en dépensant des centaines de millions, il est hors de doute que l'on n'a pas l'argent nécessaire et que, si on l'avait, il serait mieux employé à la construction de la flotte. Il faut d'abord avoir une nombreuse et puissante marine de guerre; on trouvera ensuite les points d'appui... La force sert à faire les conquêtes dont on a besoin, lesquelles ne sont pas précisément au Maroc[1].

Et par la bouche du colonel Hubner, l'armée allemande ajoutait : « Si le Maroc devait nous tomber dans la main comme un fruit mûr, alors peut-être devrait-on se tenir prêt à le saisir. Mais actuellement il faudrait secouer l'arbre, et fortement et longtemps encore... Employons notre force dans l'Afrique du Sud-Ouest, où elle est nécessaire. » De ces déclarations d'officiers, il faut retenir deux choses qui ont dû influer grandement sur les décisions de Guillaume II. L'amiral dit : « On n'a pas l'argent nécessaire » : après les expériences africaines et chinoises (je reviendrai quelque jour à ces expériences de l'Allemagne), Berlin commence à s'apercevoir que l'expansion mondiale coûte fort cher et ne rapporte pas grand'chose. Et le colonel dit : « Réservons notre force pour l'Afrique du Sud-Ouest, où elle nous est nécessaire » : Guillaume II hésitait peut-être sur le bord d'une aventure marocaine, quand la révolte des Herreros est venue accaparer toutes les réserves en hommes et en argent de l'Allemagne coloniale ; depuis six mois, quelques bandes de sauvages sud-africains apprennent à l'invincible empereur ce que peut coûter en millions de marks et en milliers de vies humaines une petite guerre lointaine en pays inconnu; qu'est, auprès des grandes et vaillantes tribus du Maroc, ce pauvre clan des Herreros?

1. Cité par les *Questions diplomatiques et coloniales* du 16 septembre 1904, p. 344

Pour dire toute ma pensée, je crois que deux autres considérations déterminèrent l'empereur. « La force, disait encore l'amiral, doit servir aux conquêtes dont on a besoin. » Il faudrait être aveugle pour méconnaître que l'Allemagne en ces dernières années a senti le besoin de conquêtes plus profitables que le Cameroun ou le Chantoung. Or, elle a sous la main une Hollande dont l'empire colonial et les ports européens lui seraient d'un immense service. Cette Hollande garde encore sa reine nationale et son indépendance. Mais elle subit déjà la surveillance d'un prince-consort allemand. Et qui sait quels hasards dans la vie publique de la nation ou dans la vie privée, la santé de la reine peuvent surgir demain et fournir un prétexte à intervention? Le Maroc vaut-il que l'on risque de n'avoir pas toutes ses forces disponibles au premier incident favorable?...

Autre affaire : la guerre russo-japonaise éclata, et l'empereur se donna tout entier à cette politique encore mystérieuse qui fit de lui le champion déclaré et le plus utile ou l'un des plus utiles collaborateurs de la Russie en Europe. Il n'est pas douteux que, par la Russie reconquise à l'influence allemande, Guillaume II n'a jamais désespéré d'arriver quelque jour jusqu'à la France : il a dit tout haut, à plusieurs reprises, et clairement, et presque officiellement, à des personnages et même à des officiers français, quel rôle il réservait à la marine et à l'armée françaises dans ses projets grandioses de croisade européenne contre les Jaunes d'Asie ou contre les Blancs du Nouveau-Monde, et quelle place aux industriels et commerçants français, surtout aux capitalistes français, dans ses rêves de syndicat continental contre les accapareurs de Londres ou de New-York... Le Maroc vaut-il pour l'Allemagne un renouveau de brouille avec la France?

En fin de compte, Guillaume II refusa de lier partie avec les gens de Madrid et, comme l'accord franco-italien et les visites échangées entre Paris et Rome enlevaient à ceux-ci leur dernière chance de trouver en Europe un allié contre nous, il leur fallut considérer en face la nécessité d'une entente ou d'une rupture, seuls à seuls, avec nous... Entente ou rupture? Quelques facilités qu'il y eût à la première, quelques dangers qu'il y eût à la seconde, il n'est pas sûr que le choix des

gens de Madrid n'eût pas longtemps hésité et ne se fût enfin porté, non sur le parti le plus sage et le plus utile à l'Espagne, mais vers celui qui, en servant leurs intérêts, flattait aussi l'orgueil national et — rendons pleine justice au caractère espagnol — faisait appel à la bravoure pour sauver le point d'honneur.

Après le refus anglais et la reculade allemande, il restait une dernière combinaison, bien chimérique peut-être, bien difficile à imposer au sentiment national, mais que l'on pouvait essayer en désespoir de cause : les Américains, qui commençaient à proclamer leurs ambitions mondiales, avaient au Maroc des sujets maltraités, des intérêts compromis.

Il n'est pas sûr que les gens de Madrid n'eussent rien tenté de ce côté-là. Mais, brusquement, ils trouvèrent en Espagne même des raisons de leur choix qu'ils n'avaient pas prévues : pour la première fois depuis longtemps, la nation prit la parole dans les conseils où l'on débattait son avenir, et la nation, par la voix de ses *Chambres de Commerce* en leurs congrès périodiques, imposa son avis, qui n'était point celui de la camarilla madrilène...

Madrid peut garder ses préférences coloniales ; mais l'Espagne semble résolue à chercher désormais sa vie par d'autres moyens. Et ce n'est pas un mouvement d'humeur ou de dépit, ni surtout une défaillance d'énergie ou d'audace, qui désormais l'écarte des aventures. Après la guerre américaine, la nation céda quelques jours à ces sentiments enfantins : par la main des femmes de Grenade, elle lapida la statue de Christophe Colomb. Mais aujourd'hui ce sont les hommes de Bilbao, de Santander, de Malaga et de Barcelone, qui, délibérément, raisonnablement, courageusement, répudient les traditions anciennes et rêvent pour leur peuple une vie plus honorable et plus heureuse que le pillage philippin ou l'exploitation cubaine.

*
* *

La guerre cubaine a été pour l'Espagne un grand bonheur. Débarrassée de ses colonies, la nation a eu le temps de s'occuper d'elle-même, de faire son inventaire — qu'elle n'avai

pas fait depuis quinze cents ans, — de s'étudier et de se connaître : depuis quinze cents ans, elle s'ignorait. Car il s'est passé dans l'histoire espagnole ce phénomène, unique peut-être dans l'histoire du monde, que durant quinze siècles tout un peuple, un grand peuple, a dû vivre sans jamais une heure de loisir pour regarder son propre domaine et sa propre vie : depuis le jour où les Barbares, Goths ou Vandales, franchirent les Pyrénées, depuis le jour surtout où les Musulmans, Arabes et Maures, passèrent le Détroit, l'Espagne n'eut jamais une minute pour s'occuper d'elle-même ; elle dut se donner tout entière, sans trêve, à la guerre de libération, puis à la croisade de revanche.

Elle a d'abord, pied à pied, dû reconquérir ses propres champs et, des Pyrénées aux plages de Cadix, descendre par une série de luttes qui n'ont pas duré moins de neuf siècles et qui, poussant toujours vers la mer du détroit le front de bataille espagnol, abandonnaient derrière elles un champ de bataille ravagé, dénudé, déshabité, rasé jusqu'à la roche, où jadis, pourtant, de grandes cultures, de grandes villes, de grandes richesses, une grande civilisation s'étaient épanouies. Car l'Espagne romaine avait été le plus beau fleuron de l'empire des Antonins et l'Espagnol, entré dans les lettres avec les Sénèque et les Lucain, dans les armées et les prétoires et jusque dans le prétoire impérial avec les Trajan et les Hadrien, l'Espagnol avait été le plus beau type de Latin impérial... Sept ou huit siècles durant (700-1500 ap. J.-C.), l'Africain, que le tourbillon musulman avait lancé jusqu'aux Pyrénées et même au delà, jusqu'aux champs de Poitiers, ne recula que pied à pied devant la révolte chrétienne. Quand le front de bataille atteignit enfin la mer du détroit, quand les derniers musulmans s'enfuirent des plages de Malaga, en ne laissant sur la montagne, sur le *djebel* de Tarik qu'un nom pour éterniser leur passage, Isabelle la Catholique n'avait pas achevé le siège de Grenade que déjà Christophe Colomb jetait sur le dos de l'Espagne ce « fardeau de l'homme blanc », que Kipling aujourd'hui exhorte les Anglo-Saxons à revendiquer et que l'Espagne dut porter durant quatre siècles.

Au delà des mers, l'Espagne dut poursuivre son avancée batailleuse, donner ses hommes et ses pensées, toute son

énergie, toute sa vie à ces terres étrangères, en négligeant toujours son propre domaine, en ne réparant jamais dans ses plaines ni dans ses villes les ruines accumulées par huit siècles de guerres nationales ou de persécutions religieuses. En retour, ces terres conquises lui donnaient de l'or : nouveau facteur de décadence et de faiblesse ! Cet or venu des champs étrangers dispensait l'Espagnol de retourner le champ paternel et l'incitait aux rêves impossibles, aux folles entreprises, aux *Armadas* contre l'Angleterre, à la monarchie universelle contre les nations du continent et de l'Italie. Il a fallu l'énergie, la valeur physique et morale du muletier espagnol pour porter durant quatre siècles, de 1492 à 1899, tout ce monde de colonies. Aucun autre peuple n'a jamais été capable d'une si longue endurance : les Grecs jadis flanchèrent, deux siècles à peine après qu'Alexandre leur eût mis sur le dos le fardeau de l'Asie levantine ; les Anglais flanchent aujourd'hui, cent ans après que les Clive et les Cook les ont attelés à l'Inde et à l'Océanie, — et que serait déjà l'Angleterre si son étoile ne l'eût pas délivrée, voilà plus d'un siècle, de son fief américain ?

C'est que ce fardeau de la conquête et de l'exploitation coloniales ne pèse pas seulement aux épaules qui le portent, ne courbe pas seulement la taille et les reins, n'épuise pas seulement la sueur et le sang de tout un peuple. A la longue, il est bien plus funeste encore à la souplesse intellectuelle et à la droiture morale. Il les écrase l'une et l'autre, les déforme si elles ne sont que de trempe médiocre, les brise si elles refusent de plier. Au métier de *conquistador*, que devint cette Espagne chrétienne et chevaleresque, si respectueuse jadis des lois divines et scrupuleuse jusqu'à la mort de la vérité et des paroles échangées ? La France de Pascal a stigmatisé les casuistes espagnols qui n'avaient entrepris, après tout, que de concilier les lois divines avec les nécessités coloniales : ces Jésuites connaissaient les Indes et la Chine et la vie qu'un *conquistador* est obligé d'y mener ; par expérience, ils avaient appris que les commandements de Dieu, pris au pied de la lettre, et les réclamations de la conscience humaine, si on les écoutait toujours sans distinguer les cas, rendraient bien difficiles, impossibles même les entreprises contre les sauvages...

La France depuis Pascal — et toute l'Europe avec elle — a fait quelques progrès. Sa compréhension s'est ouverte à courir le monde, et sa tolérance s'est faite admirable pour ceux qui prêchent aujourd'hui la morale des *conquistadores*.

Par un singulier revirement, c'est l'Espagne qui, dans quelques années, stigmatisera peut-être ces accommodements casuistiques. Ce n'est pas qu'elle soit tout à coup devenue plus rigoriste à mesure que nous devenions plus tolérants : dans sa conversion, le désir d'une vie plus morale aura beaucoup moins de part que le besoin d'une vie plus assurée et plus commode. Mais brusquement, n'ayant plus à s'occuper de sa besogne coloniale, elle a eu le loisir de revenir à ses propres affaires et elle s'est aperçue que, chez elle, elle possédait certains moyens de vivre honnêtement que, depuis des siècles, elle négligeait : terres à l'abandon, mines et canaux à la dérive, ports en ruines, chemins transformés en torrents...

Dans le court intervalle qui sépara les premières reculades musulmanes des grandes entreprises coloniales, il fut un temps où l'industrie et le commerce, l'agriculture et la science de l'Espagne faisaient l'admiration, l'envie des Flandres, des Allemagnes, de la France et de l'Angleterre. En cette fin du moyen âge, durant les XIVe et XVe siècles, toute l'Europe occidentale se bousculait sur les routes de Compostelle, pour vénérer sans doute les reliques et implorer les miracles du grand Saint-Jacques, mais pour visiter aussi les universités d'Alcala et de Salamanque et pour achalander les fabriques de Burgos, de Valladolid, de Tolède et de Grenade, acheter les draps, les soies, les verres, les cuirs, les fers, les armes, les bijoux, tous ces articles espagnols de luxe ou de nécessité qui, dans l'Europe de ce temps, jouissaient de la même renommée que les articles anglais dans l'Europe actuelle. Il fut un temps, — mais les choses ont tellement changé que nous l'avons presque oublié, — il fut un temps où l'Angleterre paysanne s'approvisionnait de manufactures aux ateliers espagnols, où le tisseur des Flandres ne s'approvisionnait de laines qu'aux troupeaux de la péninsule; quand l'Angleterre commença de naviguer, ce fut à des armateurs et à des pilotes espagnols qu'elle emprunta leurs secrets de construction ou de direction des navires. L'Espagne passait alors pour la pre-

mière nation du monde; toute la chrétienté proclamait la supériorité de la race espagnole dans les sciences, dans les arts, dans les travaux de la terre et de la mer, de la guerre et de la paix, et la mode espagnole donnait à Paris le ton, à la France *le Cid*.

Depuis ces jours lointains, rien n'est changé dans ce pays, sauf le vouloir des hommes. Cette Espagne, qui jadis offrait des terres fertiles à toutes les cultures, des matières premières à toutes les industries, de la main-d'œuvre à tous les entreprises et à tous les métiers, à tous les arts et à toutes les sciences, cette Espagne n'a rien perdu de ses avantages naturels. Sol, sous-sol, climat, situation géographique, abondante et vaillante main-d'œuvre : elle est toujours outillée et disposée par la nature pour nourrir une grande communauté humaine. Aussi bien et même mieux que les autres contrées de l'Europe, l'Espagne a tout ce qu'il faut pour assurer la richesse et le bonheur d'un peuple moderne, pour lui donner un rôle de premier plan sur le théâtre du monde, et peut-être, si l'on pouvait risquer une prophétie, peut-être ne serait-il pas aventureux de prédire que demain ce pays sera le mieux doté de l'Europe pour satisfaire aux nécessités que créent à la politique des nations les exigences de l'industrie contemporaine.

S'il est une nécessité, en effet, qui désormais préside à la fortune des peuples, c'est le besoin pour le producteur national de posséder un consommateur national, et réciproquement : il faut à nos usines leurs fermes, et il faut leurs villes ouvrières à nos paysans; un peuple ne peut aujourd'hui se suffire et demain ne pourra subsister que s'il réunit ces deux éléments indispensables. Voyez la crise de l'usine anglaise et les efforts de l'impérialisme anglais cherchant par tout l'univers, à grands frais d'hommes et d'argent, cette ferme que les ouvriers anglais réclament, qu'ils possédaient jadis dans l'Amérique agricole, qui leur manque aujourd'hui et que M. Chamberlain pense trouver dans les colonies d'outre-mer, pour consommer les manufactures de toutes sortes et fournir, en retour, le pain quotidien.

Aujourd'hui, les seuls États-Unis, occupant la moitié d'un monde, réunissent ces deux éléments. Demain, la Russie,

occupant de même un quart de l'univers, remplira à son tour les mêmes conditions. Mais notre Europe, morcelée en nations minuscules, ne pourra vivre que par les syndicats internationaux de l'usine anglaise et de la ferme française, de l'usine allemande et de la ferme hongroise ou levantine. La seule Espagne peut-être sera capable de se suffire à elle-même. Car chez elle, sans avoir besoin de sortir de sa péninsule, elle peut avoir sa ferme et elle peut avoir son usine, et, pour l'une comme pour l'autre, la nature l'a merveilleusement dotée.

*
* *

Est-il besoin d'énumérer les privilèges naturels de cette ferme espagnole, unissant aux plaines de l'Andalousie, de l'Aragon et des Castilles, les pâturages des Sierras et des Pyrénées, aux moutons de l'Estramadure les taureaux de Séville et les vaches de Galice, aux blés castillans les vignes andalouses et catalanes, aux pommiers de Biscaye les oliviers de Cordoue, les orangers de Grenade et les dattiers de Murcie, aux forêts des Asturies les jardins de Valence, tous les arbres et tous les fruits de la zone semi-tropicale aux animaux et aux cultures de nos pays plus tempérés, et le climat breton du golfe de Gascogne au climat africain des plages d'Alicante? Et sur le pourtour de cette terre « de miel et de lait », la mer offre ses troupeaux de poissons océaniques et méditerranéens, ses bandes de sardines aux pêcheurs de Vigo, ses armées de thons aux pêcheurs de Cadix, ses myriades d'anchois, de brêmes, de rougets, etc., aux pêcheurs de Valence.

Est-il besoin pareillement de vanter les richesses minières que l'usine espagnole tirerait de « ce coffre-fort de l'éternité » (comme disait déjà le vieux Strabon), si elle voulait seulement se donner la peine de rouvrir les galeries arabes, romaines, grecques, phéniciennes, etc.? Car si haut que nous remontions dans l'histoire de l'industrie humaine, toujours nous voyons les différents âges trouver en ce sous-sol espagnol les métaux et les matières dont ils pouvaient avoir besoin. Aux temps du bronze, le cuivre ibérique fit la richesse de la paradisiaque Tartessos, de cette fabuleuse Tarshish que

les forgerons sidoniens vantaient aux pâtres d'Israël, et dont la renommée retentit jusque dans les plus anciennes pages de la Bible et de l'Odyssée... Aux temps du fer, Tolède vendit ses lames, et Cordoue ses armures à toute la chevalerie d'Europe, d'Afrique et d'Asie, à tous les soldats du Christ ou du Prophète. Aujourd'hui encore, en notre âge de la houille, c'est le fer de Bilbao et le cuivre d'Huelva qui approvisionnent la fonderie anglaise... Et je ne parle pas de ces minerais plus précieux, d'or, d'argent, de mercure, de zinc, de cobalt, etc., qui suffiraient à la fortune d'un autre pays.

Pour l'exploitation de ces mines comme de ces champs, quels admirables réservoirs de force, de ténacité, de sobriété, quelle valeur physique et morale, quelle variété d'aptitudes dans ce peuple bariolé, où toutes les races méditerranéennes et continentales se sont fondues ou syndiquées! Quelle abondance et quelles sources inépuisables d'énergie humaine dans ces villages de la plaine ou des monts, qui, n'ayant plus aujourd'hui à entretenir de victimes les sanglants autels du dieu colonial, continuent par milliers — quinze mille Galiciens, dix mille Valenciens chaque année — de s'en aller querir fortune outremer et d'« hispaniser » Cuba, les Amériques du Sud et la France algérienne! Si cette main-d'œuvre eût réservé sa vaillance et son habileté à la ferme et à l'usine nationales, quel changement dans le sort de l'Espagne et dans toute l'histoire de la Méditerranée! Mais, depuis quinze siècles, tournée vers la croisade ou vers la colonie, cette énergie ravagea ou déserta le domaine des aïeux, l'abandonna aux forces brutes de la nature, aux empiètements de la ronce et de la ruine, ou aux entreprises de l'étranger. Et l'étranger exploita, dépouilla cette Espagne, parce qu'elle-même exploitait et dépouillait ses colonies. La ferme et l'usine espagnoles, manquant de bras, virent le désert niveler leurs sillons ou les éboulements obstruer leurs galeries, et, la moitié des ressources nationales étant taries, l'Espagne dut acheter au dehors, non seulement presque toutes les manufactures que jadis elle exportait chez les autres peuples, mais jusqu'aux approvisionnements, jusqu'aux vivres, jusqu'au blé de son pain quotidien : à toute l'Espagne du XIXe siècle, on aurait pu appliquer la boutade

du vieil ambassadeur vénitien : « A Burgos, le soleil doit être importé, comme tout le reste. »

Importer à Burgos du soleil — voire du soleil anglais — n'eût pas été plus étrange, après tout, qu'importer de la morue norvégienne ou normande aux poissonneries de Bermeo et de Valence, du blé et du tabac américains aux halles et aux manufactures de Valladolid et de Séville, du sucre français aux confiseries de Grenade, des outils, des machines, des fers anglais et allemands aux forges de Bilbao ou de Catalogne, des navires écossais aux cales du Ferrol ou de Carthagène, des draps flamands et des soies lyonnaises aux héritiers des tisseurs de Ségovie et de Grenade : Liège fournissait d'armes les ateliers de Tolède ! et, dans les Alpes Cantabriques, Santander et la Corogne vendaient du fromage suisse et des bois de Norvège ! Jetez un coup d'œil seulement sur le tableau des importations espagnoles, tel que le dresse notre ministère du Commerce en ses *Annales du Commerce extérieur, faits commerciaux*, n° 21 :

IMPORTATIONS ESPAGNOLES
(En millions de *pesetas*)

Principales marchandises.	1893	1896	1899	1901	1902
Produits alimentaires.					
Bestiaux, chevaux, ânes, mulets	6,2	23,1	20,5	27,3	28,8
Café	14,6	17,7	19,8	20,8	18,5
Cacao	13,9	11,9	13	12,2	12,4
Morue	24,8	24,3	25,6	30,5	31,5
Sucre	12,9	17,1	4,4		
Froment	79,5	35,6	85,9	33,7	16,3
Autres céréales	2,8	22,3	11,4	14,1	4,1
Autres produits.					
Produits chimiques	18,5	22,8	37	45,2	50
Houille et coke	49,4	50,8	62,4	69,2	71,5
Coton brut	76	68,8	96,8	93,9	103,9
Cuirs et peaux	15,9	22,5	30	29,6	33,8
Fer et acier bruts et ouvrés	17,3	22,1	23,4	27,8	27,7
Machines et mécaniques	20,3	26,8	39,9	58,7	60
Embarcations	16,9	13,1	59,6	29,9	4,8
Soie et bourre de soie	8,9	7,5	12,9	13,9	14,9

Principales importations.	1893	1896	1899	1901	1902
Tissus de soie.	10,5	10,7	16,3	12,5	14,2
Bois et matériaux de construction.	36,7	36	48,4	60,6	50
Tabac brut et manufacturé.	34,5	32,7	32,1	25,2	26,2
Laine et poils.	13,9	12,8	17,3	15,7	16,5
Tissus de laine	10,2	8,8	13,2	10,8	11,2
Valeur totale de toutes les importations . . .	770,7	909,5	1045,3	943,4	921,6

Ce tableau est fort instructif : il montre ce qu'était le travail espagnol au temps de l'exploitation coloniale, — années de paix 1893-1896, et année de révolte 1899, — et ce qu'il est devenu depuis. Car voici que tout change dans l'Espagne délivrée. La ferme et l'usine, trouvant enfin des travailleurs, se mettent à fournir la nation des produits et des articles qu'elle payait le plus cher à l'étranger. On découvre que l'Andalousie et la Castille, avec leurs terres à tabac et leurs terres à betteraves, peuvent suffire à la consommation nationale : l'importation du sucre, qui coûtait de quinze à vingt millions, tombe à rien ; l'importation du tabac décline. De même, les céréales étrangères ne coûtent plus qu'une vingtaine de millions, au lieu d'une centaine qu'elles coûtaient jadis : il est vrai que jadis la bonne moitié des céréales importées était revendue par le courtier de Santander aux marchés coloniaux ; mais ces blés étrangers, avilissant les prix sur le marché métropolitain, enlevaient tout bénéfice au fermier castillan, qui laissait ses terres en jachère : il va rouvrir ses sillons.

Et ce que le paysan espagnol gagne ou gagnera désormais sur la nourriture de son peuple, l'industrie peut le dépenser en importations bien plus fructueuses ; car l'industrie augmente ses achats, au dehors, de houille, de produits chimiques, de machines, de fer, de coton ; mais ce n'est point là une perte de capitaux pour la nation : tout au contraire, c'est le plus avantageux des placements. Ces achats de l'industrie ne sont faits que pour organiser ou développer l'usine et l'outillage indigènes, pour fournir au travail de la nation les ins-

truments indispensables. Cette industrie espagnole débute ; elle a besoin de la collaboration, de la tutelle de l'étranger. Faites-lui seulement crédit de quelques années et vous verrez le résultat.

De Barcelone à la Corogne au nord, et d'Huelva à Carthagène au sud, tout au long des côtes atlantique et méditerranéenne, cette industrie disposera d'un double Pays Noir, dont Barcelone et Bilbao, Cadix et Malaga seront les capitales et les grands entrepôts, mais dont vingt ou trente ports secondaires — et quel bénéfice, quelle nécessité plutôt, pour l'industrie moderne que cette proximité continue de la mer, cette intimité de l'atelier et de la flotte ! — attireront et distribueront les produits. Pays Noir ou Pays Blanc, ou tous les deux ensemble, également dotés pour l'industrie à la vapeur d'aujourd'hui et pour l'industrie électrique de demain. Car si les houillères de Ripoll, de Palencia et de Léon dans le nord, de Belmez et de Cordoue dans le sud, pourront, dès qu'elle seront aménagées, fournir un charbon abondant et de qualité suffisante, les cascades des Pyrénées, des Cantabres et des Sierras Morena ou Nevada sont des réserves de « houille blanche », que déjà les villes exploitent pour leur éclairage, et les mines pour leur transports sur câble ou sur rail.

Avec le charbon et la chute d'eau, ces mêmes régions côtières possèdent le « pain » de l'industrie actuelle dans leurs mines et minières de fer : chaque jour depuis cinq ans, quelque découverte inattendue en révèle la richesse et l'étendue ignorées. Aussi bien sur l'Atlantique que sur la Méditerranée, il n'est pas une vallée, pas un couloir des monts espagnols, qui ne voie ou ne verra descendre les charges de ces minerais ferrugineux. Ces côtes, pillées aujourd'hui par les navires étrangers pour le service des usines françaises, anglaises ou allemandes, auront demain dix ou quinze Bilbao, où longtemps peut-être les étrangers continueront d'exploiter le minerai seulement, mais où lentement une industrie métallurgique s'installera. Bilbao déjà, qui trente ans ne fut qu'un port de minerais, a maintenant ses fonderies, ses marteaux-pilons, ses chantiers de construction, ses compagnies de navigation. Santander et Gijon suivent l'exemple. De proche en proche, la contagion s'étend jusqu'aux ports ignorés de la Galice,

Rivadeo, Vivero, etc. Il faut lire les rapports des consuls britanniques : ils s'accordent à prédire un avenir merveilleux, un essor rapide et surprenant à toute cette côte du golfe de Gascogne, réveillée, transformée, par les capitaux et par l'entreprise des gens de Biscaye.

Et l'industrie future, l'industrie électrique aura, elle aussi, son pain quotidien dans les cuivrières du sud. Ici, pareillement, Huelva et Séville ne sont encore que des ports de minerais. Mais chaque jour, les arrivages plus abondants de houille castillane ou quelque chute d'eau exploitée permettent d'installer ou font projeter une usine, qui tôt ou tard surgira du sol, parce que l'industriel espagnol ou étranger aura tout intérêt à transformer en produits manufacturés sur place, par la main-d'œuvre indigène et par l'énergie de la houille ou de l'électricité indigènes, les minerais ou le métal qu'aujourd'hui il emmène à grands frais vers la main-d'œuvre et la houille d'Angleterre ou d'Allemagne.

*
* *

A cette usine et cette ferme espagnoles, que manque-t-il seulement ? Les capitaux, et la science.

Le paysan n'a pas les capitaux pour acheter les outils et machines, sans lesquels il ne saurait lutter contre la concurrence étrangère. Le laboureur n'a pas les capitaux pour rétablir ces ouvrages d'irrigation, qui avaient transformé en un jardin toute l'Espagne arabe et sans lesquels l'Espagne catholique n'est, durant l'été, qu'une plaque de métal rougie presque à blanc. Le vigneron n'a pas les capitaux pour replanter sa vigne attaquée par le phylloxéra, pour construire et organiser à la moderne son pressoir, son matériel vinaire, ses caves et *bodegas*. Le pâtre n'a pas les capitaux pour refaire, par les béliers ou les brebis, les taureaux ou les vaches, les truies ou les verrats, les juments ou les étalons, les ânesses ou les baudets étrangers, ce troupeau et cette cavalerie d'Espagne, qui faisaient jadis l'envie de l'Europe. Et pour les sardineries, conserves de légumes et de poissons, sécheries de fruits ou de fleurs, fromageries, beurreries, etc., combien d'argent il faudrait mettre à des constructions et à des outillages !

L'usinier, le mineur, le fabricant, le commerçant, le commissionnaire, et le banquier surtout ont trouvé sur place des capitaux qui revenaient de Cuba ou des Philippines et qui leur ont permis de lancer bon nombre d'affaires aujourd'hui prospères. Ils ont trouvé aussi des prêteurs ou des actionnaires étrangers. Mais c'est encore dix ou vingt fois plus d'argent qu'il leur faudrait : l'industrie espagnole ne rencontre prêteur qu'à sept ou huit pour cent... Et, si des particuliers vous passez à l'État, quels emprunts ce dernier aurait à faire, s'il voulait seulement réparer, entretenir les restes ou les embryons de l'outillage national ! La Castille et l'Aragon réclament la réfection des canaux que leur donna Charles-Quint. Cadix, Carthagène, Tarragone, Vigo implorent des quais ou des digues. Toute l'Espagne a besoin de lignes ferrées, qui servent le travail des provinces et non pas seulement l'exploitation de la capitale.

Et, plus que tout le reste, l'Espagne entière réclame une monnaie restaurée, des finances non « avariées ». Sur l'industrie, sur le commerce, sur l'agriculture, sur toutes les classes et sur tous les citoyens, pèse aujourd'hui ce fléau du change, qui met la monnaie espagnole en ruineuse infériorité, qui empêche ou rend désastreuse toute opération commerciale avec l'étranger. Quelque temps, par un mécanisme qu'il serait trop long d'expliquer ici, ce change a bien pu donner quelques bénéfices à certains industriels de la Catalogne ; mais, au bout de quelques mois, ces bénéfices médiocres, qui d'ailleurs n'existaient qu'aux dépens de la nation, se sont tournés en pertes énormes pour ceux-là mêmes qui réclamaient le maintien du change à perte. Aujourd'hui toute l'Espagne du travail et des affaires est d'accord : il faut une restauration des finances publiques pour améliorer les finances privées.

Les *Congrès des Chambres de Commerce* espagnoles, qui, chaque année depuis la guerre cubaine, se réunissent dans quelque grande ville des provinces, ont toujours proclamé cette nécessité. Elle domine, aux yeux de ces commerçants, toute la politique de l'Espagne. A grands cris, avec menaces parfois de rébellion ou de révolution, ces commerçants ont réclamé une refonte des impôts, surtout une refonte de la dette nationale, une conversion de cette dette qui, pour le

service des intérêts, engloutit les deux tiers du budget national. Conversion, dit l'Espagne; car jamais, même aux jours les plus tristes, les plus difficiles de la dernière guerre, l'Espagne n'a parlé de faillite publique, tandis qu'elle mettait son point d'honneur à éviter toute faillite privée. Ces hidalgos sont toujours les héros d'*Hernani*, « gardant la foi jurée, même aux Juifs », je veux dire même aux financiers européens, qui leur prêtent à taux usuraire. Mais ils veulent convertir et, pour convertir, ils savent qu'il faut un nouvel emprunt..., des capitaux encore... Où chercher, où trouver ces capitaux? — En France, répond l'Espagne du travail et des affaires, qui sait fort bien comment l'aide française tira la Russie d'une situation plus difficile, et l'Italie d'une crise non moins grave.

Et c'est en France, encore! c'est dans la fréquentation, la collaboration, l'intimité françaises que cette Espagne compte trouver le second élément indispensable à la rénovation de sa vie : par une dure expérience, elle a appris que la piété ne suffit pas à la fortune des peuples modernes, mais qu'il leur faut la science. Elle voudrait acquérir les méthodes et les procédés de l'industrie, de l'éducation, de toute l'existence contemporaines. La France n'a pas le monopole de la science, et les Espagnols estiment à leur juste valeur les découvertes et procédés de l'Allemagne ou de l'Angleterre. Mais la France — et c'est l'un de ses plus beaux rôles dans le monde contemporain — est l'intermédiaire, le truchement ordinaire entre la science de toute l'Europe et les peuples de langue espagnole ou portugaise. Ces Latins nous comprennent plus facilement; la sympathie crée entre eux et nous des courants intellectuels qui, plus vite, répandent jusqu'au fond de l'Amérique latine les idées élaborées, clarifiées par les frères aînés de Paris.

*
* *

Vers la France capitaliste et vers la France savante, l'intérêt quotidien tourne donc l'Espagne travailleuse. Une entente avec la France est le premier besoin de la nation. Ce que cette entente peut et doit être, nous l'étudierons ici

quelque jour : en même temps que sa déclaration marocaine, l'Espagne échangeait avec nous ce traité sur les tunnels pyrénéens, qui fut moins discuté par les journaux et qui pourtant aura des effets révolutionnaires, non pas seulement sur le trafic et le développement de l'Espagne, mais sur l'avenir et les relations du monde entier; il faut seulement qu'un traité de commerce complète l'amitié renouvelée et rétablisse les échanges qui, avant 1892, existaient entre les deux pays...

Comprend-on maintenant pourquoi cette déclaration marocaine garde je ne sais quelle allure mystérieuse, presque embarrassée? Ce n'est pas dans un accord secret qu'il en faut, je crois, chercher le sens véritable. Cet accord secret existe peut-être : on dit qu'il formule quelques réserves pour l'avenir et laisse percer des espoirs qui semblent de pures utopies... Pour le moment, l'Espagne renonce au Maroc et nous abandonne toute la charge de l'entreprise. Mais elle a voulu — avec raison — sauvegarder sa dignité et réserver les chances d'un avenir, que l'on ne peut prévoir aujourd'hui, d'un partage qui semble improbable, même impossible. L'Espagne, durant quatre siècles de dévotion trop ardente à la politique dogmatique et de sacrifices trop continus au moloch colonial, fut exploitée par nous. Aujourd'hui, puisque nous semblons à notre tour nous lancer sur les voies qu'elle vient de quitter, elle nous laisse faire; mais elle a la sagesse d'escompter, d'attendre son heure qui sûrement viendra, car la Fortune est une bonne fille qui peut se laisser prendre un instant aux chansons des poètes, aux galanteries des chevaliers, mais avec elle il faut toujours, au bout du compte, s'attendre à « l'heure espagnole », à la revanche du muletier.

VICTOR BÉRARD.

ERRATA

Deux légères erreurs se sont glissées dans le commentaire des *Lettres de Jules Ferry à Gambetta* (numéro du 1er décembre) :

Page 469, note 2, au lieu de *Antonin Dubost père partit*, il faut lire : *Antonin Dubost partit.*

Page 471, note 1, au lieu de *général Trochu*, il faut lire : *Jules Favre.*

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1904

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

		Pages.
RICHARD WAGNER	A Mathilde Wesendonk. — Lettres et Journal. — I.	5
TRISTAN BERNARD	En Casque et Sabre	37
LOUIS AUBERT	Américains et Japonais	77
GÉNÉRAL ALPH. D'HAUTPOUL	Souvenirs d'Espagne et d'Angleterre (1811-1814). — I.	99
PAUL ADAM	Le Serpent noir (4e *partie*)	125
JULES GAY	Le Père Tosti et la « Conciliation »	178
JEAN RENOUARD	Poésies	201
CAPITAINE ANGINIEUR	Turkestan, Tibet, Cachemire (*fin*)	265

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

MARCELLE TINAYRE	Mirame	225
ANDRÉ CHEVRILLON	Ceylan bouddhique. — I	252
RICHARD WAGNER	A Mathilde Wesendonk. — Lettres et Journal. — II.	285
ACHILLE VIALLATTE	L'Armée anglaise	308
PAUL ADAM	Le Serpent noir (5e *partie*)	323
GÉNÉRAL ALPH. D'HAUTPOUL	Souvenirs d'Espagne et d'Angleterre (1811-1814) (*fin*).	374
SÉBASTIEN CHARLÉTY	La Petite Église de Lyon	391
FRANC-NOHAIN	L'Heure espagnole	405
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — L'Incident anglo-russe	431

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

Pages.

GÉRARD D'HOUVILLE . . . . . Esclave (*1re partie*) 419
JULES FERRY . . . . . Lettres à Gambetta (1870-1871) 469
ANDRÉ CHEVRILLON . . . . . Ceylan bouddhique. — II. 480
CAPITAINE H. DE MALLERAY . L'Alcool à la Cantine 513
GABRIEL MONOD . . . . . Michelet et George Sand. — Documents inédits . . . 531
LOUIS AUBERT . . . . . Français d'Amérique 565
ÉMILE DARD . . . . . Choderlos de Laclos 583
PAUL ADAM . . . . . Le Serpent noir (*fin*) 602
FÉLICIEN CHALLAYE . . . . . Lafcadio Hearn et le Japon 655

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

HENRI DE RÉGNIER . . . . . Le Passé vivant (*1re partie*) 673
SAINTE-BEUVE . . . . . Lettres à Victor Hugo et à Madame Victor Hugo. — I. 729
★★★ . . . . . Notes sur Pie X. — I. 765
GÉRARD D'HOUVILLE . . . . . Esclave (*2e partie*) 789
FÉLIX LE DANTEC . . . . . Maladie, Immunité et Sérothérapie 813
JEAN-MARIE DÉGUIGNET . . . . Mémoires d'un Paysan bas-breton (*1re série*). — I. . . 826
FERNAND GREGH . . . . . Poésies 861
VICTOR BÉRARD . . . . . Questions extérieures. — France et Espagne 870

LIVRES ILLUSTRÉS

LA VIE DE COLLÈGE DANS TOUS LES PAYS, — *Un Semestre en Suisse,* — par **André Laurie.**
(J. HETZEL, éditeur.)

C'est en Suisse que nous emmène, cette année, André Laurie, l'auteur de la célèbre série de romans sur *la Vie de Collège dans tous les Pays.* Les héros de ce nouveau livre ne sont pas moins bons compagnons que leurs aînés. C'est un vrai plaisir de les suivre dans leur vie d'écoliers indépendants, aussi travailleurs cependant que les nôtres. Quelle belle vie au grand air! quelles admirables excursions l'on fait en bande aux jours de vacances, et comme on escalade joyeusement les glaciers et les pics escarpés! Il y a même un drame émouvant, terrible, dans ce livre, et un sauvetage dramatique qui fera frémir les lecteurs les plus braves. Les illustrations sont de L. Bennett : ce nom seul dispense de tout éloge.

LES ARTS DE LA FEMME, encyclopédie pratique ornée de cent quatre-vingts planches et motifs appropriés à chaque matière par les principaux **Artistes décorateurs.**
(ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

On trouvera dans ce magnifique volume des renseignements et des conseils qui permettront aux jeunes femmes de devenir, non pas des artistes de métier, car il faut pour cela des dons naturels et de longues études, mais au moins d'embellir elles-mêmes leurs appartements tout en occupant leurs doigts et leurs pensées, aux heures de loisir. Qu'elles lisent ce livre : elles y apprendront l'art de ciseler le cuir, de le patiner, de le pyrograver; et la métalloplastie, la galvanoplastie, la gravure, la lithographie, l'autographie, la photographie, la photopeinture, l'art de l'émail, l'art de découper à la scie, enfin tous les arts minutieux, charmants, de la décoration, qui donneront aux maîtresses de maison le goût de créer autour d'elles une harmonie, un décor personnel et original.

CHEZ LES ANTHROPOPHAGES, par **E. Salgari,** illustrations de **Ch. Fouqueray.**
(Librairie CH. DELAGRAVE.)

C'est une suite à ces romans célèbres : *Les Naufragés de la Djumma, le Capitaine du Yucatan, les Pirates de la Malaisie.* dramatiques romans d'aventures qui ont fait la grande réputation de M. Salgari. L'auteur nous emmène avec lui, cette fois, sur les côtes de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée, et ce ne sont que pêches merveilleuses, luttes héroïques et acharnées, non seulement contre les hommes, mais contre les crocodiles et les serpents. Les héros reviennent enfin, avec l'orgueil et la joie d'avoir bravé tant de dangers et d'y avoir échappé. Excellente traduction de J. Fargeau et intéressante illustration de Ch. Fouqueray.

APOLLO, par **Salomon Reinach.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

« Histoire générale des Arts Plastiques », ce volume ne pouvait être écrit que par l'un de ces représentants, — devenus si rares, — de l'érudition et de la curiosité universelles. Le livre — c'est toujours le cas avec M. Salomon Reinach — tient plus encore que le titre promet, car Apollo n'est qu'un dieu grec, et le livre est une histoire de tout l'art humain, depuis l'Égypte jusqu'à la Belgique, et de Phidias à Rodin : voici comme un guide Joanne à travers toutes les œuvres artistiques de tous les pays et de tous les temps.

LES ANIMAUX DOMESTIQUES,
— *leurs mœurs, leur intelligence, leur utilisation et les bénéfices qu'ils produisent,* —
publiés sous la direction de **Gos. de Voogt,**
avec la collaboration d'éleveurs, d'amateurs, sportsmen, vétérinaires, etc...,
avec 730 illustrations et 13 planches en couleurs.
(ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

Cet ouvrage vient continuer *les Animaux vivants du monde,* dont le succès fut si grand. « Le sujet des *Animaux domestiques,* dit la préface, est inépuisable. Qu'ils agissent par instinct ou intelligence, les observations sur leurs mœurs, leurs attachements et leur utilité sont passionnantes. » On devine que les touchantes histoires d'animaux abondent en ce volume, magnifiquement illustré de photographies qui nous permettent de voir les animaux en action : le chien de chasse en quête, le pur sang en course, les oiseaux en plein vol. Livre de grand luxe et d'utilité, que son prix met à la portée de tous et qui rend meilleur en nous apprenant à aimer, non seulement les hommes, mais ces animaux domestiques, devenus les collaborateurs et les compagnons de notre vie.

FRANÇOIS RUDE, par **Louis de Fourcaud.**
(LIBRAIRIE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE.)

« Ce livre est consacré à un grand sculpteur d'humble origine, fils puissant d'une époque trouble, élève de maîtres aux doctrines ambiguës, aux pratiques faussées, et qui finit, à force de naïve droiture, d'indépendance et de labeur, par s'émanciper. » Nous pouvons aujourd'hui mesurer et la grandeur de l'effort que nécessita pareille émancipation, et le bénéfice qu'en tira l'art français ou plutôt la France entière. Ce n'est pas seulement l'art de Rude qui sortit grandi d'un pareil effort, c'est le génie français qui se dégagea des liens pseudo-classiques, et si nous avons conquis aujourd'hui la palme de la statuaire, est-il exagéré de reporter à Rude le premier mérite de cette conquête? Le nom de M. de Fourcaud est une garantie de la science et de l'habileté avec lesquelles ce grand sujet est traité en ce beau livre.

*

AU POLE ANTARCTIQUE,
par le **docteur Otto Nordenskjöld,**
traduit par **Charles Rabot.**
(ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

L'exploration antarctique est devenue depuis quelques années « la principale préoccupation des sociétés savantes en Angleterre et en Allemagne; dans tous les pays de haute culture industrielle, se manifeste un intérêt puissant en faveur de l'inconnu austral ». La France même a pris part à cette bataille générale contre les glaces antarctiques. C'est le récit de l'expédition suédoise de 1901 que l'on trouvera dans ce volume, — récit vraiment poignant, écrit par le chef de l'expédition, le docteur Otto Nordenskjöld, neveu de l'illustre explorateur polaire. Ces belles pages, éclairées de nombreuses illustrations, sont bien traduites par M. Charles Rabot.

LES TRIBULATIONS DE M. BOBÈCHE,
par **J. Jacquin et A. Fabre,**
Illustrations de **G. Dutriac.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Les auteurs nous préviennent en quelques lignes de leur dessein : ils ont voulu inventer « une façon amusante d'apprendre l'histoire » et ils y ont réussi : « Toute une petite ville, révolutionnée par un concours d'histoire de France, tel est le sujet de cet album. Ce récit est presque authentique : il vous dit la mésaventure d'un excellent instituteur qui souleva, pour avoir voulu trop bien faire, les colères d'un barbier bavard, — et le triomphe du maître d'école sur ce barbier présomptueux ». Ce résumé humoristique de l'histoire nationale fera la joie des enfants, mais peut-être ne sera pas inutile à d'autres lecteurs.

LA GRANDE ROUTE DU TCHAD,
par **le commandant Lenfant,**
avec de nombreuses illustrations photographiques.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Une préface de M. Le Myre de Vilers, président de la Société de géographie, et une introduction de M. Maurice Albert nous présentent « ce livre signé d'un écrivain qui a fait ses preuves et d'un officier universellement connu ». On sait que le commandant Lenfant a franchi avec son bateau « la communication Toubouri-Logone » ; il a trouvé ainsi le chemin le plus court, le plus rapide, le plus économique et le moins hasardeux pour accéder au Tchad avec une seule étape de portage. Cette découverte nous apporte la solution d'un passionnant problème géographique et ouvre une nouvelle voie à l'influence française. Faut-il recommander aux lecteurs un journal de route, comme celui-là, où sont notés, jour par jour, les moindres incidents du voyage, où sont décrits, avec une pittoresque précision, des pays à peine connus, tour à tour arides ou d'une fécondité merveilleuse ?

LES GRANDS ARTISTES :
BOUCHER, par **Gustave Kahn**;
DONATELLO, par **Arsène Alexandre** ;
HOGARTH, par **François Benoît.**
(H. LAURENS, éditeur.)

Voici encore trois de ces remarquables études que nous avons toujours tant de plaisir à signaler aux lecteurs de cette *Revue*. La collection est déjà riche, et les plus grands artistes y ont déjà leur monographie, toujours écrite par un critique érudit, de goût délicat et sûr. M. Gustave Kahn nous présente en poète ce délicieux Boucher qui fut le rival de Watteau et de Lancret, et c'est un véritable régal que de relire les pages précises, colorées, harmonieuses qu'il a consacrées à l'auteur de *Vénus chez Vulcain*. L'étude de M. François Benoît sur Hogarth, celle de M. Arsène Alexandre sur Donatello ne sont pas moins intéressantes. Nous attendons maintenant le *Ruysdael* de M. Georges Rial, le *Gainsborough* de M. Gabriel Mourey et le *Claude Lorrain* de M. Léon Bouyer.

J'APPRENDS L'ORTHOGRAPHE,
l'Orthographe de l'avenir, par **Mlle H.-S. Brès,**
album illustré de 256 gravures et de 4 planches en couleurs.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Cet album est dédié aux mamans dont le bébé sait lire. L'auteur s'est proposé d'écrire un ouvrage qui non seulement plairait aux enfants, « mais encore, sans en avoir l'air, glisserait pour toujours dans sa mémoire certaines notions de cette orthographe usuelle, si capricieuse et si importante dans la vie ». L'auteur souhaite que des réformes diminuent de plus en plus le nombre des difficultés orthographiques et il se propose de mettre plus tard son volume au courant de ces réformes, que certaines circulaires ministérielles nous laissent prévoir. En attendant, sans aucune prétention littéraire ni scientifique, mademoiselle H.-S. Brès a donné aux mamans un de ces volumes qui seront pour elles, dans leurs leçons, un auxiliaire précieux.

L'IMPRESSIONNISME, par **Camille Mauclair.**
(LIBRAIRIE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE.)

Moins une histoire complète de l'impressionnisme français qu'un résumé des théories et des biographies des peintres qui composèrent ce groupe désormais fameux, ce livre vient à son heure, quand déjà la légende de la gloire commence à nimber ces vaillants et quand nos contemporains peuvent en oublier l'histoire véritable. M. Camille Mauclair nous explique d'ailleurs en sa préface beaucoup d'autres raisons qui justifieraient sa tentative, si d'elle-même elle ne se justifiait pas d'avance, auprès de tous les lecteurs, et par la grandeur du sujet et par l'habileté de l'exécutant et par l'utilité qu'en retireront à coup sûr tous ceux qui en voudront profiter.

CONTES DES DIX MILLE ET DEUX NUITS,
par **Félix Duquesnel.**
(ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

Malgré leurs noms orientaux, les héros de ces contes sont bien de Paris : leur naïveté n'est qu'apparente, et l'invention en est toujours malicieuse. On découvre à chaque page des allusions aux choses et aux gens de notre siècle, allusions trop nombreuses et trop directes pour n'être pas soigneusement préméditées. Le livre n'en est que plus amusant ; on y trouvera partout, de phrase en phrase, quelques occasions de sourire et parfois aussi de réfléchir. On peut aimer surtout *le Raccommodeur de cervelles,* d'une fantaisie vraiment spirituelle, *le Videur de pattes* et, davantage, *l'Aventure singulière du beau Noureddin et de la dame Morgiane.* D'admirables dessins de Jean Veber accompagnent et égaient encore le texte si amusant de M. Félix Duquesnel.

GUERRIERS ET GRANDS SEIGNEURS,
— MUSÉE DU COSTUME —
série de découpages par **Job**, texte par **A. Fabre.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Des guerriers gaulois, avec leurs casques à longues cornes, leurs haches, leurs épées, leurs baudriers, leurs cuirasses; des preux du temps de Charlemagne avec leurs souliers galliques, leurs braies, leurs brognes, leurs pelisses, leurs lances; des chevaliers du XIIe siècle, tout bardés de fer et tout équipés pour la guerre ou pour les tournois; des mousquetaires d'Henri III aux pourpoints de toutes les couleurs, des gardes-françaises de Louis XIII, des grenadiers de Louis XIV, des gardes de la Manche, des soldats de la Révolution et de l'Empire, même des saint-cyriens d'aujourd'hui : on trouvera tout le défilé des armées monarchiques et républicaines dans cet album de découpages, qui intéressera les tout petits, et même les grands enfants.

ÉVASION D'EMPEREUR, par le capitaine **Danrit,** illustrations de **R. de la Nézière.**
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Livre d'imagination, livre tout romanesque, bien que les héros appartiennent à l'histoire. Le capitaine Danrit suppose que Paoli, dont le père fut, en Corse, l'adversaire acharné de Bonaparte, ému de pitié, quand l'aigle fut en cage à Sainte-Hélène, essaya de le délivrer. Et nous voyons Paoli, aidé de Coursaut, le dévoué valet de chambre de Napoléon, tenter l'impossible pour faire évader le prisonnier : quelques fidèles corsaires, quelques grognards survivant de la Grande-Armée se sont joints à eux, et le plan d'évasion réussirait peut-être si l'Empereur ne mourait, au moment suprême. Les dramatiques épisodes abondent en ce récit qui ne manquera pas d'enflammer l'ardeur des jeunes Français.

GAËTAN FARADEL EXPLORATEUR MALGRÉ LUI,
par **Paul de Sémant.**
(ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

Du Cap à Zanzibar, en la compagnie de Paul Hugueville, Gaëtan Faradel est obligé de parcourir l'Afrique, et les jeunes lecteurs seront enchantés de suivre les deux courageux héros de ce roman, en ce raid forcé, qu'ils accomplissent à leur corps défendant, mais avec une énergie, un courage, une belle humeur que rien ne lasse. De page en page, on est entraîné par un récit toujours alerte et toujours imprévu. L'auteur est bien connu du jeune public, qui n'a pas oublié les *Merveilleuses Aventures de Dache perruquier des zouaves,* ni l'extraordinaire *Lac d'or du Docteur Sarbacane,* ni les charmantes descriptions de la *Ferme de Tante Rose.* Ce public difficile fera le même succès à ce nouveau roman qui a toutes les mêmes qualités de grâce, de gaieté, d'imagination infatigable.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE RATATIN,
ouvrage illustré de 18 gravures en couleurs,
texte de **M. Lightone,** dessins par **Lanos.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

« Ratatin, extraordinaire géant de plus de trente mètres, évolue dans notre milieu moderne, qu'il amuse d'abord, pour devenir ensuite un véritable danger. S'imagine-t-on les événements inouïs qui pourraient naître de la présence parmi nous d'un pareil colosse, pour qui nous ne serions que de petits nains ? C'est à ce spectacle imprévu que nous fait assister, avec ses attrayantes et fantaisistes illustrations, l'histoire surprenante de Ratatin qui nous prouvera que, par leur intelligence, les plus petits peuvent avoir raison du plus grand. » Vieille histoire; mais les vieilles histoires sont toujours les meilleures : il n'est que de les renouveler avec un peu de fantaisie et de verve; les auteurs du texte et des dessins y ont également réussi.

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES,
MAITRE DU MONDE, — UN DRAME EN LIVONIE,
par **Jules Verne.**
(J. HETZEL, éditeur.)

Au lieu d'un roman, c'est deux romans en un volume que Jules Verne publie cette année, deux romans de ton différent : l'un, *Maître du Monde,* nous présente un second *Robur le Conquérant,* inventeur lui aussi d'un de ces merveilleux engins, dont Jules Verne a si souvent pressenti la découverte. L'autre, *Un Drame en Livonie,* est l'histoire d'une passionnante affaire criminelle, compliquée d'une affaire politique. Ce sera pour les jeunes lecteurs l'occasion de faire connaissance avec les mœurs livoniennes, si différentes des nôtres. George Roux et L. Benett se sont partagé l'illustration de ce magnifique volume, l'un des meilleurs, peut-être, d'une extraordinaire série.

PETITES SŒURS ET PETITES MAMANS,
texte par un papa, — **P.-J. Stahl,** —
dessins par **L. Frœlich.**
(J. HETZEL, éditeur.)

Ce nouvel album fait partie de l'amusante « Bibliothèque de Mademoiselle Lili et son Cousin Lucien ». C'est une belle histoire pour petites filles et pour petits garçons, histoire amusante, où il y a des polichinelles, des poules, des moutons, des canards, des vaches. Même avant de savoir lire, on peut suivre l'aventure, rien qu'en regardant, de page en page, les délicieuses illustrations de Frœlich. Tout de même, il vaut mieux savoir lire : car le texte de M. P.-J. Stahl n'est pas moins spirituel que les images.

AUGUSTIN DE BEAULIEU,
par **Eugène Guénin.**
Ouvrage illustré de 38 gravures.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

La « Bibliothèque des Écoles et des Familles » a eu l'idée ingénieuse de résumer ou de raconter à l'usage des petits les anciennes aventures des voyageurs célèbres : rien n'égale en variété et en merveilles les authentiques récits de ces vieux découvreurs. Voici un Normand, né à Rouen, en 1589, qui s'embarque pour les Indes, y reste trois ans et n'en revient qu'après une incroyable odyssée : la municipalité de Rouen a donné le nom de ce navigateur à l'une des rues de sa ville ; le livre de M. Guérin servira plus sûrement à garantir ce nom de l'oubli.

CHANSONS DU VIEUX TEMPS, par **Julien Tiersot.**
Illustrations de **Gerbault.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

On sait la piété et l'ingéniosité avec lesquelles M. J. Tiersot s'est donné la mission de recueillir et d'adapter les chansons populaires d'aujourd'hui et d'autrefois. Voici quelques beaux refrains et complaintes, refrains charmants, *Vive la Rose !* complaintes interminables, *Comment on lie l'Aveine*, pour des rondes et des jeux sans fin :

Et youp, et youp, Jean de Lignière,
Vous ne m'entendez point?

LE MUSÉE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE,
par **Émile Dacier.**
(LIBRAIRIE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE.)

Encore un de ces admirables livres qui feront la gloire de cette *Librairie de l'Art Ancien et Moderne*. Alexandre Dumas disait : « Au Théâtre-Français, quand on apporte un manuscrit, il y a les bustes qui vous regardent » ; le public, comme les auteurs, connaît ces bustes, mais jusqu'ici il ignorait ou ne connaissait que de renommée cet ensemble de peintures, de bibelots, de souvenirs, de caricatures, etc., etc.. qui font du Musée de la Comédie-Française une sorte de commentaire perpétuel et vivant à l'histoire de notre théâtre durant les deux derniers siècles.

VOYAGES DE GULLIVER, par **Swift,**
illustrés par **A. Robida.**
(H. LAURENS, éditeur.)

Tout n'est certes pas pour les enfants dans *les Voyages de Gulliver :* aussi a-t-on fait exprès pour eux cette charmante édition qui peut aller entre toutes les mains. Ce ne seront plus les seuls parents qui auront plaisir à suivre Gulliver dans ses extraordinaires voyages, aux pays merveilleux, et pourtant presque réels, où les gens sont des géants ou des nains, et pourtant et toujours des hommes. Le préfacier, M. Le Tarsot, présente le livre à son petit Jacques : tous les autres petits Jacques de France ne seront pas moins charmés de lire ce bel ouvrage qui a inspiré à Robida quelques-unes de ses meilleures compositions.

LES MAITRES DE L'ART.
(LIBRAIRIE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE.)

En cette collection de biographies et d'études, trois critiques et professeurs de nos jeunes universités, MM. Rosenthal, Benoît et Hamel, viennent de nous donner un Reynolds, un Dürer et un David : sous une forme simple mais claire, dans un langage précis mais toujours « artiste », ils nous résument en quelques pages une idée très juste de ces trois maîtres ; de bonnes reproductions fixent dans la mémoire du lecteur les œuvres principales de chacun d'eux. Quand cette collection sera complète. elle réunira, de Phidias à Delacroix, les grands sculpteurs et peintres de toute l'Europe, et formera une histoire de l'art complète, écrite, chapitre par chapitre, par nos spécialistes les plus connus, Bayet, Beneditte, Benoît, Bertaux, Collignon, etc. : il faudrait publier toute la liste des collaborateurs. Cette nouvelle entreprise est digne en tous points de la librairie qui l'a voulu tenter.

LA BRETAGNE, par **Gustave Geffroy.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Quand, au texte de M. Geffroy, on unit les illustrations de M. Paul Gruyer, le livre devient une œuvre d'art en même temps qu'un document d'art et de vérité : « J'essaie de revoir en son ensemble cette terre de Bretagne, que j'ai parcourue dans tous les sens, ses champs, ses landes, ses forêts, ses rivages et cette mer qui la cerne presque tout entière. » Ainsi parle l'auteur en sa préface : son livre est l'exécution parfaite de ce programme. Jamais peut-être la Bretagne n'avait rencontré pareil historiographe et pareil peintre. C'est le propre de cette terre mystérieuse de trouver sans cesse de nouveaux adorateurs et de toujours leur fournir quelque nouveau motif d'admiration. Combien l'histoire serait plus facile à comprendre et à raconter, si nos prédécesseurs nous avaient laissé quelques-uns de ces livres parfaits que nous lèguerions à nos successeurs !

LIVRES ILLUSTRÉS

ES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE FRANCE,
par **Louis Gonse.**
(LIBRAIRIE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE.)

On dit que les belles publications d'étrennes font plus rares et moins luxueuses. Il suffit ouvrir le livre de M. Gonse pour mesurer la leur de ce paradoxe. Voici le second volume cette publication déjà célèbre, dont le premier lume avait eu, en 1900, la fortune que l'on . Le second traite de la sculpture, des dessins des objets d'art : « J'ai, dit l'auteur, donné ns la préface du premier volume les motifs qui avaient incité à entreprendre ce long voyage xploration à travers nos collections provinles... Je tiens à faire remarquer qu'une maire encore plus vaste s'offrait à moi pour nstituer les éléments de ce second volume ; i dû augmenter le nombre des gravures ; de ois cents, je suis passé au chiffre de quatre cents, le nombre des musées s'est élevé de quarantetre à soixante-dix ». Il semble inutile de commander davantage cette œuvre magistrale.

VICTOR HUGO. — ANNÉES D'ENFANCE,
par **Gustave Simon.**
ouvrage illustré de 10 gravures.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

« Ce livre est le récit de l'enfance et de l'adoscence de Victor Hugo. Le grand poète en est principal collaborateur. C'est dans ses poésies, ns ses romans, dans sa correspondance, dans livres que nous avons puisé les éléments épars s aventures de son enfance. » Voici vraiment le ictor Hugo des enfants.

LA POULE A POILS, par **A. Vimar.**
Texte et illustrations.
(H. LAURENS, éditeur.)

Pour ses fils Georges, Gaston et Gabriel, A. Vimar raconte et illustre la mémorable stoire d'une poule paysanne, qui, partie d'une rme, arriva très haut : elle est accompagnée ns ce voyage par de grands, d'illustres personges, et, s'il fallait citer un chapitre, nous commanderions *le Cirque de sir Booum.*

HISTOIRE DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE,
par **Gaston Donnet.**
Nombreuses illustrations.
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Du 5 mars au 5 décembre 1904, voici l'hisire ou plutôt la chronique, dit modestement uteur, de la guerre actuelle. L'auteur était éparé, par ses voyages en Extrême-Asie, bien comprendre, même de loin, et à bien conter au jour le jour tous les événements, ilitaires et diplomatiques, qui ont si tragiquent bouleversé le monde russe et japonais. livre est un vrai trésor de renseignements notidiens, mais aussi d'anecdotes et d'images i intéresseront autant les parents que les plus unes lecteurs.

L'ÉPOPÉE BYZANTINE. — III,
par **Gustave Schlumberger.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Par la science de l'auteur, ce volume mérite de prendre place dans les bibliothèques des gens d'étude et des spécialistes. Mais est-il possible de ne pas signaler à tous les amateurs et aux gens du monde cette œuvre d'art et ce musée d'œuvres d'art si mal connues ? Si « l'épopée byzantine » commence à revivre devant nos yeux, on sait qu'une grande part de notre reconnaissance doit aller à M. Gustave Schlumberger, mais peut-être ses éditeurs ont-ils droit, eux aussi, à quelques-uns de nos remerciements pour la libéralité et le soin qu'ils ont toujours mis à nous présenter les études de leur auteur accompagnées, encadrées, commentées, glorifiées en quelque façon par les plus merveilleuses reproductions des monuments contemporains.

YVES LE MARIN, par **G. Fraipont,**
Texte et illustrations.
(H. LAURENS, éditeur.)

L'auteur, qui est aussi le dessinateur, dédie son livre à M. Yann Nibor : « Tu as, mon cher ami, parcouru le manuscrit de ce volume ; il t'a semblé devoir faire aimer par les petits ces braves gens de mer que tu as fait aimer par les grands. » Les petits, sûrement, trouveront que l'auteur a bien réalisé son projet.

LA BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS.
(Librairie ARMAND COLIN.)

Chemins de Traverse, par René Victor-Meunier ; *le Bon géant Gargantua*, par M. Guéchot ; *Trésor de Guerre*, par P. Perrault ; *D'une Rive à l'Autre*, par S. Blandy : quatre ouvrages que recommandera aux jeunes lecteurs ce titre de *Bibliothèque du Petit Français*, qu'ils portent en commun ; quatre ouvrages aussi, qui assureront à cette *Bibliothèque* la continuation d'un succès trop connu pour qu'il soit utile de le vanter.

LE JOYEUX RAJAH DE RAMADOR,
par **H. de Noussane.**
(J. HETZEL, éditeur.)

C'est là un de ces romans merveilleux, mais qui restent pourtant vraisemblables, tant l'auteur apporte d'habileté à ne nous laisser jamais le temps de réfléchir. M. de Noussane est bien connu du public, et non pas seulement des jeunes lecteurs qui ont fait naguère un énorme succès à *Jasmin Robba* et, plus récemment, au *Château des Merveilles*. Le décor est admirablement choisi pour un récit de ce genre ; on est ébloui par les somptueux paysages que l'auteur nous fait contempler, chemin faisant, dans ce pays des fakirs, aux immenses jungles peuplées de grands fauves, aux villes pittoresques et lumineuses. Les illustrations sont de Georges Roux, l'un de nos plus habiles dessinateurs.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21228-12-04. — (Encre Lorilleux).